

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

HISTOIRE DE LA COLONIE FRANÇAISE EN CANADA..

DEUXIEME PARTIE.

LA SOCIÉTÉ DE NOTRE DAME DE MONTRÉAL COMMENCE A RÉALISER LES RELIGIEUX DESSEINS DES ROIS DE FRANCE.

(Suite.)

CHAPITRE V. *

SUITE DE LA PREMIERE GUERRE DES IROQUOIS, DE 1641 A 1645.

I.

Nécessité de construire un fort sur la rivière des Iroquois.

Nous avons différé de parler jusqu'ici des suites de la déclaration de guerre faite aux Français par les Iroquois, en 1641, un mois avant l'arrivée de M. de Maisonneuve, nous réservant de traiter ce sujet à part, afin de mettre plus de liaison et de clarté dans nos récits. La crainte, qui tenait tout le monde en alarme à Québec, avait tellement saisi les sauvages alliés, que ceux d'entre eux qui, au mois de juillet 1642, allèrent visiter les premiers l'habitation naissante de Villemarie, n'osèrent jamais donner parole de venir pour s'y fixer, ni d'y cultiver la terre, quoiqu'ils le désirassent tous. C'est qu'ils auraient craint, en s'écartant de Villemarie pour la chasse et la pêche, de tomber dans quelque une des embuscades que leurs ennemis leur dressaient partout. “ Les Iroquois, vrai fléau “ de notre Eglise naissante, écrivait le P. Vimont, perdent et détruisent “ nos néophytes avec les armes et le feu ; ils ont juré une cruelle guerre “ à nos Français ; ils bouchent tous les passages de notre grande rivière, “ empêchent le commerce de ces messieurs, et menacent de ruiner tout “ le pays. ” Comme ces barbares entraient dans le fleuve Saint-

* C'est par ce chapitre V que commence le 2e volume de l'Histoire de la Colonie Française, publiée en 1865 et dont nous avons déjà reproduit intégralement le 1er volume

Laurent par la rivière qui portait autrefois leur nom, et qui joint le lac Champlain avec ce fleuve, M. de Montmagny désirait de construire un Fort sur le bord de cette rivière même, afin de leur couper le chemin, ou de leur disputer le passage; mais par suite de l'abandon où la grande Compagnie semblait le laisser, il se voyait dépourvu d'hommes, tant pour construire ce Fort que pour y tenir garnison. C'est qu'avant l'établissement de Villemarie, le roi n'avait fait aucun envoi de troupes en Canada; et on conçoit qu'il n'était pas obligé de prendre sur lui cette charge, la grande Compagnie étant engagée alors à défendre elle-même et à peupler le pays.

II.

Au défaut des associés, le roi envoie une recrue pour garder le Fort.

Toutefois, lorsque le cardinal de Richelieu vit que, d'un côté, cette Compagnie ne s'occupait guère que des profits qu'elle pouvait retirer du commerce, et que, d'autre part, les Associés de Montréal, par une générosité jusqu'alors inouïe, en vue de la seule gloire de Dieu, venaient d'envoyer M. de Maisonneuve, avec une première recrue de quarante hommes, ce Ministre, à la prière de la duchesse d'Aiguillon, voulut que le roi contribuât lui-même au soutien de la colonie chancelante et promit d'envoyer, l'année suivante, une recrue de trente à quarante hommes, destinée à occuper le poste de défense qu'on désirait construire pour arrêter les Iroquois. Dès que M. de Montmagny eut appris l'envoi de ces hommes, et avant même leur arrivée, il fit disposer à Québec la charpente d'une maison qu'on devait transporter ensuite au lieu désigné pour le Fort, afin que, par ce moyen, ils pussent s'y loger et s'y garantir du froid. La recrue arriva en effet, l'année 1642, et fit naître partout l'allégresse. " La joie que les Français et les sauvages (alliés) " ont éprouvée, à la vue de ce secours, n'est pas concevable, rapporte le " P. Vimont. La crainte des Iroquois avait tellement abattu les cœurs, " qu'on ne vivait que dans les appréhensions de la mort. Mais, sitôt que " la nouvelle fut venue qu'on allait dresser des fortifications sur les avenues " des Iroquois, toute crainte cessa, chacun reprit courage et commença à " marcher tête levée, avec autant d'assurance que si le Fort eût été déjà " bâti. "

III.

Nouvelles hostilités des Iroquois. Prise du Père Jogues.

Cette confiance cependant ne dura pas longtemps et fut remplacée presque aussitôt, avant même qu'on eût construit ce Fort, par une crainte plus grande encore que ne l'avait été la précédente. Le 2 août, à treize lieues

plus haut que les Trois-Rivières, douze canots de Hurons, qui revenaient de faire la traite et retournaient dans leur pays, avec le P. Isaac Jogues, furent attaqués soudain par une troupe d'Iroquois. A la faveur des arquebuses, que les Hollandais leur fournissaient, les Iroquois défirent ces Hurons, en massacrèrent ou en firent prisonniers vingt-trois ou vingt-huit, et du nombre de ces captifs deux jeunes Français, avec le P. Jogues. Entre les prisonniers Hurons, quatre étaient Chrétiens, les autres Païens ou Catéchumènes ; tous furent liés et garrottés, aussi bien que le P. Jogues et ses compagnons, et conduits au pays des Iroquois. Les douze canots qui tombèrent au pouvoir de ces barbares portaient le petit ameublement nécessaire aux PP. Jésuites de la mission des Hurons, et des vivres pour trente-trois personnes, que ces Pères y entretenaient : tout devint la proie des vainqueurs, ainsi que les armes à feu et les munitions, dont ces Hurons venaient de se pourvoir dans leur traite.

IV.

Cruauté des Iroquois envers les catholiques.

Au pays des Iroquois, le P. Jogues fut accablé de mauvais traitements. Après qu'on lui eut coupé le pouce de la main gauche, arraché les ongles et mis du feu sur l'extrémité de ses doigts ainsi mutilés, on lui ôta sa soutane et on le vêtit à la manière des sauvages, en vomissant mille paroles outrageantes contre les Français et contre les sauvages chrétiens. Car la haine des Iroquois contre nous avait la religion pour motif, aussi bien que la politique nationale. Un jeune Français, nommé René Goupil, compagnon du P. Jogues, ayant formé le signe de la croix sur le front d'un Iroquois en bas âge et pris la main de celui-ci pour lui apprendre à le faire, le grand-père de cet enfant, qui aperçut Goupil dans cette action, dit incontinent à l'un de ses neveux : " Les Hollandais nous assurent que ce que fait ce prisonnier ne vaut rien ; cela causera la mort de mon petit-fils ; va donc tuer ce misérable. " Là-dessus, l'autre s'arme d'une hache, attend le moment favorable et casse la tête à Goupil, qui, en rendant le dernier soupir, prononça le saint nom de Jésus. Le P. Jogues lui-même fut menacé d'un pareil traitement, pour avoir fait le signe de la croix ; heureusement les Hollandais, informés de sa captivité, parvinrent ensuite, au moyen de présents, à le retirer des mains de ces barbares. La prise du P. Jogues remplit d'épouvante l'habitation de Québec. " Le Canada n'avait point encore vu un pareil accident, depuis qu'on y prêche le saint Evangile, écrivait Marie de l'Incarnation ; et vers le même temps, ajoute-t-elle, un autre parti Iroquois prit une compagnie de Hurons, qui venaient faire leur traite au profit de Montréal ; tellement que ces barbares commandaient la rivière de toutes parts. "

V.

Construction du Fort sur la rivière des Iroquois.

Avant la prise du P. Jogues, M. de Montmagny s'était embarqué à Québec, vers la fin de juillet, avec la nouvelle recrue, pour aller construire son Fort sur la rivière des Iroquois, et conduisait, en tout, environ cent hommes armés, montés sur trois barques bien équipées, et sur un brigantin. Aux Trois-Rivières, il fut obligé de s'arrêter, pour attendre un vent favorable ; et il y était encore, lorsque la défaite des Hurons et la prise du P. Jogues eurent lieu, treize lieues plus haut. Sans savoir encore que les Français avaient dessein de leur fermer la rivière, par où ils allaient les attaquer, les Iroquois y construisirent eux-mêmes un Fort, pour s'en assurer le passage ; et, de son côté, M. de Montmagny, qui ignorait cette précaution de guerre de leur part, alla avec tout son monde établir le sien à une lieue plus bas. Le 13 août, il désigna, vers l'embouchure de la rivière, la place du nouveau Fort ; on la défricha incontinent, on la bénit, on y célébra la première messe, qui fut suivie de décharges d'artillerie et de mousquets ; après quoi chacun s'empressa de travailler à la construction d'une palissade, pour se mettre au plus tôt à couvert de l'ennemi.

VI.

Les Iroquois attaquent le nouveau Fort et sont vigoureusement repoussés.

Sept jours après, des Iroquois, au nombre d'environ trois cents, sortent de leur Fort, descendent la même rivière, pour tomber sur les Français et les sauvages alliés qu'ils pourraient surprendre, et sont étrangement étonnés de rencontrer, sur leur passage, cette fortification nouvelle, qu'ils n'y avaient pas vue quelques jours auparavant. Enfiés néanmoins par leur récente victoire, il se divisent en trois bandes et attaquent le Fort avec tant de résolution, qu'ils semblaient devoir l'enlever d'emblée. Ils mettaient même déjà le pied dans le retranchement, et d'autres tiraient sur les Français, par les meurtrières de la redoute, lorsqu'un caporal, nommé Durocher, fond sur eux, tête baissée, avec quelques soldats, et les repousse vigoureusement. M. de Montmagny, qui était alors sur son brigantin, se fait porter promptement à terre, entre dans le réduit ; et les Français, fortifiés par la présence du gouverneur, repoussent l'ennemi avec tant d'impétuosité, qu'ils lui font lâcher pied et l'obligent à la retraite. Dans cette action, les Français perdirent un caporal nommé Deslaurier et eurent quatre hommes blessés ; du côté des ennemis, il y eut aussi bien des blessés, et l'un d'eux resta mort sur la place. Ils firent néanmoins leur retraite avec beaucoup d'ordre et regagnèrent ainsi leur Fort. Celui que les Français construisirent reçut, dès son établissement, le nom du cardinal de

Richelieu, qui l'avait fait élever, et le même nom fut donné insensiblement à la rivière des Iroquois, appelée encore aujourd'hui rivière de Riche lieu.

VII.

Quoique repoussés, les Iroquois tiennent la colonie en alarme.

Le courage que montrèrent les Iroquois dans cette rencontre et leur habileté à manier les armes à feu jetèrent les Français dans l'étonnement ; et cette tentative la plus audacieuse qu'eussent faite encore ces barbares, augmenta, dans les colons, les alarmes qu'ils leur avaient inspirées jusqu'alors. " L'on a trouvé, proche de notre nouveau Fort, rapporte la mère Marie de " l'Incarnation, une place où ces barbares ont fait brûler des hommes ; mais " on ne sait si ce sont de nos captifs ou d'autres." Enfin les Iroquois annonçaient à leurs prisonniers qu'au printemps prochain ils partiraient au nombre de sept cents, pour tomber sur la colonie Française, et que les Hollandais, avec lesquels ils trafiquaient, leur avaient promis des secours pour la ruiner. La mère Marie de l'Incarnation ajoute aux paroles que nous venons de rapporter : " Sans la rencontre de ce Fort, que M. de " Montmagny venait de faire construire, on dit que les Iroquois se seraient " jetés sur celui de Montréal et sur les Trois-Rivières." C'était ce qu'on conjecturait à Québec, et avec beaucoup de fondement, à cause de la position avancée de Villemarie ; mais cette conjecture était fautive quant à ce dernier poste. Tandis que les Français des Trois-Rivières et de Québec étaient dans la crainte, la Providence voulut que ceux de Villemarie passassent plus d'une année sans que les Iroquois, qui couraient le fleuve, eussent aucune connaissance de la formation de ce dernier poste, et qu'ainsi les nouveaux colons eussent tout le loisir nécessaire, non-seulement pour s'établir, mais encore pour se fortifier et se mettre en état de repousser leurs attaques, ce qui ne tarda pas d'arriver.

VIII.

Attention de la Providence, dans la construction de l'hôpital de Villemarie.

Cette attention de la divine Providence ne parut pas d'une manière moins frappante dans la construction de l'hôpital de Villemarie, qu'on avait différé de bâtir. Mademoiselle Mance n'en voyait pas encore la nécessité, comme on l'a rapporté déjà ; mais à peine ce bâtiment eut-il été achevé, qu'il se trouva assez de malades et de blessés pour le remplir, à cause des attaques journalières des Iroquois. On fut même obligé, peu après, d'y ajouter une nouvelle salle, les deux premières ne pouvant plus suffire aux besoins ; et cette circonstance donna lieu aux colons de bénir Dieu de ce qu'il avait si heureusement inspiré, en leur faveur, la *bienfaitrice inconnue*. De son côté, mademoiselle Mance admira avec combien de sagesse cette charitable dame avait refusé d'appliquer sa fondation à

une mission, ce qui aurait été en pure perte, comme nous le dirons dans la suite. Etant allée se loger dans les nouveaux bâtiments, le 8 octobre 1644, elle écrivit à sa chère fondatrice ; et datant sa lettre de l'hôpital Saint-Joseph de Villemarie, elle lui disait : “ D’abord que la maison où je
 “ suis a été construite, incontinent elle a été garnie, et le besoin que nous
 “ en avons fait bien voir la conduite de Dieu en cette ouvrage.” L’histoire militaire de Villemarie, que nous avons maintenant à raconter, justifiera de la manière la plus incontestable et la plus frappante cette étonnante promesse que les Associés de Montréal, en 1643, avaient faite avec tant de confiance : qu’en établissant une colonie dans leur île, ils protégeraient par là Québec et tout le reste des établissements Français ; et cette histoire montrera, en même temps, ce que la Foi chrétienne peut inspirer de dévouement et de courage héroïque à ceux qui ont tout sacrifié pour la propager et pour la défendre.

IX.

Les Relations ayant du passer sous silence les faits d’armes de Villemarie, M. Dollier de Casson les a recueillis en partie.

Il est vrai que l’absence de monuments écrits nous a privés de plusieurs traits de valeur qui illustrèrent Villemarie ; du moins, à partir de l’année 1643, les auteurs des *Relations de la Nouvelle-France*, n’en ont presque plus fait mention, soit par ménagement pour la grande Compagnie, toujours peu favorable à Montréal, soit pour ne pas blesser les pieux promoteurs de cette œuvre, qui, résolus de la conduire en secret, ne voulurent jamais permettre qu’on imprimât rien de ce qui arrivait de remarquable à Villemarie. D’ailleurs, ces *Relations* ayant pour objet les missions des RR. PP. Jésuites, on conçoit que ce poste, qui était une œuvre à part, ne devait pas y trouver place ; et c’est ce qui explique pourquoi, après même la suppression de la grande Compagnie, il n’y est point parlé non plus de Montréal, ni de plusieurs autres objets importants, comme le faisait remarquer la mère Marie de l’Incarnation dans ses lettres. C’est une perte irréparable pour l’Histoire de la Colonie Française en Canada : Villemarie, comme le poste le plus avancé, ayant été le théâtre ordinaire de la guerre et le lieu où se faisaient les coups de valeur. Pour suppléer, en partie, à ces lacunes si regrettables, M. Dollier de Casson entreprit de recueillir plusieurs traits de l’histoire de Montréal, dont les acteurs ou les témoins vivaient encore, et poussa cette histoire jusqu’à l’année 1672, où les relations cessèrent d’être données au public. Mais il fait remarquer qu’il a passé sous silence plusieurs des plus belles actions de Villemarie, n’ayant pu en connaître les circonstances d’une manière assez précise, parce que ceux qui en avaient été les témoins n’existaient plus alors ; et que les récits qu’on en faisait encore n’avaient plus toute la certitude historique désirable, le souvenir s’en étant affaibli avec le temps.

(A continuer.)

LE DIABLE EXISTE-T-IL ET QUE FAIT-IL ?

(Suite.)

XIX.

QUELLE DIFFÉRENCE Y A-T-IL ENTRE LA LUCIDITÉ MAGNÉTIQUE ET LE SPIRITISME ?

Aucune, pour le fond ; seulement, dans le magnétisme, le diable a d'abord caché son jeu sous le couvert de certains phénomènes que des causes purement physiques pourraient produire. Il a existé, et il existe encore des hommes qui pratiquent le magnétisme de bonne foi. Ils sont les coopérateurs du grand ennemi sans le savoir. Le diable les sert gratis, parce que cela fait ses affaires, et attire une clientèle qu'il exploitera. Des enfants très-innocents deviennent,—comme dans le spiritisme,—ses instruments, de même qu'ils le sont quelquefois d'hommes pervers dont ils exécutent, sans s'en douter, les mauvais desseins. Les magnétiseurs les plus fameux avouent aujourd'hui l'action surhumaine des esprits dans les prodiges magnétiques.

Écoutons le baron du Potet raconter de quelle sorte, n'ayant voulu être que magnétiseur, il s'est trouvé magicien :

“ L'histoire ne nous conserve-t-elle pas le triste exemple de ce qui arriva aux générations passées au sujet de la sorcellerie ? Les faits n'étaient que trop réels. . . Mais comment ai-je trouvé cet art ? En produisant sous mes yeux, sans que je les cherchasse d'abord, des faits indubitables de sorcellerie. . .

“ Qu'est-ce en effet que le sommeil magnétique ? Un résultat de la puissance magique. Et qui détermine ces attractions, ces penchants subits, ces fureurs, ces antipathies, ces crises, ces convulsions que l'on peut rendre durables, . . si ce n'est le principe même employé, l'agent très-certainement connu des hommes du passé ? Ce que vous appelez *fluide nerveux* ou *magnétique*, les anciens l'appelaient *puissance occulte*. . . .

“ J'ai senti les atteintes de la redoutable puissance ; un jour, cette force évoquée, *un autre dirait CE DÉMON* (et dirait bien), agita tout mon être. . . Le lien était fait, le pacte était consommé, une puissance occulte s'était soudée avec la force qui m'était propre. . . ”

Le célèbre Regazzoni avait délivré, par ses passes, un officier qui, magnétisé par vengeance et à distance (c'est-à-dire victime d'une obsession diabolique), souffrait cruellement. M. Desmousseaux lui demanda comment il s'y prenait. “ Je lance le fluide magnétique.—Je le sais ; mais après ?

—Après, j'invoque des esprits bénins, afin de chasser les esprits mauvais !”
 —Ces prodiges, en effet, toujours amenés par quelque signe magique, au moins à l'origine ; habituellement acceptés, au moins une première fois, par la personne magnétisée, supposent l'intervention d'UN AUTRE, toutes les fois qu'il y a, comme dans la vision à distance, non pas seulement augmentation de la puissance de nos organes, mais effet obtenu sans l'intervention de la cause qui, naturellement, doit la produire. Sous l'influence de certaines surexcitations nerveuses, nos organes deviennent plus déliés, et l'oreille, par exemple, perçoit d'imperceptibles bruits ; mais l'œil ne voit pas à travers un corps opaque. Si le magnétisé voit non-seulement à travers un mur, mais à travers une foule de corps interposés, des objets placés dans un lieu éloigné, c'est qu'UN AUTRE lui *montre* ce qu'il voit. De même si le magnétisé dit ce qu'il ne savait pas, ce qu'il n'a point appris, ce que lui-même ignorera après la crise magnétique, c'est qu'UN AUTRE, qui sait, vient, durant la crise, parler par sa bouche.

Le magnétisme, comme le spiritisme, s'est vanté d'être le bienfaiteur de l'humanité ; il n'en est que le fléau. S'il a guéri ou paru guérir quelques maladies, il a, en revanche, troublé, séduit, égaré des multitudes de malheureux ; il a, par la puissance despotique qu'il donne au magnétiseur sur sa victime volontaire,—même en dehors des crises,—produit des désordres moraux monstrueux. Enfin, au témoignage des princes de cet art ténébreux, lui aussi dégôûte de la vie, et a plus d'une fois entraîné jusqu'au suicide.

Écoutez ces graves avertissements de l'Encyclopédie publiée, le 4 août 1856, par le cardinal Macchi, d'après les ordres de Pie IX : “ La perversité des hommes en est venue à ce degré que, négligeant l'étude licite de la science, pour s'attacher à des recherches de curiosité, à la grande ruine des âmes et au grand détriment de la société civile elle-même, ils se font gloire d'avoir découvert un nouveau principe de magie et de divination (*hariolandi divinandique principium*). Ainsi donc, grâce aux prestiges du *somnambulisme* et de la *claire intuition*, comme ils disent, des femmes, excitées par des passes qui ne sont pas toujours conformes aux lois de la décence, se font fortes de voir l'invisible, de tenir des discours sur la religion elle-même, d'évoquer les âmes des morts, de recevoir des réponses, de découvrir les choses ignorées et éloignées : elles ont la téméraire audace d'exercer ces actes de superstition et d'autres encore, rapportant ainsi un profit considérable à elles-mêmes et à leurs maîtres (1.) En tout cela, quels que soient ou leur art ou leur tromperie, comme il se rencontre des moyens physiques appliqués à amener des effets qui ne sont pas naturels, il se trouve une déception tout à fait illicite et entachée d'hérésie, en même temps qu'un scandale contre l'honnêteté des mœurs.”

Le magnétisme, comme le spiritisme, devient ordinairement fatal, dès

(1) Allusion fort claire à cette jeune fille possédée par un esprit de divination, qui fut exorcisée par l'apôtre Saint Paul.

ici-bas, à ceux qui le pratiquent. Vers 1843, la Chine fut témoin d'une recrudescence du *vieil usage* de correspondre avec les esprits, à peu près comme on le fait en Europe aujourd'hui ; mais cela dura peu, parce que le bon sens chinois remarqua qu'*il en résultait de grands maux et jamais le moindre bien* (*Overland China mail*, cité par M. Desmousseaux.)

Avis aux quelques catholiques qui pensent encore que le somnambulisme magnétique est chose innocente et même salutaire ; avis à ceux qui consultent les somnambules.

XX

EST-CE LE DIABLE QUI EST LE CHEF DES SOCIÉTÉS SECRÈTES ?

Question brûlante.—Depuis plusieurs siècles, il existe des associations souterraines dont les membres, clandestinement réunis, liés par des serments, soumis à une direction occulte, ont été à plusieurs reprises excommuniés par les souverains pontifes. (Constitutions de Clément XII, Benoît XIV, Pie VII.) Il est fort inutile de démontrer la nature satanique de ces sociétés à ceux qui y ont pénétré un peu avant ; mais il est très-nécessaire d'ouvrir les yeux aux honnêtes gens devenus leurs dupes, ou exposés à le devenir.

“ Notre but final, écrivait en 1819 un des hauts dignitaires de ce ténébreux empire, est celui de Voltaire et de la Révolution française, l'ancan-tissement à tout jamais du catholicisme, et même de l'idée chrétienne.” Voilà donc le but. Un autre donnera un échantillon des procédés : “ Il est décidé dans nos conseils que nous ne voulons plus de chrétiens. Ne faisons pas de martyrs, mais popularisons le vice dans les multitudes. Qu'elles le respirent par les cinq sens. Faites des cœurs vicieux, et vous n'aurez plus de catholiques ! ” S'il est un langage diabolique, n'est-ce pas celui-là ?

Satan et ces démons ont un plan dont il n'est pas très-difficile de reconnaître l'existence et de suivre le développement : *dissoudre la société dont l'Homme-Dieu est le chef, et y substituer une société gouvernée par le prince des ténèbres* (1). Ce mystère d'inquiétude s'opère en partie : l'Eglise catholique ne croule pas et ne croulera point : mais l'Eglise infernale se forme et se discipline. Elle a pour lien la haine. Elle donne les

(1) Nous empruntons encore quelques traits significatifs, aux documents authentiques publiés par Gréineau-Joly :

“ Quand vous aurez insinué dans quelques âmes le dégoût de la famille et de la religion,—l'un va presque toujours à la suite de l'autre,—laissez tomber certains mots qui provoqueront le désir d'être affilié à la loge maçonnique la plus voisine. . Se trouver membre d'une loge, se sentir appelé à garder un secret qu'on ne vous confie jamais, est pour certaines natures une volupté et une ambition. . Les loges sont un lieu de dépôt par lequel il faut passer pour arriver jusqu'à nous. . elles forment, à leur insu, notre noviciat préparatoire. . Ne levez jamais le masque ; rôdez autour de la bergerie catholique. . Selon moi, nos jeunes initiés font trop de leur *haine religieuse* une haine politique. La conspiration contre le siège romain ne devrait pas se confondre avec d'autres projets. Ne cons-

premiers postes à ceux qui haïssent davantage Jésus-Christ et son corps mystique ; elle grossit ses bataillons des indifférents eux-mêmes, parce que quiconque n'est pas pour Jésus-Christ est contre lui. Des hommes qui ne voudraient ni tuer, ni voler,—hélas ! des hommes qui vont à la messe, et qui, peut-être, en dépit des excommunications plusieurs fois fulminées par le Saint-Siège, communient, nous déclareront sur l'honneur qu'ils font partie d'une société secrète, de la franc-maçonnerie, par exemple, et que là on respecte toutes les opinions religieuses, sans excepter la leur.—Parfaitement ? Le diable est un diplomate expérimenté. Il ne demande de chacun que ce qu'il peut obtenir. Il n'embusquera point le premier venu au coin d'une rue avec un poignard ou une bombe homicide ; il ne chargera point un écrivain passionné, mais loyal, de faire à l'Eglise une guerre de calomnies quotidiennes. A chacun selon son degré d'avilissement ou d'impudence ! Celui-ci sera assassin ; cet autre calomniateur ; un troisième, honnête homme abusé, servira par ses cotisations à stipendier l'assassin et le calomniateur, et, par sa réputation de probité, à donner à l'association une physionomie honnête. Mais, en définitive, toute société secrète (l'accord secret d'un peuple opprimé pour chasser un conquérant oppresseur n'est point une société secrète), toute société secrète est marquée au seau de Satan.

1 *Le serment qu'on y prête est satanique.* L'homme peut et doit obéir aux ordres des supérieurs qui, dans les familles, dans l'Etat, dans l'Eglise, sont dépositaires de l'autorité de Dieu ; il n'a pas le droit d'aliéner sa liberté au profit d'une puissance toute humaine, de se faire esclave à perpétuité de chefs inconnus qui pourront exiger de lui des actes mal définis et même formellement criminels, et le vouer au poignard s'il refuse. Ce serment est radicalement nul, l'homme ne pouvant prendre valablement un engagement immoral. Mais c'est toujours un grand crime que de signer ce pacte de servitude, qui incorpore aux bataillons ténébreux dont le chef est le premier rebelle.

2 *L'affiliation à ces sociétés est une révolte évidente contre l'ordre social régulier ;* les membres de cet empire souterrain ne s'unissant que pour substituer ici-bas, par ruse ou par violence, à l'ordre providentiel celui que leur chef a rêvé.

3 *Le droit de vie et de mort qu'on s'y adjuge* (et que de temps en temps on y exerce) *est une usurpation du droit de Dieu,* communiqué seulement à ses lieutenants, c'est-à-dire aux conducteurs visibles des nations ; d'où

pirons que contre Rome. . . A Paris, ils ne veulent pas comprendre cela ; mais à Londres, j'ai vu des hommes qui saisissaient mieux notre plan." (L'Eglise et la Révolution.) Voilà bien les puissances de l'Enfer s'efforçant de prévaloir contre la cité de Dieu.—Voici d'autres paroles non moins claires : " La grande majorité de l'ordre, non-seulement " n'admet pas le christianisme, mais le combat de toutes ses forces." (Revue maçonnique, janvier 1848.)—" Le christianisme est une horrible magie, le comble de l'horreur, un " assassinat. (Mémoire du Jubilé maçonnique de 1833.)—Et l'on s'étonne quand l'Eglise déclare qu'on ne peut être franc-maçon et chrétien tout ensemble !!

suit que ceux qui acceptent ce droit sauvage, deviennent par là même virtuellement assassins.

Frères inconnus qui lisez ces pages, au nom de votre dignité de chrétiens et de votre dignité d'hommes, fuyez les sociétés secrètes. La plus paisible, la franc-maçonnerie, a, de nos jours même, chassé de Portugal les filles de Charité, formé en Belgique des associations pour l'extirpation des habitudes chrétiennes, et, en France, témoigné d'une manière éclatante sa haine contre la souveraineté temporelle du Saint-Siège, condition aujourd'hui essentielle de l'indépendance de l'Église ; que faut-il penser des autres ? On a écrit que, dans les bas-fonds de quelques-unes, Satan a été et est encore directement et personnellement adoré (1). Il est fort naturel que les sciences occultes soient pratiquées dans les ténèbres des sociétés occultes : ce qui est certain, et par tout ce qui a transpiré de leurs complots, et par les décisions solennelles de l'Église, c'est qu'elles sont les instruments des puissances infernales dans leur lutte contre Jésus-Christ et son peuple fidèle ; c'est qu'elles sont la *synagogue de Satan*, l'armée terrestre de l'antichristianisme, haineuse, hypocrite, homicide. Les sociétés secrètes sont le foyer central de la révolution, et LA RÉVOLUTION, a dit Pie IX (Encycl., 8 déc, 1853), EST INSPIRÉE PAR SATAN LUI-MÊME. *Son but est de détruire de fond en comble l'édifice du christianisme, et de reconstituer sur ses ruines l'ordre social du paganisme.* Le paganisme, c'est le règne public des mauvais esprits substitué à celui de Dieu.

XXI.

QU'EST-CE QUE LA TENTATION DIABOLIQUE ?

C'est l'effort que font les mauvais esprits pour pousser chacun de nous à mal faire.—Le mot tentation signifie *épreuve*. Pour mériter la récompense, il faut avoir affronté les épreuves. Deux sortes d'épreuves nous attendent ici-bas : 1 la *tentation purement humaine*, comme est la vue d'un beau fruit qu'il est défendu de manger ; 2 la *tentation diabolique*, qui souvent amène et plus ordinairement augmente la première.

(1) Le savant auteur du *Juif de Vérone*, Bresciani, dit en avoir eu la preuve certaine. Voici, en substance, ce que rapporte le regrettable Ch. Sainte-Foi (*Traduction de la Mystique de Gœrres, épilogue*) :

“ Se trouvant dans une des capitales les plus importantes de l'Europe, un ecclésiastique de nos amis fit connaissance d'un gentilhomme très-versé dans la chimie et les autres sciences naturelles, peu disposé par conséquent aux préjugés et aux illusions spirituelles, d'autant plus qu'il avait vécu loin de la religion, et n'était converti que depuis peu de temps. Ce gentilhomme avait entendu parler de sociétés secrètes où les doctrines démagogiques s'alliaient aux pratiques de la nécromancie. (Comme dans la franc-maçonnerie égyptienne de Cagliostro...) Poussé par la curiosité, il se fit affilier à l'une de ces associations, dont chacune était, je crois, composée de douze membres, et dont les réunions avaient lieu pendant la nuit. Il y fut témoin de choses fort extraordinaires. *Les initiés entraînent, à l'aide du somnambulisme magnétique, en rapport avec les défunts, qui leur apparaissent et répondent à leurs questions.* De retour chez lui, il voulut s'assurer par lui-même s'il n'y avait pas là quelque illusion ou quelque supercherie, et il essaya d'obtenir les résultats, en magnétisant son fils, âgé de onze ou douze ans. L'ayant endormi, il évoqua l'ombre de sa femme, qu'il avait perdue lorsque son fils n'avait encore que deux ans. L'enfant, dans son sommeil, dépeignit sa mère, et traça avec un crayon sur du papier un portrait très-ressemblant pour les traits et pour le costume. Le prêtre, ayant consenti à se laisser magnétiser, voit à son tour la femme du magnétiseur et plusieurs autres défunts. Mais une fois réveillé, il se sentit en quelque sorte esclave d'une puissance étrangère, et craignit une véritable obsession. Le gentilhomme, épouvanté de ce qui était arrivé, partit pour Rome.

Le démon attaque l'homme de trois manières: par la suggestion, par le piège, par l'obsession.

La *suggestion* est la forme la plus ordinaire de la tentation diabolique. — Un invisible ennemi survient, il sème dans notre imagination des pensées mauvaises, il les maintient, il les ramène, malgré nos efforts pour les chasser; il excite et soulève nos sens eux-mêmes; nous nous sentons intérieurement harcelés, provoqués, attirés; c'est comme un discours sans parole, mais pressant et violent. Il arrive même que ces pensées détestables assiègent et poursuivent avec d'autant plus d'acharnement qu'on se livre à des pratiques plus saintes: souvent des personnes pieuses, au moment même de la communion, entendent, malgré elles, ce langage importun. Les suggestions les plus dangereuses sont celles qui s'accoutument à nos goûts, caressent nos inclinations, excusent nos lâchetés, enflamment notre amour-propre, et détournent insensiblement et sans bruit du droit chemin.

A la suggestion se joint le *piège*. Des objets extérieurs, et surtout des personnes soumises à son influence, le diable se sert comme d'instruments pour amener de loin un concours de circonstances qui saisissent à l'improviste le chrétien peu vigilant, et le jettent dans l'abîme. Chasseur obstiné, Satan sait prévoir et attendre. On peut comprendre, par l'histoire de Weishaupt, le rénovateur moderne des sociétés secrètes, et par l'effroyable astuce des moyens que ce misérable recommande pour corrompre *insensiblement* les hommes, quelle doit être l'habileté du maître dont Weishaupt n'était qu'un simple disciple. Rien n'est plus ignoble que de se faire le valet de ce bourreau des âmes, en l'aidant à tendre ses pièges contre elles. Voilà pourtant ce que font les auteurs des mauvais livres, ceux qui les répandent, ceux qui les prêtent; voilà ce que font tous ceux qui, volontairement, scandalisent leur prochain.

L'*obsession* rentre dans la classe des faits extraordinaires, qui n'arrivent que par une permission toute spéciale de Dieu. Alors le diable, même sans avoir été appelé, se montre sous des formes effrayantes, il fait entendre des bruits étranges, enfin, il tente *extérieurement*.

Qui ne sait l'histoire de Saint Antoine, raconté par saint Athanase, l'un des plus grands génies qui aient honoré l'humanité? Agé de vingt ans à peine, Antoine, épris du désir de la perfection, avait distribué sa fortune aux pauvres et s'était retiré dans le désert pour s'y exercer à la perfection. Le démon l'y obséda de toutes les manières. D'abord, il suscite dans l'esprit du jeune solitaire des pensées de regret, puis des inquiétudes extrêmement fatigantes; enfin des excitations violentes à la volupté.

Vaincu par la prière et les mortifications, le démon en vient aux moyens extraordinaires; d'abord des voix effrayantes, puis des apparitions sous la forme d'une femme effrontée. Toujours repoussé, l'esprit infernal essaie d'inspirer à son vainqueur des sentiments d'orgueil. Il se présente sous la forme d'un nain noir, et lui dit: " J'en ai beaucoup trompé, et j'ai renversé plusieurs grands personnages; mais je confesse que tu m'as vaincu."

Plus tard la lutte recommence, acharnée, terrible. C'étaient d'horribles formes de lions, d'ours, de serpents, qui apparaissaient avec des bruits effroyables; le saint était frappé avec violence; mais tout couvert de meurtrissures, il invoquait Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ajoutait à tous ses triomphes un triomphe nouveau.

A continuer.

LETTRE PASTORALE

DE MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS,

SUR L'EXCELLENCE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE, ET MANDEMENT POUR
LE CARÊME DE L'ANNÉE 1869.

Georges Darboy, par la grâce de Dieu et l'autorité du saint-siège apostolique, archevêque de Paris, grand aumônier de l'empereur ;

Au clergé et aux fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ.

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

La religion est entrée dans le monde avec le premier homme, et elle n'en sortira qu'avec le dernier. Elle est un fait social, universel, partout et toujours présent, invincible à toutes les difficultés et à tous les obstacles ; un fait spontané et nécessaire, humain et divin tout à la fois, expression de notre libre nature et œuvre d'une puissance supérieure ; un fait qui porte ainsi dans son mode d'existence et dans sa durée le caractère et les titres de son origine céleste, de sa légitimité et de sa valeur. En conséquence, l'esprit humain doit tenir la religion pour historiquement vraie, s'il apprécie, d'après les règles ordinaires de la critique, les témoignages qui se réunissent pour établir et démontrer un tel fait ; et comme ces témoignages sont de tous les pays et de tous les siècles, et par là même nombreux, éclatants, faciles à constater, personne n'est fondé à prétendre qu'une raison même commune et que le simple bon sens ne suffisent pas pour en saisir la portée irrécusable et pour conclure de là que la religion est divine. Voilà, nos très-chers frères, ce que nous vous avons exposé dans la lettre pastorale publiée, l'année dernière, à l'occasion du carême.

Mais la religion n'est pas seulement un fait ; elle est aussi une doctrine : doctrine certaine et avérée, puisqu'elle nous vient de Dieu par la révélation qui est un fait et qui se prouve comme tous les autres faits, au moyen du témoignage : doctrine universelle et complète, où nous sont manifestés les secrets de Dieu et du ciel, et où nous trouvons résolus les problèmes qui touchent à nos plus chers intérêts du présent et de l'avenir ; doctrine efficace et puissante, qui revêt tous les caractères d'une institution publique et générale, et qui, s'emparant des hommes, les réunit dans les mêmes pensées et les mêmes sentiments pour en former la plus merveilleuse des sociétés, l'Eglise catholique : doctrine sublime et tout à la fois populaire, qui, étant la raison de Dieu même et sa parole, dépasse les plus hautes intelligences et leur inspire le respect avec l'admiration, et qui néanmoins

demeure accessible aux esprits les plus humbles, les remplit de certitude et de consolations, les soutient et les dirige dans la vie.

Or, c'est cette doctrine que nous voulons vous présenter aujourd'hui dans l'ensemble de ses principaux dogmes, en faisant voir qu'elle se recommande par son excellence à l'acquiescement de tout esprit correct et sincère, et que ceux-là seuls la repoussent et lui font la guerre qui l'ignorent et refusent de la connaître. Il importe de la rappeler en ce moment surtout et de l'opposer aux erreurs et aux négations qui se produisent avec une effrayante audace, et par lesquelles on essaye de corrompre la conscience publique. Quelques sophistes ont d'abord écrit ces choses d'une manière raffinée et paradoxale, comme s'il fallait de l'esprit pour les trouver et pour les dire, et ils ont amusé les oisifs. A leur tour, des demi-savants les ont énoncées sous une autre forme, conclusions mal déduites de recherches incomplètes et de préjugés plus vulgaires qu'ils ne croient. Au-dessous et avec cette violence qui est le signe de la faiblesse cherchant à se dissimuler, des parleurs et des écrivains, qui semblent professer également le mépris de la langue et du sens commun, font métier de répandre et de populariser ces impiétés devenues grossières et révoltantes. Et maintenant la foule les connaît et les répète : elles sont un drapeau pour les esprits infirmes, pour les cœurs abaissés et pour les caractères acquis d'avance à toutes les passions et à tous les excès.

Tout en nous se soulève et proteste contre des aberrations si odieuses et si malsaines : tout, la raison qu'elles déshonorent, le patriotisme qu'elles inquiètent, la religion qu'elles offensent et font souffrir. Notre devoir d'homme et d'évêque est de les combattre et de vous en détourner. Sans doute nous ne saurions avoir la pensée d'ouvrir ici une discussion scientifique et moins encore une polémique inopportune ; ce qu'il s'agit seulement de faire pour atteindre notre but, c'est d'exposer la doctrine chrétienne dans ses affirmations les plus capitales. On pourra voir qu'elle ne contredit la raison sur aucun point, qu'elle la dépasse sur quelques-uns dont elle démontre d'ailleurs l'existence et la vérité, et qu'enfin sur les autres elle est en harmonie avec les notions les plus élevées et les plus sûres de notre entendement, ainsi qu'avec les facultés, les lois et les besoins de notre nature tout entière ; tellement que, loin d'être une énigme pour l'intelligence humaine et loin de lui répugner, elle la rassure, la fortifie et l'agrandit, et contribue, par sa propre écriture et sa clarté supérieure, à l'explication des choses et à la solution des problèmes les plus pressants.

I.

La religion est une doctrine universelle et complète, en ce sens qu'elle s'explique sur Dieu et sur ses rapports avec le monde et principalement l'homme : Dieu, le monde et l'homme, trois termes qui résument tous les

objets possibles de nos connaissances. Non pas qu'elle nous dise tout ce qu'ils sont, mais seulement tout ce qu'il faut et ce qu'il suffit que nous sachions d'eux, quelque développement que notre intelligence ait d'ailleurs acquis par l'étude et les réflexions ; car lorsque nous avons reçu docilement ses oracles instructifs, tout le reste, bien qu'il soit utile et même, à quelque degré, nécessaire à l'humanité en général, peut être impunément ignoré de chaque homme en particulier. Du reste, la religion nous parle d'une manière tout à la fois digne des choses qu'elle traite et convenable aux intelligences qu'elle veut éclairer ; elle donne avec une légitime autorité, d'après les Ecritures et les traditions sacrées, ses enseignements mystérieux, et elle y joint les explications que notre esprit réclame et peut supporter, eu égard à ses bornes naturelles et à sa faiblesse présente.

D'abord en ce qui regarde Dieu, la religion nous avertit qu'il demeure incompréhensible à la raison humaine, et que nous le connaissons seulement en partie et dans la mesure où il daigne se révéler à nous. Car il habite une lumière inaccessible ; nul homme ne l'a vu ni ne peut le voir (*I Tim.*, VI, 16 ; *Eccles.*, XLIII, 35) ;— ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles (*Rom.*, XI, 33 seqq). Il n'y a que le Père qui connaît le Fils, et que le Fils qui connaît le Père (*MATH.*, XI, 27 ; *JOAN.*, XI, 46).

À la vérité, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité sont devenues visibles, depuis la création, par la connaissance que ses œuvres nous en donnent (*Rom.*, I, 20 ; *Sap.*, XIII, 5). De plus, il s'est manifesté surnaturellement aux hommes, en parlant à nos aïeux, en divers temps et diverses manières, par les prophéties et enfin par son propre Fils (*Hebr.*, I, 1 seqq.) Et son Fils nous a donné l'intelligence pour connaître le vrai Dieu (*I JOAN.*, V, 20), et, chargeant ses apôtres de nous prêcher sa doctrine, a répandu sur eux l'esprit de vérité qui pénètre toutes choses, même les profondeurs du Très-Haut (*JOAN.*, XIV, 17 ; *I Cor.*, II, 10.)

Toutefois, bien que le Fils unique qui est dans le sein du Père nous ait fait connaître ainsi ce Dieu que nul homme n'a jamais contemplé (*JOAN.*, I, 18), nous ne voyons à présent l'invisible que comme dans un miroir, c'est-à-dire dans le monde et dans la révélation où l'image de Dieu se réfléchit pour nous. Ici-bas, nous ne concevons l'incompréhensible qu'imparfaitement, parce que nous ne le saisissons que d'une manière obscure et comme en énigmes (*I Cor.*, XIII, 12). Nous marchons vers lui par la foi, non par la vue (*II Cor.*, V, 7), notre connaissance d'aujourd'hui étant à celle de l'avenir comme la connaissance d'un enfant est à celle d'un homme fait, édifice qui commence sur terre dans une obscurité mystérieuse pour ne s'achever qu'au ciel dans les splendeurs d'une contemplation directe.

Sous ces réserves, la raison et l'enseignement chrétien nous disent de Dieu qu'il est un, qu'il est unique, non pas comme l'est un objet quelcon-

que parmi tous les autres objets de même genre, mais en ce sens qu'il n'y a pas d'autre Dieu, ni égal, ni supérieur, ni inférieur ; il n'y a qu'un seul Dieu, dont les attributs sont infinis et les perfections sans nombre comme sans bornes. Pour les ramener toutefois à notre manière de comprendre et de parler, la religion nous fait envisager Dieu et le présente à nos adorations comme l'absolue puissance, la souveraine intelligence, l'amour infini.

Absolue puissance, Dieu est celui qui est, comme il se désigne lui-même ; ce nom lui appartient dès l'éternité, et lui restera pour jamais (*Exod.*, III, 13 seqq.). Il était, il est, il sera : monarque des siècles et des mondes, il est lui-même son trône ; sa couronne, c'est lui ; sa gloire et sa félicité, c'est encore lui. Etre nécessaire, indépendant, il est la cause initiale, la force créatrice, le premier moteur. Il a tiré du néant tout ce qui existe ; il a dit, et les choses ont été faites (*Ps.* CXLVIII, 5). Il a créé les cieux, affermi la terre et communiqué la vie à tous ceux qui l'habitent (*Gen.*, 1, 3 : *Ps.* CXLV, 5 seqq.). Tout vient de lui, tout est par lui, tout est en lui. L'univers témoigne de son existence et de ses perfections par l'ordre et la beauté dont il offre le merveilleux spectacle (*Rom.*, I, 20, et XI, 36 ; *Col.*, I, 16 seqq.). La création tout entière n'est qu'un grain de sable devant sa force et son immensité. Il pèse les cieux dans sa main et secourt la terre de son doigt (*Is.*, XLVIII, 13). C'est lui qui fait vivre et mourir, qui blesse et guérit (*I Reg.*, II, 6 ; *Sap.*, XVI, 13) ; c'est lui qui habille de verdure un brin d'herbe et qui, de son souffle, renverse les plus puissants empires (*MATH.*, XI, 30 ; *Eccles.*, X, 8). Il envoie la lumière, et elle part ; il appelle les étoiles et la foudre, et elles répondent : Nous voici. Les vents et la tempête obéissent à ses ordres, et les flots de la mer l'entendent quand il leur dit : Vous viendrez jusque-là (*JOB*, XXXVIII, 11 35).

Souveraine intelligence, Dieu est vérité et toute vérité. Il possède la science avec plénitude et perfection absolue, c'est-à-dire la connaissance spéculative et pratique de toutes les choses existantes et possibles, nécessaires et libres, passées, présentes et futures. Il se connaît lui-même dans son infinie lumière (*MATH.*, XI, 27 ; *I Cor.*, II, 11). Il connaît les êtres et leurs actes, même avant qu'ils ne soient, et il appelle ce qui n'est pas comme ce qui est (*Rom.*, IV, 17). Il connaît tout ce qui existe dans le monde physique et moral : tout est à nu devant ses yeux. Ni ténèbres, ni voiles ne peuvent nous dérober à son regard qui pénètre le secret des cœurs et les sentiments de l'homme (*JÉR.*, XVII, 9 seqq.). Il connaît l'avenir, annonçant dès le principe ce qui doit arriver à la fin des siècles, et découvrant de loin nos pensées et le sentier par où passera notre vie (*Ps.* CXXXVII, 2 seqq.). Il est la sagesse, renversant l'esprit des faux sages et changeant leur vaine science en folie (*Cor.*, I, 19). C'est de lui que vient le conseil, l'équité, la prudence. c'est par lui que règnent les prin-

ces et que les législateurs font des lois justes (*Prov.*, VIII, 15). Il est la source de la vérité et du bonheur, de la vertu et de la vie. Toute grâce excellente, tout don parfait descend de lui, Père des lumières, en qui ne se trouve ni changement, ni ombre de vicissitude (*Jac.*, I, 16). Il est le Seigneur, et ses arrêts sont immuables. Il veillera sur l'exécution de sa parole : le ciel et la terre passeront, mais sa parole ne passera point (*MATH.*, XXIV, 35).

Amour infini, principe d'amour et de vie, Dieu est immortel et se suffit à lui-même ; il est parfaitement heureux et souverainement bon, bienfaisant, ami de la nature humaine, juste, fidèle et doux, plein d'une tendre miséricorde. Il vit éternellement ; toutes choses vieillissent et changent comme un habit dont on se couvre : mais pour lui, ses années ne finiront pas, il possède l'immortalité (*Ps.* CI, 25 seqq. ; *Hebr.*, I, 11). Libre dans toutes ses œuvres, il agit d'après le dessein et le conseil de sa volonté. Ce qu'il veut, il le dit ; ce qu'il dit, il le fait ; ce qu'il fait demeure, et les choses qui viennent de lui sont bonnes (*Eph.*, I, 16 ; *Gen.*, I, 31). Il est saint d'une sainteté absolue et sans tache, haïssant les désordres et les erreurs coupables (*I JOAN.*, I, 3 ; *Is.*, VI, 3 ; *Prov.*, XI, 20). Il est infiniment bon, d'une bonté qui n'appartient qu'à lui (*MARC.*, X, 18) ; il est libéral, patient et miséricordieux, faisant lever le soleil sur les bons et les méchants, et tomber la pluie sur les justes et les injustes (*Ps.* CII, 8 ; *MATH.*, V, 45). Sa patience et sa miséricorde ne vont pas sans sa justice qui est incorruptible et souveraine. Il interrogera les hommes sur leurs œuvres, examinera rigoureusement ceux qui commandent, et frappera de dures punitions les plus puissants (*Ps.* VII, 11 ; *MATH.*, XVI, 27 ; *Rom.*, II, 6 et 11 ; *Sap.*, VI, 7). Il sonde les cœurs et les reins, et il jugera les justices mêmes (*Ps.* IX, 5 seqq.). Il brisera la force des pécheurs et châtiara l'orgueil et l'impiété ; car il n'aime pas les superbes, et il a les impies en abomination. Mais il est miséricordieux pour les pécheurs qui reviennent à la vertu. Il est amour ; qui vit dans la charité, demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui (*I JOAN.*, IV, 16). Il a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, afin que ceux qui croient en lui ne périssent point mais qu'ils aient la vie éternelle (*JOAN.*, III, 16 ; *I JOAN.*, IV, 9 seqq.)

Qu'il n'y ait qu'un Dieu, unique dans son essence et ses attributs essentiels, ce n'est pas tout ce que la religion nous enseigne sur la nature divine ; elle nous enseigne de plus que cette nature divine, numériquement une et indivisible, est commune à trois personnes qui sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ces personnes ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu ; égales, inséparables, elles ont chacune toutes les propriétés de la nature divine, une parfaite identité d'intelligence, de volonté et d'action (*Symb. fidei* ; *TERT.*, *adv. Prax.* II, III, XXI ; *AUG.*, *de Trinit.*, lib. I, c. 4). Cependant elles sont distinctes entre elles ; et cette distinction n'est pas nominale, extérieure ou de simple forme ; elle est intérieure ou

réelle, bien qu'on ne puisse pas l'appeler une différence substantielle. Trois rendent témoignage dans les cieux, le Père, le Fils, et l'Esprit (I JOAN., v, 7) : un seul Père, très-haut et créateur tout-puissant ; un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, Verbe incarné, Dieu et homme tout ensemble, qui s'est livré à la mort pour nous tous ; un seul Esprit, procédant du Père et du Fils, envoyé de l'un et de l'autre pour renouveler la face du monde en nous enseignant toutes choses (JOAN., XIV, 9 seqq. ; IREN., *contr. Hæres.*, lib. I, 10). Le Père est le principe et l'absolue perfection ; il ne peut être la perfection qu'autant qu'il se connaît et se voit tel qu'il est, et il ne peut se voir ainsi qu'en un autre lui-même qui est son Fils. Le Fils, intelligente image et parole expressive du Père, un avec lui, éternel comme lui, porte l'empreinte de ses perfections et le glorieux caractère de sa substance qu'il fait resplendir dans l'infinie sagesse. L'esprit est le lien sacré du Père et du Fils, qui ne peuvent se connaître sans s'aimer, qu'en se le disant l'un à l'autre dans un tressaillement éternel et par un soupir substantiel et vivant, seul et même Dieu avec le Père et le Fils (AUG., *de Trinit.*, lib. VI, c. 5-10, et lib. IX, 4 seqq.).

Sans doute ces hautes vérités ne peuvent tomber sous l'appréciation de notre entendement, ni par là même devenir l'objet d'une démonstration rationnelle. Car pour les démontrer ainsi, il faudrait faire voir, par la notion même qu'on a de Dieu, qu'en lui l'unité de nature et la trinité des personnes sont compatibles et s'appellent nécessairement, c'est-à-dire qu'il faudrait comprendre avec perfection ce qu'est en Dieu la nature et la personnalité. Or comprendre une chose, c'est, comme le mot l'indique, la saisir et l'envelopper du regard de l'esprit, c'est la mesurer et la pénétrer, de manière à la connaître en elle-même et telle qu'elle est ; et voilà précisément ce que notre esprit, qui est fini, ne saurait faire à l'égard de Dieu, qui est infini.

Néanmoins tout incompréhensibles qu'ils sont, nos dogmes peuvent devenir l'objet d'une démonstration indirecte et d'explications lumineuses et persuasives. Car ils ne sont pas de pures concepts de l'esprit, mais des actes et des faits divins, des choses qui se passent en Dieu. Or nous sommes assurés que ces choses existent, parce que Dieu, qui est vérité, les a révélées, et nous le prouvons par des témoignages nombreux, formels et concluants qu'il est raisonnablement impossible de contredire et de renverser. Elles sont donc historiquement certaines. En outre, elles s'accordent avec les autres points de la doctrine chrétienne qui sont les plus accessibles à notre intelligence, et de leur comparaison et de leur rapprochement jaillit une lumière qui les éclaire tous et en fait voir l'harmonie et la beauté. Enfin l'étude et la réflexion, loin de découvrir dans l'idée de la Trinité aucune contradiction, nous la présentent comme éminemment plausible et vraie. Des arguments philosophiques propres à satisfaire et per-

suader notre esprit se firent des analogies plus ou moins éclatantes qu'on trouve dans l'ordre métaphysique et dans l'ordre réel, et qui montrent, à quelque degré, la convenance de ce mystère avec les lois de la raison et avec les conditions fondamentales des êtres créés. Car les œuvres de Dieu portent sa glorieuse empreinte, et il a laissé tomber comme un lointain reflet de lui-même sur le monde visible, où des images, il est vrai, faibles et imparfaites, rappellent ses attributs les plus incommunicables, figurent les choses célestes et les rapprochent de nos idées ordinaires.

Et c'est par tous ces témoignages, ces considérations et ces analogies que nos dogmes soutiennent l'examen de l'esprit même le plus cultivé, provoquent son assentiment et défont toutes les objections, vains prétextes d'une raison mal fondée d'ailleurs à rejeter les secrets supérieurs et divins, parce qu'elle ne les comprend pas, elle qui vit au milieu de tant de mystères inférieurs et sensibles, sans pouvoir les expliquer ni les comprendre.

II.

Après nous avoir fait connaître les choses qui sont en Dieu même, autant que notre esprit peut les entendre et dans la mesure qui convient pour le mérite de notre foi et pour l'aliment de notre piété, la religion nous enseigne ce qu'on doit savoir de ses œuvres extérieures, et à cet égard elle nous dit deux choses : que Dieu a créé le monde, et qu'il le gouverne.

Perfection sans limite, gloire et félicité sans bornes, Dieu n'a besoin rien ni de personne ; mais souverainement bon, il a voulu qu'il existât des créatures pouvant participer à ses bienfaits. Il a donc tiré l'univers du néant par un acte libre de sa volonté, et depuis il ne cesse d'en prendre soin dans sa providence. Ainsi le monde n'est point éternel : il ne vient pas de Dieu comme un éclair sort fatalement d'un nuage et une fleur de sa tige ; il n'est pas une émanation, ni un développement, ni une forme de Dieu se faisant l'objet de sa propre contemplation et acquérant conscience de lui-même, ni le résultat nécessaire d'une cause absolue et ne pouvant pas plus s'empêcher d'agir que de subsister ; non, le monde est le produit contingent d'une activité éternelle, essentielle, mais parfaite et heureuse, s'exerçant librement et avec pleine indépendance en dehors d'elle-même. Toutes choses tirent leur origine de Dieu, qui les a créées de rien par la force de son bras (*Gen.*, I, 1 ; *II Mach.*, VII, 28 ; *Rom.*, XI, 36 ; *JOAN.*, I, 3 ; *Hebr.*, II, 3) ; toutes choses ont leur image immortelle en Dieu, qui les a formées dans sa sagesse (*Prov.*, III, 19, et VIII, 23 seqq.) ; toutes choses sont pour Dieu, qui les a faites avec amour en vue de procurer sa gloire et le bonheur des créatures (*Prov.*, xv, 4 ; *Act.*, XIV, 16 ; *Hebr.*, II, 10). Elles sont substantiellement distinctes et séparées de Dieu ; mais

elles ont en lui l'être, le mouvement et la vie (*Act.*, XVII, 28), et n'échappent point aux embrassements de sa providence qui les conserve, les soutient et les dirige vers le but de leur destinée, qui les y porte ou les y conduit, les unes par une force inéluctable, les autres par des lois naturelles ou des moyens surnaturels en rapport avec leur liberté.

Car il y a deux ordres de créatures ou deux mondes : le monde spirituel et invisible et le monde matériel ou sensible. Le premier comprend la multitude des anges, purs esprits, doués d'intelligence, de volonté et de force, créés avant l'homme et plus parfaits que lui, bien que bornés aussi en science et en pouvoir, tous semblables par leur nature, mais différents par le degré de leurs prérogatives et formant entre eux une hiérarchie invariable (*Col.*, I, 16 ; *Hebr.*, I, 14 ; *DIONYS AREOP.*, de *Cœlest. Hierarch.*, cap. VI, 2). Tous étaient bons en sortant des mains de Dieu ; mais tous ne sont pas demeurés tels. L'un de ces esprits les plus élevés se révolta contre le Créateur et entraîna dans son crime et dans sa ruine un grand nombre de ses pareils, qui sont maintenant les anges tombés, à jamais exclus du repentir, attachés au mal et gardant sur la création quelque reste de leur ancienne puissance (*LUC.*, VII, 21 ; *MATTU.*, XXV, 41 ; *Apoc.*, XII, 7 seqq. ; *JUD.*, 6 ; *Col.*, II, 45 ; *Eph.*, VI, 12).

L'autre monde est matériel et sensible, espace peuplé d'innombrables soleils, théâtre où se meuvent des forces toujours en lutte et toujours en équilibre, terre habitée par l'homme, qui en est le vainqueur et le roi. Car après avoir fait le monde des corps, Dieu a voulu couronner son œuvre en plaçant un être mixte aux confins des choses matérielles et des choses spirituelles, pour unir et rattacher en lui ces extrêmes. Il a donc créé l'homme, qui par son âme est le frère des anges, et par son corps appartient à la matière, abrégé ou résumé de la création, petit monde dans un grand, ou plutôt grand monde dans un petit (*GREGOR, NAZ.*, *Serm.* 45). L'homme est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, non par son corps pétri d'argile et corruptible, mais par son âme intelligente, libre et immortelle (*Gen.*, I, 26, et IX, 6 ; *IREN.*, *adv. Hæres.*, V, 6 ; *CLEM. ALEX.*, *Strom.*, II, 19 ; *TERTULL.*, *adv. Marcion.*, II, 5 et 6). Il a pour destination, comme sa nature et ses aptitudes l'indiquent, de tendre activement et sans cesse vers celui qui, étant son premier principe, doit être aussi sa fin dernière : il doit connaître son auteur et son modèle, qui est aussi son législateur et son juge ; il doit l'aimer et vivre pour lui en l'imitant. Il l'imité et le glorifie lorsque d'une part il s'applique à développer et perfectionner ses facultés et ses forces par la pratique des bonnes œuvres et de toutes les vertus (*MATTU.*, V, 48, et VI, 16 ; *I Cor.*, X, 31), et lorsque d'autre part, interprète, monarque et pontife des autres créatures, il convertit en adoration leur concert harmonieux et élève leurs aveugles hommages jusqu'à la dignité d'un acte d'amour (*AMBROS.*, *Ep.* XLIII ad *Horont.*, 10 ; *GREGOR. NYSS.*, de *Hom. opific.*, c. 2).

(A continuer.)

LES ESQUIMAUX.

Portraits d'Esquimaux—Echanges et prise de possession—Huttes—Un intérieur—Nakkakhiou—Parures des dames—Le tatouage—Les mangeurs de chandelle—Cuisine—Famine—Chasse aux morses—Horribles demeures—Hospitalité—Soirée dansante.

Nous complétons le tableau d'ensemble publié dans le dernier numéro de ce journal par quelques traits de mœurs, extrêmement piquants, que Parry et ses lieutenants eurent occasion d'observer durant leur long emprisonnement dans les glaces du pôle.

Parry avait fait voile d'Angleterre pour la baie d'Hudson, au commencement de juin 1821, dans l'espoir de découvrir le fameux passage du nord-ouest. Son expédition se composait de deux vaisseaux : *La Fury*, sur laquelle il avait mis son pavillon, et l'*Hécla*, commandé par le capitaine Lyon.

A peine entrés dans la baie d'Hudson, les vaisseaux furent bloqués par les glaces et ne tardèrent pas d'être accostés par une cinquantaine d'Esquimaux dont il était difficile de distinguer la teinte originelle sous la triple couche de graisse, de peinture et de crasse dont leur peau était couverte. Les hommes n'avaient que peu ou point de barbe ; les enfants, vifs et dociles, étaient loin d'être laids, mais chez tous les individus des deux sexes, grands ou petits, la couleur de la chevelure, noire comme charbon, et sa raideur inflexible, qu'elle fut relevée en nœud sur le crâne ou pendit en longues mèches confuses sur les épaules, donnait à la physionomie un cachet particulier de sauvagerie. Quant aux vieilles femmes, il est impossible de concevoir rien de plus hideux et de plus dégoûtant ; à leurs yeux rouges, à leur peau tannée et ridée, à leurs dents noires, on aurait pu les prendre pour des oranges-outangs.

Ces Esquimaux apportaient avec eux, comme objet d'échange, de l'huile de étacés, des peaux de phoques et de rennes, de l'ivoire de morse, et même des armes, des ustensiles, des vêtements à leur usage. En retour ils demandèrent du fer, trésor inestimable à leurs yeux. Ils prisait un clou à l'égal d'une de leurs javelines montées en ivoire ; un fragment d'un vieux cercle de tonneau ne leur paraissait pas moins désirable, ils ne pouvaient rien refuser contre un couteau ; mais dès qu'ils eurent vu une scie, cet objet devint celui auquel ils attachèrent avec raison le plus de valeur.

A chaque troc qu'il faisait, le trafiquant sauvage poussait de grands cris de joie et ne manquait jamais de lécher avec empressement l'objet qu'il

venait d'acquiescer. Cette manière de prendre possession d'une acquisition ou de ratifier un marché, usité chez les Esquimaux, n'a certes rien de plus étrange que le mode de salut usité chez les Thibétains et qui consiste à tirer une langue aussi longue que possible devant toute personne que l'on veut honorer. Lorsque les visiteurs de *la Fury* et de l'*Hécla* eurent traité avec les Anglais de tout ce dont ils pouvaient disposer, ils devinrent promptement de commerçants industrieux, mendiants éhontés. Plusieurs vendirent jusqu'aux habits qui les couvraient et s'en retournèrent plus que légèrement vêtus. Quelques femmes, trop fortement tentées par des articles Européens, allèrent même jusqu'à offrir leurs enfants, après avoir eu soin toutefois de les mettre nus, les habits de ces petites créatures ne devant pas faire partie du marché.

Cependant les glaces ayant fini parse disjoindre, les vaisseaux de Parry quittèrent la mer d'Hudson, entrèrent dans le détroit de Fox et se dirigèrent, en longeant par l'est et le nord la grande île de Southampton, vers la baie Répulse. A partir de cette baie, les glaces et les vents conspirèrent tellement contre la marche des vaisseaux, déjà ralenti par les reconnaissances qu'exigeaient chaque jour des groupes d'îles inconnues, que sept semaines d'une navigation continue n'avaient pas porté l'expédition à plus de cent lieues vers le nord, lorsqu'il fallut songer à hiverner sur une île voisine du continent, et qui, depuis cette époque, est connue sous le nom d'île Winter. L'uniformité de cette vie de réclusion n'avait été interrompue pendant six mois que par quelques parties de chasse, le jeu, les pièces de théâtre et l'étude, lorsque le 1er février ces cris partirent du pont de *la Fury* : " des Esquimaux ! des Esquimaux " ! Effectivement on en voyait un certain nombre s'avancant lentement vers les vaisseaux, et sur une hauteur, à environ deux milles du rivage, on distinguait quelque chose comme des huttes nouvellement construites.

Les capitaines Parry et Lyon, s'étant immédiatement portés à la rencontre des étrangers, distinguèrent bientôt une troupe d'environ vingt-cinq Esquimaux, qu'ils n'hésitèrent pas à aborder. Tous étaient sans armes et se frappèrent la poitrine à l'aspect des Anglais, qui s'empressèrent de leur rendre ce salut en les imitant tant bien que mal. Ces sauvages n'étaient ni bruyants, ni mendiants comme leurs compatriotes de la baie d'Hudson ; ils paraissaient au contraire timides et craintifs ; le sentiment qu'ils manifestèrent devant les colliers et les autres bagatelles que leur offrirent les deux commandants décelaient moins de joie pour les présents que de respect pour les donateurs.

Ceux-ci leur ayant fait comprendre qu'ils désiraient visiter leurs habitations, ils les y guidèrent sans la moindre hésitation, et si les figures, la tenue et le coutume de leurs hôtes étaient pour eux des objets bien naturels d'étonnement, les Anglais en éprouvèrent un non moins grand en voyant qu'un établissement de six vastes huttes, renfermant une population

de soixante personnes, avec tout leur attirail de chiens, de traîneaux et de canots, avait pu se former si promptement et si près d'eux, sans que personne à bord s'en fut douté.

L'étonnement des Européens s'accrut encore en contemplant l'intérieur de ces demeures extraordinaires, dans la construction desquelles il n'entrait d'autres matériaux que la neige et la glace. On y pénétrait en rampant par un passage cintré, étroit, haut de trois pieds au plus, taillé ou creusé dans la neige, et aboutissant à une chambre circulaire, dont la forme était exactement celle de nos fours de boulangerie; elle donnait entrée dans trois pièces semblables, placées en face de l'entrée, les deux autres sur les côtés, et chacune servait d'habitation à une famille. Toutes les huttes ne différaient entr'elles que par le nombre de pièces dont elles se composaient, quelques-unes n'en ayant que deux ou même une seule. Chaque chambre avait quatorze ou quinze pieds de diamètre, sur sept d'élévation au milieu. Le tout était artistement construit de blocs de neige convenablement façonnés et placés les uns sur les autres. La clef de voûte était un gros bloc de neige équarri, et un jour, semblable à celui que laisse passer le verre dépoli, pénétrait dans chaque pièce à travers une table de glace circulaire d'environ deux pieds de diamètre, encadrée dans le plafond. Deux hommes, l'un préparant les moellons de neige et l'autre les mettant en place, suffisaient pour élever l'une de ces demeures hyperboréennes en moins de deux heures de temps.

La neige faisait aussi les frais de la plus grande partie de l'ameublement de ces ruches étranges. Une couche de neige bien battue, d'environ deux pieds de hauteur et placée sur un des côtés de chaque chambre, tenait lieu de bois de lit; des fanons de baleine et des tiges de bruyère, en formaient les matelats, et des peaux de phoques et de rennes y tenaient lieu de draps et de couvertures. Un pilier, de neige encore, servait de base à une lampe, dont la flamme, tout à la fois lumineuse et foyer des pauvres Esquimaux, brûlait perpétuellement comme celle de Vesta. Au-dessus de sa mèche de mousse, baignant dans de l'huile de cétacé, un os, enfoncé dans la muraille, permettait de suspendre un pot de pierre comme la lampe, ou d'argile, dans lequel s'opérait le dégel plutôt que la cuisson de la nourriture de chaque famille. Le capitaine Parry ayant acheté une de ces lampes, la femme à qui elle appartenait commença par vider dans un autre vase l'huile qui y restait et qui ne faisait point partie du marché, puis, afin de ne rien perdre, elle en essuya proprement l'intérieur avec ses doigts, qu'elle suçait soigneusement à chaque fois, et elle finit par y donner avec sa langue le dernier coup de serviette.

La meilleure intelligence semblait régner entre les familles et dans chaque ménage de ce petit clan. Dans tous les marchés un peu importants, le mari et la femme ne manquaient jamais de se consulter ensemble avant de conclure; tous étaient du reste d'une irréprochable probité.

Un vieillard nommé Nakkakhïou, ou la vessie, suivit le capitaine Lyon dans sa cabine. Sa physionomie, sa tenue, prévenaient en sa faveur, et sa conduite y répondit. Loin de mendier tout ce qu'il voyait comme ses congénères du sud, il ne semblait même pas s'attendre à recevoir le moindre présent. Il se montra fort sensible à quelques airs d'orgue, et pendant toute leur durée, ses traits prirent la même expression de plaisir que ceux d'un dilettante écoutant la plus savante mélodie.

Le capitaine lui ayant montré divers dessins exécutés dans le cours du voyage, il reconnut ses compatriotes dans ceux qui représentaient des Esquimaux de la baie d'Hudson, et signala dans leur costume ce qui différait de celui de sa tribu. A la vue d'un autre dessin représentant un ours blanc, il poussa un grand cri, et découvrant aussitôt ses bras, il étala, avec l'orgueil d'un vieux chasseur, les cicatrices de trois blessures que lui avait faites un de ces féroces animaux tué par lui.

“ Le lendemain, dit le capitaine Lyon, le commandant et moi nous allâmes rendre visite à nos voisins, en ayant soin d'emporter des provisions pour passer la journée avec eux. Petits comme grands nous reçurent bien, comme on peut croire. Les jeunes femmes auraient pu passer pour belles, si elles avaient possédé le premier de tous les charmes, la propreté. Elles avaient en général de vives couleurs et des yeux brillants et expressifs. Le seul ornement qu'elles portassent était un petit bracelet d'os ou d'ivoire ; aussi les miroirs, les boutons, les grains de rassade et autres brimborions semblables étaient-ils reçus de ces pauvres filles du Nord avec des transports qui prouvaient que l'amour de la parure n'était pas moins inné chez elles que chez les fières beautés de nos heureux climats.

Au nombre de leurs ornements je ne dois pourtant pas omettre le *kakrine* ou tatouage, qui couvre leur visage, leurs jambes et leur poitrine. La curiosité me porta à vouloir connaître comment se confectionnait ce dessin, et en conséquence je me mis entre les mains de mistress Nakkakhïou, que j'avais adoptée pour *amama* ou mère. Je lui fournis une aiguille, qu'elle enfila d'un fil de nerf de renne préparé à belles dents ; puis passant la main, sans crainte d'en altérer la couleur, sous le pot suspendu sur la flamme de sa lampe, elle prit un peu de suie, la délaya avec une goutte d'huile et de salive, et se servant d'un morceau ténu de fanon de baleine en guise de pinceau, elle esquissa sur mon bras diverses figures, différentes, comme je le vis bien, de celles qu'elle portait elle-même, mais ayant sans doute une signification aussi comique que saisissable, car toutes les femmes présentes partirent d'un grand éclat de rire en les apercevant.

Mais une grande partie de sa composition devait être perdue, car j'étais bien résolu de ne lui laisser faire que quelques points. Elle commença par noircir son fil à la suie, puis elle fit dans ma peau des points très courts, mais assez profonds, en ayant soin d'appuyer le pouce sur chacun

d'eux, aussitôt que le fil avait passé. Elle en avait fait une quarantaine, couvrant environ deux pouces carrés, quand son aiguille vint à casser, et je lui signifiai que j'en avais assez. Elle termina donc son opération, en frottant d'huile la partie opérée, pour étancher quelques gouttes de sang qui s'en échappaient. Je pus dès lors apprécier ce qu'il en coûte à ces femmes pour s'*embellir* : car l'opération, qui n'est pas sans douleurs, est toujours suivie d'une légère inflammation. Quand la peau est guérie, la couleur du kakkiné devient d'un bleu pâle.

Nous terminâmes notre journée en partageant nos provisions de table avec la famille de Nakkakhiou et les nombreux visiteurs que notre présence avait attirés dans la hutte. Tous les Esquimaux firent honneur aux mets que nous avions apportés ; le vin seul ne put leur plaire." On conçoit que, pour des palais habitués *aux parfums* de l'huile de poissons, le montant et le bouquet du jus de la treille soient bien fades.

Ils préférèrent, du reste, les mets de haut goût. Un jour le capitaine Lyon, ayant reçu la visite d'un jeune Esquimau plein d'intelligence, nommé Ayoukitt, le fit dîner avec lui, lui apprit à se servir d'un couteau et d'une fourchette, à s'essuyer la bouche avant de boire, et à ne pas y entasser des morceaux de viande gros comme le poing. Il l'invita même, après dîner, à se laver les mains et le visage à son exemple. Ayoukitt se prêta à cette fantaisie européenne ; puis, comme il contemplait toujours d'un oeil de désir, le morceau de savon de Windsor dont il s'était servi, le capitaine crut devoir lui en faire présent. Mais l'Esquimau ne l'eut pas plus tôt entre les mains qu'il l'avalait comme si c'eût été un sorbet.

Peu de temps après, le capitaine, voulant faire le portrait d'une femme de la tribu, nommée Arnaloua, qui était venue le voir en compagnie de son époux, ne trouva rien de mieux pour se ménager les bonnes grâces du digne couple que de leur abandonner un paquet de chandelles qu'ils mangèrent avec délices ; seulement le galant officier eut l'attention d'extraire les mèches de la bouche d'Arnaloua, à l'instant où elle allait les engouler avec le suif.

Dans une autre occasion, il trouva son *amama*, mistress Nakkakhiou, occupée avec une de ses amies à faire disparaître le contenu d'un pot dans lequel elles avaient fait bouillir un copieux mélange de sang et de graisse de veau marin, et dans cet infernal ragoût, elles puisaient certes, autant de jouissance que deux ladies en pourraient prendre devant une table à thé étalant tout le confort gastronomique des grandes existences anglaises. Après avoir absorbé jusqu'au dernier grumeau de sang et de graisse, et léché soigneusement la marmite et leurs couteaux, elles se mirent à chercher, sans perdre de temps, un dessert aussi économique qu'abondant sur la tête féconde de deux jeunes enfants.

Telle est, du reste, la glotonnerie des Esquimaux et leur insouciance du lendemain, que ceux de l'île Winter, s'étant procuré, le 3 mars, au

moins deux mille livres pesant de comestibles, par la capture de quatre veaux marins, se trouvèrent, quelques jours plus tard, en proie à une véritable famine. Le 9, leurs lampes même étaient éteintes dans leurs huttes, faute d'huile pour les entretenir ; et la pêche ne produisant plus rien, ils furent obligés de tuer trois de leurs chiens pour ne pas mourir de faim. Malgré la compassion qu'ils inspiraient, le capitaine Parry, ne pouvait s'exposer à compromettre l'avenir de l'expédition en prenant à sa charge un si grand nombre d'affamés, qui, d'ailleurs, ne songeant jamais à se procurer des vivres que lorsque la disette les aiguillonnait, eussent redoublé de nonchalance s'ils avaient pu compter sur des secours réguliers. Cependant, comme la soute de chaque navire contenait deux ou trois tonneaux de poussière de pain et de biscuit dont on ne pouvait guère tirer parti à bord, on en donna une portion aux Esquimaux. Ce fut, pour ces pauvres diables, la manne tombant dans le désert, et le même secours leur fut accordé chaque fois qu'ils se trouvèrent dans la même situation, ce qui ne manqua pas d'arriver plus d'une fois encore avant qu'ils quittassent le voisinage des Européens.

N'oublions pas d'ajouter, à l'honneur des équipages des deux navires, qu'à la vue de la misère de leurs voisins, les matelots prirent spontanément la résolution de leur venir en aide au moyen d'un prélèvement en leur faveur sur les rations journalières du bord, et qu'ils l'exécutèrent fidèlement. On remarqua en outre que les Esquimaux, si pressés qu'ils fussent par la faim, ne touchaient jamais aux provisions qu'on leur apportait avant d'avoir pourvu aux besoins de leurs enfants. Le 13 mars seulement, l'abondance et la joie revinrent s'établir parmi eux, par suite de la capture de plusieurs veaux marins.

Les Esquimaux ont, en hiver, plusieurs manières de prendre ces amphibiens. Tant que la mer n'est pas totalement glacée, ils vont les attendre sur le bord des crevasses encore libres, et là, couchés sur le ventre, comme les animaux qu'ils épient, ils s'en approchent insensiblement jusqu'à ce qu'ils soient à portée de les percer de leur javeline.

Lorsqu'au contraire la surface de la mer est entièrement solidifiée, les phoques et les morses sont obligés d'y pratiquer des trous semblables à des puits pour y venir de temps en temps faire provision d'air respirable. C'est auprès de ces orifices, à chaque instant refermés par la gelée, que le chasseur se place à l'affût, et qu'abrité dans une guérite de neige, il attend, souvent pendant des heures entières, l'apparition de sa proie. Dès que ses yeux et ses oreilles l'avertissent qu'elle approche et qu'il juge que la croûte de glace est sur le point de se rompre, il se lève sans bruit, saisit à deux mains sa javeline qu'une longue courroie fixée autour de sa ceinture assure contre toute chance de perte, et, lançant de toute sa force, il perce tout à la fois la dernière pellicule de glace et l'amphibie. Mais, si habiles que soient les Esquimaux à cette

sorte de pêche ou de chasse, leur insouciance voracité rend toujours précieuses les ressources qu'ils en tirent. Aussi dès la fin d'avril la famine reparut-elle dans le petit établissement de l'île Winter. Au commencement de mai il s'y opéra une seission. Une trentaine de ses habitants décampèrent un beau matin sans avoir donné avis de leur départ, et les autres ne tardèrent pas à les imiter. Cependant, de temps en temps on voyait revenir aux navires tantôt une famille, tantôt une autre de ce clan nomade, demandant non du fer non du bois, mais quelque nourriture. Puis, quand ces pauvres gens avaient soulagé, pendant un ou deux jours, les angoisses de leur estomac, ils allaient rejoindre leurs compatriotes à plus de huit lieues de distance.

L'hiver de 1822 se prolongea longtemps sous le cercle polaire ; à peine au commencement de juin voyait-on bourgeonner quelques plantes et des mouvements de disjonction s'opérer dans la glace. Ce ne fut que le 2 juillet que les vaisseaux purent mettre à la voile et reprendre la direction du nord.

La navigation, souvent interrompue par des barrières de glace ou des glaçons en dérive, ne fut pas moins lente que celle du précédent été.

Peu après le quinze, ayant doublé la presqu'île Amitioki, un des rendez-vous de pêche des Esquimaux, et le petit groupe d'îlots qu'ils désignent sous le nom d'Ouglit, Parry atteignit l'île Igloulik, autre station de ces sauvages. Ceux qu'il y rencontra l'accueillirent d'autant mieux qu'il pût leur donner des nouvelles de leurs compatriotes et amis de l'île Winter. Les Anglais savaient alors assez d'esquimaux pour le parler un peu, et surtout pour le comprendre, et les détails, que leurs notes de voyages leur fournissaient sur les relations qui reliaient entr'elles les familles éparses sur cette côte, éveillèrent plus d'une fois une terreur superstitieuse parmi leurs hôtes.

Ceux-ci leur firent visiter leurs habitations d'été et d'hiver. Les premières étaient des tentes de peaux de rennes et de morses, si bien cousues ensemble que l'eau ne pouvait y pénétrer. Soutenues au centre par un pilier en os, ces peaux étaient assujetties à terre par de grosses pierres, formant une enceinte de dix à quatorze pieds de diamètre. Le sol de ces tentes était couvert, d'un côté, d'un amas de peaux qui servaient de lit, et de l'autre, d'un horrible fouillis de chair de morses, de poissons, d'œufs et d'oiseaux. C'était dans ce trésor que chaque habitant de la tente, grand ou petit, puisait à même au fur et à mesure de ses besoins.

Leurs demeures d'hiver étaient certainement les plus extraordinaires qu'on eut vues. Elles étaient entièrement formées d'ossements de baleines, de narvals, de phoques, dont les intervalles étaient remplis de mousse et de glaise. Quant au diamètre, à la hauteur et à la forme, ces huttes ne différaient pas de celles de glace. Une épaisse couche de suie et d'ordures de toutes provenances tapissait en dedans ces murs bizarres, te lle

ment disjoints, du reste, qu'on pouvait voir dans l'intérieur sans y entrer, ce dont l'épouvantable odeur qui s'en exhalait ne donnait aucune envie. Tout alentour gisaient ça et là, blanchissant à la bise, des carcasses d'ours, de chiens, de cétacés, pêle-mêle avec des ossements humains. Et les Esquimaux, s'apercevant du désir qu'avaient les Anglais de recueillir des crânes d'hommes pour leurs collections, s'empressèrent avec la plus complète indifférence, de leur en céder quelques-uns qui avaient sans doute appartenu à leurs amis ou à leurs parents.

Pendant que les navires, faisant le tour d'Igloulik, cherchaient à pénétrer dans un détroit qui semblait enfin leur promettre un débouché dans les eaux de l'ouest, le capitaine Lyon fit une reconnaissance par terre. Arrivé, à la nuitée, dans un campement d'Esquimaux, il logea sous la tente d'un nommé Ougarra, dont les femmes et la mère s'empressèrent de le débarrasser de ses vêtements imbibés d'eau ; comme les bottes étaient de la fabrique du pays, la vieille mère s'en empara sur-le-champ pour les raccommoder et y mettre des semelles neuves.

L'éloignement des vaisseaux et l'état des glaces retinrent deux jours entiers le capitaine chez ses hôtes, dont il paya l'hospitalité par des récits sans fin sur les Esquimaux de l'île Winter. Etant venu à citer un nommé Itkammuk, et à affirmer qu'il était en route pour Igloulik, une vieille femme, présente à l'entretien, se mit à bondir dans la tente, on s'écriant comme hors d'elle-même : " Je suis sa mère, ! je suis sa mère ! "

Le lendemain, après un repas où tous les convives Esquimaux avaient savouré du biscuit anglais, comme une préparation particulière de bœuf musqué desséché, on introduisit avec une sorte de cérémonial le capitaine dans une tente qu'il jugea vide, au premier abord, d'après le silence qui y régnait. Il ne s'y trouvait pas moins de dix huit femmes rangées d'un côté, sans compter autant d'hommes rangés de l'autre. Contre le poteau du milieu, un de ceux-ci était debout. A un signal donné par les femmes qui se mirent à chanter en chœur, il commença une danse de caractère, et continua à se trémousser de son mieux, jusqu'à ce que n'en pouvant plus, il s'avança vers un de ses compatriotes et se frotta le nez contre le sien, cérémonie qu'ils appellent *Kounick*. L'homme ainsi invité prit la place du premier, puis, à son tour, désigna son successeur par le même cérémonial. De nez en nez, on arriva au capitaine Lyon, qui fut obligé de s'exécuter de bonne grâce, il dansa à son tour, et eut soin de chercher le nez le plus propre de la société pour accomplir avec lui le *kounick* obligatoire.

La danse, exercice vraiment hygiénique dans ce climat, n'est pas le privilège exclusif des adultes ; les enfants s'y livrent journellement avec ardeur, et les cris, les gestes cadencés, les tambours de basque et les gambades de ces petits êtres couverts d'épaisses fourrures, comme des oursons, forment, pour un œil civilisé, un obstacle des plus curieux.

REVUE SCIENTIFIQUE.

Vaisseau canadien à destination du pôle nord; navigation arctique.—Sonnerie à air pour la transmission des ordres sur les vaisseaux.—Conservation des cordages et des toiles.—Conservation des subsistances—Empoisonnement par la coralline—Traitement de la fièvre par l'acide phénique.

L'expédition scientifique organisée en France par M. Gustave Lambert et dont le départ était fixé au mois de janvier, a subi des retards regrettables qui paraissent enfin toucher à leur terme. Nous ne reviendrons pas sur l'importance de cette expédition; nos lecteurs doivent se rappeler l'exposé détaillé que nous avons fait, en décembre dernier, des problèmes qu'elle est appelée à résoudre, mais nous ne pouvons laisser ignorer que c'est sur un vaisseau canadien que doivent s'embarquer les hardis marins qui la composent.

Si M. Lambert parvient à surmonter les nombreux obstacles que la nature lui oppose, s'il est assez heureux pour arborer sur le pôle le drapeau de la France, ce sera pour le Canada un légitime sujet d'orgueil de voir son nom associé à un grand événement. Si, au contraire, ce qu'à Dieu ne plaise, cette tentative reste infructueuse, comme tant d'autres qui l'ont précédée, nous aurons toujours droit d'être fiers du choix de M. Lambert. Ce choix est en effet très significatif et témoigne hautement en faveur de nos chantiers maritimes: un vaisseau est fait par M. Gingras en vue seulement du commerce atlantique, et ce vaisseau, soumis aux rigoureuses investigations d'hommes compétents, est jugé capable d'affronter la navigation des mers arctiques: voilà ce qui nous paraît la recommandation la plus flatteuse que puisse envier un constructeur. Qu'il nous soit permis, pour mieux faire apprécier les qualités nautiques que doit posséder un navire destiné à l'océan boréal, de rappeler une lutte émouvante soutenue, dans les environs de l'île Melville, par l'*Investigator* que commandait Mc Clure:

“ Nous étions emportés, dit ce voyageur célèbre dans son rapport à l'Amirauté, vers un bas-fond sur lequel des blocs énormes s'étaient amoncelés. Le coin du banc flottant qui nous traînait venant à rencontrer ces masses, n'a pu soutenir le choc et s'est brisé en morceaux de douze à quatorze pieds carrés, qui se sont accumulés au-dessus de la surface de l'eau. Ces glaçons, frappant notre carène avec un bruit pareil aux éclats du tonnerre, se pressent, se broient, s'entassent les uns sur les autres, tandis que derrière nous d'autres fragments arrivent avec une vitesse accélérée sur notre poupe, que rien ne protège... Dans la matinée du 20 août, nous fûmes arrêtés dans notre route vers le nord par une barrière de glace

qui s'appuyait à la côte. Pour éviter d'être entraînés par les champs flottants, nous nous amarrâmes, du côté de la terre, à un bloc solidement fixé sur un bas-fond. . . Le 29 août les glaces commencèrent tout à coup à se mouvoir. Un champ flottant d'une grande étendue, soulevant sans doute par une de ses pointes sous-marines le bloc auquel nous étions attachés, le redressa perpendiculairement au-dessus de nos têtes à trente pieds de hauteur. Comme cette masse dépassait notre vergue de misaine, nous avions à redouter qu'elle ne tombât de tout son poids sur le vaisseau, qu'elle eût écrasé du coup. Notre anxiété fut terrible pendant quelques minutes, qui nous parurent autant de siècles. Enfin le champ flottant se fendit, emportant à la dérive le bloc déraciné, et avec lui nous et notre vaisseau.

“ Nous étions entraînés avec rapidité vers le reste d'un autre champ flottant, qui, après s'être brisé sur des bas-fonds, les avait recouverts d'une montagne de débris. Le péril devenait imminent, car, d'une part, si le navire était pris entre cet obstacle et le banc à la remorque duquel nous dérivions, il serait inévitablement mis en pièces, et nous avec lui ; si, d'autre part, nous nous détachions de notre île flottante, nous serions nécessairement jetés à la côte, qui n'était qu'à quatre-vingts pas. Je donnai aussitôt ordre au maître canonier d'aller en avant sur la glace, vers le bloc échoué, et de faire tous ses efforts pour l'atteindre et pour le détruire par la mine. L'explosion ne réussit qu'à fendre légèrement le champ de glace. Cependant le danger croissait de seconde en seconde ; nous n'étions plus qu'à quelques pieds de l'écueil, et chacun, monté sur le pont, attendait le moment décisif dans une anxiété terrible. Par un hasard providentiel, le vaisseau affronta le choc dans le sens de la plus grande force de sa membrure. La secousse fut néanmoins si violente, que les mâts en furent ébranlés de la base à la cime, et que toute la charpente du navire craqua de l'avant à l'arrière ; le câble-chaîne qui nous retenait au glaçon se brisa, plusieurs ancres chassèrent, et une partie de la doublure en cuivre de la coque fut roulée *comme une mince feuille de papier.* ”

Un vaisseau ordinaire, quelque bien construit qu'on le suppose, ne saurait tenir longtemps au milieu de dangers comme ceux qui viennent d'être décrits, et il est toujours nécessaire d'augmenter sa force par des travaux supplémentaires.

Ainsi les vaisseaux qui composaient la première expédition du capitaine John Ross dans la baie de Baffin, en 1818, furent revêtus extérieurement d'un second doublage en chêne de trois pouces d'épaisseur : ils eurent leur membrure étagée à l'intérieur par de fortes poutres, placées transversalement et destinées à résister à la pression des glaces, et leur proue, couverte d'une épaisse armure de fer, pouvait tout à la fois s'ouvrir un passage à travers les glaçons ou supporter leur choc sans grandes chances d'avaries.

Outre ces transformations, la plus prévoyante sollicitude pour la commodité et la santé des équipages avait présidé à l'aménagement des navires et de leurs approvisionnements : lits chauds et portatifs, à la place des hamacs ; poêles et tuyaux de chaleur portant une douce température dans toutes les parties des entre-ponts ; tentes goudronnées, assortiment complet de vêtements doublés en pelletterie et de chaussures fourrées ; vivres de choix pour trois ans ; abondance de légumes secs, de conserves, de cordiaux, de médicaments et d'antiscorbutiques de toutes sortes, tout enfin fut prodigué en prévision d'un long hivernement dans les régions polaires.

L'*Ismaïlia*, vaisseau de 700 tonneaux, sorti des chantiers de M. Gingras de Québec et dont le nom sera désormais *Le Boreal*, reçoit en ce moment des apprêts, des agencements intérieurs analogues, afin d'être approprié à sa destination nouvelle.

On pourrait se demander pourquoi, au lieu d'un simple voilier, M. Lambert n'a pas affrété un steamer dont la marche serait beaucoup plus rapide, qui ne serait arrêté ni par le calme plat, ni par les vents contraires. Cette idée doit paraître d'autant plus naturelle qu'elle avait séduit un illustre capitaine, John Ross, lorsqu'il entreprit son second voyage vers le nord pour aller à la découverte de l'infortuné Franklin. On était alors en 1830. A cette époque les machines à vapeur ne présentaient pas, tant s'en faut, la même perfection qu'aujourd'hui, et le capitaine Ross eut continuellement à souffrir des dérangements qui se produisaient dans la sienne. Il n'y a pas de doute qu'elle contribua largement à empêcher le succès de l'expédition.

Nous ne pensons pas qu'on ait songé depuis à utiliser la vapeur pour la navigation arctique et un peu de réflexion nous en fera vite comprendre la raison.

Il est de toute nécessité, quand on voyage au milieu des glaces, de pouvoir modérer à volonté la marche du navire, et l'on sait combien cela est difficile avec la vapeur ; l'hélice d'un steamer, ses roues, à plus forte raison, seraient dans un continuel danger d'être broyées par les glaçons ; l'alimentation des chaudières, soit au moyen de pompes, soit autrement, devient très pénible dans des contrées où le froid est extrême ; enfin il est impossible d'emmagasiner la quantité de combustible nécessaire pour un voyage qui peut se prolonger pendant des années, d'ailleurs la machine elle-même occuperait un espace qu'on est bien aise de se ménager pour d'autres fins.

II.

Puisque nous parlons de vaisseaux, mentionnons trois inventions nouvelles qui s'y rapportent : la sonnerie à air de M. Sparre, la conservation des cordages et celle des subsistances.

La transmission des ordres dans un bâtiment quelconque et plus spécialement dans un navire, doit être rapide et sûre. Les moyens employés sont d'autant meilleurs qu'ils sont simples, faciles à comprendre et d'un entretien nul ou insignifiant.

Généralement l'ordre est précédé d'un avertissement obtenu par une sonnerie : l'ouïe est, en effet, de tous nos sens celui qui s'impressionne le plus facilement dans un espace donné. On entend aussi bien à droite qu'à gauche, par devant que par derrière, tandis que la vue, qui perçoit très rapidement, n'embrasse qu'une surface extrême restreinte.

L'invention admirable de la télégraphie électrique qui transporte la pensée à des distances incalculables presque instantanément, devait tout naturellement être utilisée pour la transmission des ordres dans tous les cas possibles : aussi, depuis longtemps, des manufactures, de grands hôtels, les ministères, des bureaux de compagnies de chemins de fer, et, en un mot, toutes sortes d'établissements où se trouve un grand nombre d'employés, sont pourvus d'appareils électriques fonctionnant très-bien.

Il semblait même que ces fils métalliques, à peine visibles, ces piles simplifiées, ces manipulateurs tellement perfectionnés que le premier venu peut s'en servir sans apprentissage, fussent le dernier mot du progrès, lorsque M. Sparre imagina une combinaison à la fois plus simple, plus économique, plus rationnelle. Il supprima la pile, c'est-à-dire le moteur qu'il faut nourrir et entretenir.

Certes, notre intention n'est pas de comparer la découverte de la télégraphie électrique à l'invention de M. Sparre ; nous voulons seulement établir que si l'électricité est sans rivale toutes les fois qu'il s'agit de grandes distances, *l'air refoulé* rend de plus grands services pour de faibles parcours, jusqu'à un demi mille, par exemple.

Voici le principe sur lequel reposent les nouveaux appareils :

Un petit tuyau est terminé d'un bout par une poire creuse en caoutchouc et de l'autre par un récipient ayant la forme d'un champignon, également en caoutchouc. Si l'on comprime la poire avec la main, l'air renfermé est refoulé dans le tuyau, le champignon s'arrondit immédiatement et agit sur un mouvement quelconque : sonnerie, signal ou ordre. Dès qu'on retire la main, la poire et le champignon reprennent leurs formes primitives. Les tuyaux, la poire et le champignon sont parfaitement étanches ; le même air sert donc indéfiniment.

Il nous paraît inutile de décrire en détail les tableaux indicateurs, les décliquetages, les sonneries, les timbres, les carillons, qui ne sont d'ailleurs que des accessoires communs à tous les genres de transmetteurs d'ordres.

Les appareils spéciaux pour la marine nous paraissent cependant mériter une mention particulière, d'autant plus que cette application a exigé des études très approfondies et de sérieuses modifications dans les premiers types pour être amenée au point des perfectionnements actuels.

L'air qui circulait dans le tube se dilatait beaucoup en passant sur le réservoir de vapeur et altérait les signaux. Cette difficulté de maintenir l'air à peu près sous un même volume constituait un problème dont la solution pratique peut être considérée comme une véritable invention plutôt que comme un simple perfectionnement.

—La conservation des cordages est une question de première importance, sur les vaisseaux. On a coutume généralement de les enduire d'une forte couche de goudron de houille ; le goudron pénètre dans les pores du cordage et le rend imperméable à l'eau en même temps qu'une autre substance, la crésote, contenue dans le goudron, le préserve de l'altération que pourraient lui faire subir les agents chimiques.

Une méthode nouvelle plus simple, plus efficace, vient d'être imaginée :

Le cordage, encore neuf, est mis dans un four où on le laisse le temps nécessaire à sa dessiccation complète. On l'en retire ensuite pour le plonger dans un vase de capacité convenable, rempli d'eau dans laquelle on a fait dissoudre du sulfate de cuivre (vitriol bleu) dans la proportion de deux livres par gallon d'eau.

On laisse macérer le cordage quarante-huit heures environ, puis l'on s'en sert si besoin est. Le même bain peut servir jusqu'à l'extinction du liquide et ses propriétés peuvent être appliquées à tous les toiles dont la trame est composée de chanvre et de lin. Ce qui rend surtout précieux ce procédé, c'est que les toiles et les cordages auxquels on l'applique ne perdent rien de leur souplesse, lors même qu'ils sont exposés à l'humidité et à la pluie. Inutile de faire remarquer l'avantage qu'il peut procurer aux constructeurs d'édifices et à une foule d'autres industries.

—Nos lecteurs n'ignorent point que dans quelques contrées de l'Amérique méridionale, dans la Plata, notamment, les animaux domestiques, les bœufs et les moutons spécialement, se sont multipliés dans une telle proportion que leur valeur relative est descendue très-bas. Un bœuf de la valeur de trois à quatre cents francs chez nous, par exemple, se vend, dans la Plata, de trente à quarante francs.

Depuis longtemps de nombreux industriels se sont préoccupés de trouver un moyen propre à conserver la viande de ces animaux afin de pouvoir l'introduire dans l'alimentation des marins et aussi la diriger sur les marchés du nord de l'Amérique et de l'Europe où les produits de boucherie font défaut.

Dès 1866, MM. Cybils et Jackson, riches propriétaires, citoyens de la république de l'Uruguay, parvenaient, après de longues et dispendieuses expériences, à résoudre le problème d'une manière satisfaisante. Leur procédé consiste essentiellement à faire imprégner la viande fraîche de sel bien pur et à la soumettre ensuite à une très-forte pression. On forme ainsi des masses de viande de deux pieds cubes, pesant environ un quintal,

qu'on enveloppe d'une toile d'emballage forte et serrée, cousue et ficelée avec soin.

La manière de faire usage de cette viande est des plus simple. Un séjour d'une douzaine d'heures dans l'eau fraîche, suffit pour enlever l'excès de sel, pour la ramollir et lui rendre, à peu de chose près, l'aspect de la viande fraîche. Cuite dans le *pot au feu*, elle donne d'excellent bouillon et un bouilli certainement préférable aux viandes de porc et même de bœuf salées, en usage dans la marine. Accommodée en ragoût, surtout avec les légumes, elle fournit un très-bon aliment.

Cette méthode a été mise longtemps à l'essai en Angleterre et plusieurs milliers de ballots se sont vendus avantageusement à Liverpool et à Londres. Un échantillon préparé dans l'Uruguay fut adressé il y a deux ans à l'Académie des sciences de Paris. Quoique la préparation datât de 18 mois et que la viande eût fait une traversée de 2500 lieues, cette dernière se trouvait dans un état parfait de conservation.

Depuis lors un nouveau procédé de conservation imaginé par M. Francisco Lecoq, de Montevideo, a été réalisé par un ingénieur de Paris, M. Tellier.

« Un jour de l'automne passé, écrivait dernièrement M. Richard du Cantal, je me trouvais à Paris, au dîner des cultivateurs : on y servit des viandes de bœuf, du gibier et du poisson ; et puis, on nous demanda notre avis sur leur qualité. On ne put que donner un bon témoignage ; toute fois on ignorait pourquoi la question était ainsi posée. On nous dit alors, que ces viandes étaient conservées depuis un et même deux mois, par un procédé à l'étude, et qu'on proposait à la réunion de lui faire connaître.

Une commission de douze membres fut nommée ; je fus désigné pour en faire partie, et cette commission voulut bien même m'engager à la présider. Rendez-vous fut pris avenue Suffren, l'on fut exact à s'y rendre, et M. Tellier, qui nous attendait, nous présenta une chambre en planches, ayant la forme d'un carré long, qui pouvait avoir la capacité de 25 à 30 mètres cubes. C'est dans cette sorte de garde-manger, que les viandes avaient été conservées. Un de ces gigots, qui avait deux mois de conservation, fut mangé chez M. de Lavalette, directeur de la *Revue Agricole* ; je fus l'un des convives ; l'autre fut dégusté chez M. Gélot, et M. Jacques Valserre était du dîner.

Chez ces deux amphitryons, les repas furent excellents, et les viandes conservées, d'une aussi bonne qualité que possible.

Par l'emploi de l'ammoniac qui, par une rapide volatilisation, refroidit à zéro des tubes dans lesquels passe de l'air qu'on refoule dans le magasin qui contient les substances alimentaires à conserver, on prévient leur décomposition. Le procédé qui nous fut indiqué par M. Tellier, nous parut d'autant plus efficace que l'appareil qui produisait l'air froid, avait eu de fréquentes et d'assez longues interruptions dans son action, et que,

d'autre part, les nombreux visiteurs qui avaient examiné cet appareil, avaient touché, manipulé les viandes soumises à l'expérience. Eh! bien, malgré ces conditions peu favorables, l'épreuve a été aussi concluante que possible, et j'en fis un rapport à la réunion des cultivateurs, qui nous avait délégués pour en rendre compte. Une dernière expérience a lieu en ce moment en Angleterre. MM. Lecoq et Tellier ont monté un appareil, dans un bateau à vapeur qui doit partir bientôt pour Montevideo.

On mettra dans le magasin de conservation, des bœufs et des moutons égorgés. On les examinera en arrivant à destination, et l'on fera la contre-épreuve au moyen de bœufs et de moutons de la Plate transportés en Europe. Si ces deux opérations réussissent, comme il y a lieu de l'espérer, il sera donné suite au projet de MM. Tellier et Lecoq, et le vieux monde pourra consommer, à bon marché, des viandes fraîches produites en abondance par le nouveau continent."

III.

Nous aurions à décrire ici des appareils de ventilation, d'électricité, de polarisation, etc. ; nous aurions à développer quelques théories nouvelles qui viennent de se produire sur le magnétisme terrestre et la physique du soleil ; mais, faute d'espace, nous allons passer outre pour nous occuper de deux questions qui intéressent l'hygiène publique : l'empoisonnement par la coralline et le traitement de la fièvre par l'acide phénique.

L'Echo a déjà eu l'occasion de prévenir ses lecteurs du danger qu'il y a à porter des bas couleur rouge d'aniline ; le même danger existe avec la *coralline*, matière solide, en paillettes d'un rouge pivoine à reflet vert ou jaune sombre et qui a été depuis quelque temps introduite dans la teinture, en Angleterre surtout.

La coralline est un poison d'une grande énergie. Introduite dans l'économie vivante, même à petite dose, elle peut donner la mort. Appliquée extérieurement elle ne produit plus sans doute des effets aussi désastreux, mais peut, à la longue, amener une grave perturbation dans l'économie.

M. le docteur A. Tardieu, France, fut appelé auprès d'un jeune homme de 23 ans, parfaitement constitué, qui était atteint aux deux pieds d'une éruption vésiculeuse très-aiguë et très-douloureuse. Cette éruption présentait ceci de particulier qu'elle était exactement bornée à la partie du pied qui recouvre la chaussure, et qu'elle dessinait sur la peau la forme parfaitement régulière du soulier-escarpin que portait le jeune homme ; or, celui-ci venait précisément de faire usage depuis quelques jours de chaussettes de soie rouge, d'une nuance très-élégante, que la mode s'apprêtait à répandre. Les chaussettes suspectes furent, en conséquence, soumises à une inspection ; on en détacha, par des procédés chimiques, la matière colorante qui fut reconnue pour être de la coralline et cette matière administrée à des animaux les fit périr en peu de temps.

La coralline, nous l'avons dit, est surtout employée dans les manufactures anglaises et nul doute que plusieurs de nos marchands possèdent un approvisionnement de bas et autres vêtements teints avec cette couleur traîtresse. Que chacun se tienne pour averti.

La coralline est fille de l'acide rosolique qui lui-même descend en ligne directe de l'acide phénique. On pourrait croire d'après cela, que l'acide phénique n'est bon qu'à empoisonner le monde ? Nous ne voudrions pas nous porter absolument caution pour lui ; mais s'il a quelques mauvaises qualités, il est indubitable qu'il en possède d'excellentes, témoin l'emploi, de plus en plus fréquent, qu'en font les médecins dans le traitement d'un grand nombre de maladies et notamment de la fièvre.

Le typhus, au commencement de l'année dernière, exerçait de grands ravages dans le comté d'Essex. Cet état de choses appela l'attention du secrétaire d'état de l'intérieur, et il ordonna qu'on eut à employer l'acide phénique pour désinfecter les égouts, fosses d'aisance, etc., et qu'on aspergeât chaque jour, avec une dissolution faible, les cours, passages, etc. Après quelques jours de ce traitement la fièvre avait à peu près totalement disparu.

Cette expérience détermina le duc de Buckingham à faire expédier à l'île Maurice, où une fièvre épidémique exerçait des ravages affreux, une certaine quantité d'acide phénique pour servir à la médecine et à la désinfection. Le docteur Barraut, inspecteur général de l'état sanitaire de cette île, rend compte des effets obtenus dans les termes suivants :

“ Dans le port de Saint-Louis j'ai constaté la valeur de l'acide phénique dans plus de vingt cas de fièvre intermittente avec congestion de la rate. Un grain d'acide phénique pur, dissous dans une once d'eau à laquelle on avait ajouté un peu d'eau-de-vie, fut la dose administrée trois fois par jour aux malades atteints par l'épidémie. Cette dose arrêta complètement les paroxysmes, et les rechutes étaient moins nombreuses qu'avec le sulfate de quinine. C'est principalement dans les cas d'attaque précédés de vomissements violents que j'ai observé l'action magique de l'acide phénique pour arrêter ces pénibles symptômes, tout en diminuant d'une manière remarquable la durée de l'attaque.”

Le docteur Jessier, assistant de M. Barraut, applique l'acide phénique d'une manière tout à fait nouvelle, qui consiste à faire, sous la peau du fiévreux, une injection de $\frac{1}{2}$ de grain d'acide pur dissous dans vingt gouttes d'eau. Vingt-sept malades soumis à ce traitement, une ou deux fois, ont obtenu une complète guérison.

Les docteurs que nous venons de nommer pensent que l'acide phénique agit en détruisant des ferments végétaux ou animaux dont la présence dans le sang détermine la fièvre. Pour plus de détails sur ce point on pourra consulter l'article que nous avons publié, au mois de novembre dernier, sur les *Infiniment Petits*.

LETTRE DE MGR. L'ARCHEVÊQUE D'ALGER

SUR LES ORPHELINS D'ALGERIE.

Heureux résultats obtenus—Besoins de l'œuvre—Appel à la charité chrétienne.

Nos lecteurs se rappellent deux vénérables prêtres, MM. Lemauff et Riou, qui, l'été dernier, ont traversé nos villes et nos campagnes, sont montés dans les chaires de nos églises pour solliciter la charité publique et émouvoir la pitié des âmes sensibles en faveur de pauvres orphelins. Leur zèle a été couronné et ce sont les résultats heureux de ce zèle que nous présentons aux âmes charitables comme une récompense de leur générosité. Nous les trouvons dans une Lettre de Mgr. Lavigerie à M. L'Abbé Soubiranne, directeur général de l'œuvre des Ecoles d'Orient.

Au commencement de l'année 1868 une horrible *famine* affligeait l'Algérie ; pendant près de dix huit mois, cette malheureuse colonie s'est vue en proie à ce terrible fléau, et à cet autre fléau non moins terrible qu'on appelle le *choléra*. Les colons Européens souffrirent moins, parce qu'ils avaient plus d'énergie, et qu'ils avaient plus de prévoyance ; mais les indigènes périssaient par milliers, et c'est par milliers aussi qu'il fallait compter les orphelins. Les Chrétiens résistaient à ces calamités, les musulmans, avec leur fatalisme, courbaient la tête, se laissaient frapper, et périssaient. Mais la charité chrétienne ne voit dans tous les hommes que des frères, à quelque religion qu'ils appartiennent, et les chrétiens Français voyaient de plus dans les Arabes des concitoyens. Il y eut d'admirables dévouements. Tous rivalisèrent, laïques, prêtres et religieux. A la tête de cette armée de la charité se placèrent les Evêques, et par dessus tous, se distingua Mgr. *Lavigerie, l'archevêque d'Alger*, qui, sans autre ressource que son zèle, son courage, et les dons des fidèles, parvint à recueillir, à habiller, à nourrir, pendant les cinq premiers mois de 1868 jusqu'à *dix sept cents orphelins*. Ainsi qu'il le dit dans sa Lettre, un peu plus d'un tiers de ces orphelins ont été enlevés par la mort ; les suites de la famine, le typhus surtout, ont fait périr ces pauvres êtres, qui se sont éteints avec la résignation de leur race, étonnant par leur reconnaissance, la vivacité et la délicatesse de leurs sentiments religieux ; mais depuis six mois, la mort a cessé de frapper, et il reste encore plus de mille enfants dans les divers asiles qui leur sont ouverts, et tous les jours, il s'en présente de nouveaux, à qui la charité catholique ne peut fermer la porte.

Mgr. Lavigerie raconte des traits bien touchants ; écoutons un moment ces récits qui rappellent les plus beaux temps de l'Eglise, et qui donnent tant d'espoir de revoir un jour le christianisme fleurir en Algérie, comme

à l'époque de St. Augustin. " On avait eu, dit le prélat, la persuasion que ces enfants s'enfuiraient aux premières figures de barbarie, ou que leurs tribus viendraient les réclamer. Malgré ces prédictions, en voulant être en tout conséquent avec moi-même, j'avais dit aux frères et aux religieux qui dirigent les orphelins : " Laissez vos maisons toujours ouvertes ; n'ayez ni clefs à vos portes, ni murs, ni clôtures aux champs où vos enfants travaillent. Que rien ne les retienne, si ce n'est le sentiment de leur intérêt, et les bons traitements qu'ils recevront de vous."

" Ma confiance n'a pas été trompée ; sur plus de dix-sept cents enfants que nous avons reçus, quelques-uns à peine ont déserté nos maisons, et c'étaient des orphelins des villes, déjà gangrenés par le vice.

" Tu as ta mère encore vivante, disais-je un jour à un de ces pauvres petits, il faut retourner avec elle !

" Oh ! non, me répondit-il, je ne veux pas, je ne veux pas.

" Et pourquoi cela, mon enfant.

" Parce que, ici, j'ai trouvé un père qui est meilleur que ma mère."

" C'est la nature qui parlait là, avec la finesse orientale. Ces enfants sentent dans les soins dont elle les entoure, dans le bien-être qu'elle leur donne, la puissance d'une vertu étrangère au mahométisme !

" Combien de fois ne m'ont-ils pas dit, et me répètent-ils encore :

" Père, si tu n'avais été là pour nous donner du pain, nous serions tous morts à présents !

" Et moi, je leur réponds :

" Non, mes enfants, ce n'est pas moi qui vous ai sauvés, ce sont les chrétiens de France ; il faut prier le bon Dieu de les récompenser.

" Oui, Père, nous le ferons tous les jours.

" Si les enfants n'ont pas voulu consentir à nous quitter, les parents collatéraux ne sont pas d'avantage venus réclamer nos orphelins. Au contraire, ils sont souvent venus nous offrir eux-mêmes leurs propres enfants.

" Du reste, les enfants, dont les parents sont encore en vie, sont rendus, sans difficulté d'aucune espèce, à la première réclamation ; mais ces réclamations sont bien rares. Les pères viennent ; ils voient leurs fils joyeux, laborieux, ils les embrassent, leur recommandent de nous obéir, et de nous aimer, et s'en vont contents.

" Ce sentiment n'est pas seulement celui des parents ; plus d'un musulman m'a répété qu'il priait Dieu de me rendre le bien que nous faisons aux orphelins de leurs frères.

" Vous le voyez, mon cher ami, l'œuvre est bien née vivante. Déjà je cherche les moyens de la développer, et d'établir sur plusieurs points de la paroisse d'Algérie de vastes fermes-écoles, où les enfants indigènes, dont les parents le désireraient, viendraient librement avec les enfants Européens, se former au bien, au travail, apprendre nos méthodes, et recevoir une instruction première qui modifiera profondément la routine et les préjugés de leur race.

“ Six grandes propriétés mesurant ensemble plusieurs milliers d'hectares, me sont offertes pour cela. Bien administrées, elles suffiraient à nous donner le nécessaire; les ressources premières me sont seules défaut.

“ Oh! mon cher ami, je n'ai jamais aimé l'argent, mais lorsque c'est si indispensable, lorsque je sens que j'ai tout le reste autour de moi, c'est-à-dire tous les dévouements si purs de nos bonnes sœurs, de nos frères, des prêtres de mon excellent clergé, qui ne demandent tous qu'à se consacrer, jusqu'à la mort, à ces grandes œuvres de charité, de civilisation et de foi, lorsque je vois les Arabes eux-mêmes commencer à comprendre le bien que nous pouvons faire à leurs fils, je me prends à désirer d'être riche.

“ Si du moins ces lignes pouvaient tomber sous les yeux de quelqu'une de ces personnes généreuses et chrétiennes de notre France, qui cherchent le bon emploi de leur fortune. Ici et dans nos œuvres commencées, elles trouveraient à servir efficacement, sûrement, les causes les plus chères à nos cœurs, celle de l'Eglise dont nous voulons ressusciter les œuvres sur cette terre qui a été sienne; celle de la civilisation chrétienne que nous cherchons à introduire parmi ces pauvres peuples dégénérés; celle de la France dont nous étendons et consolidons l'influence.

“ Tout cela se trouve en effet dans notre espérance de modifier peu à peu ce pays par l'éducation de ses enfants.

“ Sauf des exceptions peu nombreuses, les adultes sont personnellement perdus pour nous. Livrés à une paresse presque incurable, esclaves d'une religion sensuelle et fataliste, victimes de préjugés farouches, les Arabes échappent presque absolument à notre action, et n'attendent que quelque occasion favorable pour nous témoigner leur haine.

“ Pour les enfants, c'est tout autre chose, et nos orphelinats nous donnent déjà la preuve de la facilité avec laquelle on peut arriver à une assimilation progressive.

“ Je vous étonnerais certainement, mon cher ami, si j'entraîs ici dans le détail des résultats obtenus par les Frères de Ben-Aknoun, par nos sœurs de Kouba, sur les enfants qui leur sont confiés.”

Mgr. Lavigerie entre ici dans des détails qui montrent que les jeunes Arabes, garçons et filles, sont plus faciles à transformer qu'on ne le pensait, ils s'accoutument au travail de la terre, et même à celui des métiers, et sous les heureuses influences qui les entourent, ils se débarrassent peu à peu de tous les vices de leur race. Écoutons encore.

“ Le vol qui était si fréquent parmi eux à l'origine, qu'on ne pouvait rien laisser à leur portée, et qu'ils se relevaient la nuit pour dérober tout ce qu'ils convoitaient, a presque entièrement disparu. Je citerai ce fait dont je suis témoin depuis plus de trois mois. J'ai à Saint-Eugène soixante-six orphelins employés dans les ateliers dont j'ai parlé plus haut, ou employés aux travaux de la terre. Or, dans les jardins, il s'est trouvé des

fruits en abondance : grenades, oranges, etc. Une troupe d'enfants, même français, ne les respecterait guère, et nous dispenserait d'en faire la récolte. Et nos enfants n'en ont pas enlevé un seul.

“ Vous ne volez plus mes enfants ? leur disais-je une fois.

“ Mon père nous ne volons plus.

“ Et pourquoi ?

“ Parce que Dieu nous verrait !

“ Quelle réponse, mon cher ami, et quel sentiment exquis et fin elle dénote de la part d'un enfant hier encore à demi sauvage et voué au vol par imitation ou par instinct.

“ Puisque je parle de leur sentiment religieux, vous désirerez aussi savoir sans doute, où ils en sont relativement au Christianisme.

“ Vous vous rappelez la ligne de conduite et les engagements publics que j'ai pris à cet égard dès l'origine. J'ai annoncé que ces enfants resteraient libres, qu'aucune pression ne serait exercée sur eux, et que, s'ils voulaient être chrétiens, nous n'accueillerions leur demande que lorsqu'ils seraient en âge de se décider avec maturité.

“ Je tiendrai ma parole, et vous comprenez les puissants motifs qui doivent m'y faire tenir.

“ Mais le travail se fait, ou pour mieux dire, il est déjà fait dans l'âme de tous nos enfants.

“ Nous sommes Français, disent-ils, nous voulons être Français et non Arabes.

“ Mais, mes enfants, leur dis-je quelquefois, vos pères, vos mères étaient Arabes, quand vous serez grands, vous serez comme eux.

“ Non, c'est toi qui est notre père, c'est toi qui est notre mère, nous voulons être comme toi.

“ Du reste et avec leurs instincts religieux, le caractère dont leurs maîtres sont revêtus, donne à ceux-ci une autorité morale bien plus grande sur les orphelins.

“ Mais je sens que je m'oublie, et que je me perds dans les détails. Il faut seulement que je vous dise, avant de finir, quelle est notre situation matérielle et de quel péril nos œuvres sont menacées.

“ Au premier moment de la création de notre asile, nous avions reçu indistinctement tous ces pauvres êtres mourant de faim, dans un seul établissement dirigé par les sœurs de la doctrine chrétienne. Je vous ai souvent parlé dans mes lettres de cette maison où le zèle vraiment héroïque de ces bonnes religieuses et des Pères de la Compagnie de Jésus, a eu à lutter contre tous les fléaux et a compté de nombreuses victimes.

“ C'est là que nous avons recueilli, sans autre pensée que de les sauver de la mort, nos dix-sept cents orphelins.

“ Mais lorsque le flot de l'épidémie et de la misère a commencé à descendre, nous avons dû songer à organiser notre œuvre, à en séparer les

éléments d'une manière rationnelle, afin de les mieux disposer et d'arriver au but que nous nous proposons, celui de transformer par une éducation française et chrétienne ces pauvres barbares, que nous avons reçus mourant également de la faim du corps et de la corruption de l'âme.

“ Dans cette pensée sont nés dans le Diocèse d'Alger, six établissements divers, sans compter les orphelinats des Jésuites et des sœurs de St. Vincent de Paul, qui ont, de leur côté, reçu quelques enfants indigènes.

“ Le premier et le principal est le grand orphelinat des garçons, qui compte à lui seul plus de cinq cents enfants, et est confié aux soins des bons Frères des écoles, aidés dans leur œuvre par quelques auxiliaires laïques.

“ Ces enfants sont occupés spécialement aux travaux agricoles sur les terres de l'orphelinat, et aussi à quelques états ou métiers qui s'y rapportent, comme la boulangerie et la boucherie. Nous avons là également des escouades de tailleurs et de forgerons futurs.

“ Dans quelques bâtiments annexes du petit Séminaire de St. Eugène, nous avons une autre section de l'orphelinat des garçons spécialement appliquée aux métiers manuels autres que l'agriculture. C'est là que sont les maçons et les charpentiers dont j'ai parlé déjà.

“ Enfin, au petit Séminaire lui-même, j'ai admis l'élite intellectuelle de nos enfants d'adoption, quelques Arabes, quelques Kabyles qui ont commencé leurs études littéraires. Ceux-là savent déjà lire, écrire un peu, calculer, et ils feront leurs classes tout entières pour entrer plus tard, si Dieu me prête vie, et leur donne persévérance, dans des carrières libérales.

“ Je me plais quelquefois à songer que ces chers petits Arabes, si éveillés, si intelligents, si sensibles aux bontés que l'on a pour eux, seront les actifs, les vrais apôtres de leur peuple ; qu'arrachés à sa double misère matérielle et morale, et la comprenant à fond, par conséquent, ils chercheront à l'en arracher lui-même, et qu'ils seront ainsi les continuateurs de l'œuvre que j'entreprends aujourd'hui.

“ De même que les garçons, les filles indigènes ont un établissement principal.

“ Il est situé à Kouba, à quatre kilomètres du grand Séminaire, et est dirigé par les excellentes sœurs de Saint Charles de Nancy.

“ Mon cher ami, vous avez partagé mes espérances et mes peines. Vous êtes prêtre, et vous devez sentir ce que j'éprouve et ce que je souffre, en pensant que je puis être obligé de renoncer à des œuvres dont je considère le maintien comme un devoir sacré d'humanité et de religion, et qui serviront certainement la cause de la France.

“ Le sentiment de ma faiblesse semble devoir m'interdire d'en appeler à ce grand nom. Mais je sens de quel cœur St. Vincent de Paul devait

parler aux dames de la cour de Louis XIII, lorsqu'il plaidait auprès d'elles la cause de ses enfants trouvés. Si ma voix n'a pas sa puissance, elle parle au nom du même Dieu, en faveur de misères encore plus grandes. Elle sera entendue de vos pieux souscripteurs et de tous les chrétiens de France, lorsqu'elle leur adressera la même prière si touchante dans sa simplicité et sa vérité.

“ La compassion et la charité, pouvons-nous dire avec St. Vincent de Paul, vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants ; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés, voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner.

“ Cessez d'être leurs mères pour devenir leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains ; je m'en vais prendre les voix et les suffrages ; il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin ; et au contraire, ils mourront et périront infailliblement si vous les abandonnez, l'expérience ne nous permet pas d'en douter.

“ Et si je pouvais avoir quelque doute sur le succès de cette prière, il disparaîtrait bien vite devant les assurances que me donnait, il y a quelques mois à peine, le vicaire même de Jésus-Christ.

“ Nous croyons, nous disait N. S. P. le Pape Pie IX, devoir combler de louanges particulières tous ceux qui, par leur courageux concours ou par leurs généreuses aumônes, vous ont aidé dans votre œuvre admirable, ou vous aideront dans la suite.

“ Persévérez donc avec confiance dans votre entreprise, et que les obstacles ne fassent qu'augmenter votre courage ; car c'est au milieu des obstacles que les œuvres de Dieu ont coutume de marcher et de se fortifier. Avec l'appui de Dieu, ni la grâce, ni la force, ni les moyens matériels nécessaires pour achever votre œuvre ne manqueront à vous ni aux vôtres.

“ Je m'arrête, mon cher ami, dans mes prières et dans celles de mes orphelins, votre nom et celui de tous ceux qui continueront à nous venir en aide, seront chaque jour prononcés avec reconnaissance, et recommandés à Celui qui a promis de récompenser même le verre d'eau froide donné en son nom au dernier d'entre ses enfants.”

PIE IX.

C'est l'heure de fixer son regard sur Rome, comme sur le point de la terre où se concentrent en ce moment les plus nobles éléments de l'humanité, et qui fait le plus d'honneur à notre race. C'est à Rome, en effet, qu'il y a des *hommes* dans toute la force de ce très-noble terme ; c'est à Rome surtout qu'il y a l'*Homme par excellence*. Oui, celui qui renferme et conserve dans son intelligence toutes les traditions vraies et toutes les idées justes, toutes les vérités naturelles et toutes les vérités révélées, le vrai, le bien et le beau ; oui, celui qui résume dans son cœur l'amour de tous les siècles pour la vérité et pour la justice ; oui, celui qui gouverne toutes les volontés, comme tous les entendements et tous les cœurs, qui édicte ou qui confirme toute loi morale, comme toute croyance religieuse, il est à Rome, il y est encore, et nous avons le devoir de l'y contempler en l'admirant. Ce que menace en cet instant solennel la rage aveugle des ennemis de l'Eglise, ce n'est pas l'Eglise seulement, c'est l'humanité, c'est le type et la dignité de l'homme.

Il nous est venu cette idée d'esquisser à grands traits l'image de ce suppléant de Jésus-Christ dans le monde ; de ce défenseur de toute lumière, de toute autorité, de tout ordre, de ce pape qu'on peut légitimement comparer aux plus illustres de ses prédécesseurs. Et, pour faire ce portrait, nous avons résolu de ne point avoir recours aux grands documents officiels de cet admirable pontificat, aux encycliques, aux brefs que toute la chrétienté connaît et admire. Tout le monde sait à quels caractères se distinguera dans l'histoire de l'Eglise, le règne spirituel de Pie IX. C'est et ce sera par excellence, le pontificat de l'Unité, comme l'attestent cet acte fameux qui a reconstitué l'épiscopat catholique en Angleterre, ces efforts pour éteindre le schisme grec, ces conquêtes de la liturgie romaine. C'est et ce sera le pontificat de l'affirmation comme l'attestent l'Encyclique et le Syllabus. (1)

C'est et ce sera le pontificat de l'Immaculée-Conception. Nous n'avons pas le dessein de nous arrêter de nouveau à ces caractères trop connus, et voulons emprunter à des documents plus familiers, plus intimes, les éléments du portrait que nous allons dessiner.

Un prêtre italien a eu l'excellente idée de rassembler en un corps d'ouvrage toutes les paroles de Pie IX qui ne se trouvent pas consignées dans son incomparable Bullaire. Le successeur de Grégoire XVI a été mêlé à de nombreux et terribles événements : il a dû parler souvent, et ne s'est jamais dérobé à ce grand devoir de la parole. Par malheur, le vent

(1) Et prochainement le Concile du Vatican.

emporte ces discours qui font uniquement la joie de quelques oreilles privilégiées, et de quelques esprits trop rares. Mais il s'est toujours trouvé près de Pie IX quelques-uns de ces auditeurs charitables qui ne veulent point garder pour eux seuls les délices d'une belle parole, et qui la recueillent pieusement pour la joie et l'enseignement de leurs frères.

Les journaux ont publié ces allocutions, ces homélies, ces conversations du souverain pontife, dont M. l'abbé Marcone a fait un bouquet charmant, en trouvant seulement "le fil pour le lier." Un prêtre français vient de traduire ce recueil ; il a rompu devant nous ce pain substantiel et délicieux. Et nous avons dans la *Parole de Pie IX* un livre qui complète le Bullaire. Ajoutons que dans une encyclique, la personnalité d'un pape n'a, en quelque manière, ni l'occasion, ni le droit de se montrer, tandis que l'âme toute entière de Pie IX s'épanouit librement dans la simplicité de ces exhortations, de ces causeries, de ces paroles intimes. C'est là, c'est là, qu'est l'originalité de cette physionomie, c'est là que le peintre doit l'étudier et la saisir.

I.

La confiance, la grandeur, la mansuétude, tels sont les trois principaux caractères de la figure de Pie IX.

Rien n'égale le calme, la sérénité de cette foi qui est d'autant plus victorieuse qu'elle paraît plus complètement vaincue. "La foi, disait un jour cette bouche virilement surnaturelle, la foi n'accepte point de compromis. Elle n'est point vague ni incertaine, mais claire et définie. La foi de sa nature est *exclusive*, mais la charité est *expansive*, et elle s'étend à tous."

A la vue de tant de ruines, Pie IX les constate, mais ne désespère pas de les relever :

"Tout s'obscurcit autour de nous, mais Dieu ne permettra pas que tout soit détruit en même temps, la vérité, l'église, la justice, le droit."

Les catholiques n'ignorent pas, d'ailleurs, que Pie IX a toujours prédit le triomphe, et le triomphe *prochain* de l'Eglise. Il ne nous coûte pas de rappeler cette prophétie au milieu des événements qui semblent lui donner aujourd'hui le plus éclatant démenti. Nous écrivons ces lignes au moment même où nous venons d'apprendre la défaite de Monte-Rotondo et les détestables progrès de la révolution.

Mais nous n'en répétons pas avec moins de confiance et de joie ces grandes paroles du souverain de nos âmes : "Le sommeil du Christ sera passager, et le jour viendra où Jésus se levant, commandera aux vents et à la mer, et il se fera un grand calme, *tranquillitas magna*. J'ignore ce qui m'est réservé ; mais j'espère que plusieurs de ceux qui m'entourent seront témoins, un jour, du triomphe qui ne fait jamais défaut à la cause de Dieu."

Pensez bien à ces paroles qui restent formidablement suspendues sur vos têtes, illustres vainqueurs de Monte-Rotondo.

Et n'oubliez pas ces autres accents prophétiques : " Je ne désespère pas de voir le jour du triomphe de la justice. Alors, je pourrai dire : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*. Oui, ce jour-là luira bientôt, et, en attendant, la justice ne manquera point de défenseurs." Méditez ce *bientôt*, et tremblez dans votre victoire.

Vous connaissez les Psaumes de David : on y sent passer le souffle d'un espoir que rien ne peut décourager. Mais certains discours du roi Pie IX ressemblent singulièrement aux chants du roi David. Et pourquoi ne le dirais-je pas ? La beauté des uns ne me paraît point éclipser celle des autres. Ecoutez plutôt.

" Je puis mourir, mais la papauté ne mourra jamais. Je puis souffrir le martyre, mais un jour viendra où mes successeurs reconquerront tous leurs droits. Saint Pierre fut crucifié, mais le Pape vit toujours. La preuve, c'est que je suis ici."

" J'ai vu dans le saint Evangile, qu'à peine né dans l'étable de Bethléem, l'enfant Jésus, tout faible qu'il était encore, jetait cependant le trouble autour de lui, et faisait trembler le roi Hérode sur son trône. Il était écrit que personne ne lui pourrait résister.

" Et voilà que moi aussi, pauvre et faible vieillard, dépouillé de tout, seul et sans appui, je fais peur à mes ennemis et suis pour eux un grand obstacle.

" Je suis dans la joie, et ma joie trouble la leur, parce que, au milieu de toutes mes douleurs, je sens au-dedans de moi une grande confiance qui ne défaillira jamais.

" Je sens que je serai secouru. Quand et comment ? Je n'en sais rien, et peu m'importe. Mais ce secours me viendra, j'en suis certain. Je dois donc vous dire et je désire qu'on sache que je resterai constant jusqu'à la fin."

Toutefois, il y a, même au sein des âmes chrétiennes, différentes natures d'espoir et de confiance. Certaines espérances ont quelque chose d'agité ou de saccadé qui les éloigne de la perfection; certaines autres sont ardentes, fébriles, remuantes. Pie IX ne connaît point cette inquiétude ni cette hâte qui sont bien faites pour enlever à la foi la moitié de son mérite et de sa beauté.

Il a l'âme et le front calmes. Il semble que parmi tant de périls son cœur n'ait pas un seul instant battu plus vite : " Je souffre pour la justice, je suis dans les douleurs pour l'Eglise, ma conscience ne me reproche rien. Voilà le secret de ma force, voilà la raison de ma tranquillité." Un tel calme devait aisément communiquer à une telle âme le cachet de la grandeur ; il est bien rare, au contraire, qu'on puisse être grand quand on est agité. Tous les élus seront grands dans le ciel, parce qu'ils seront tous dans le repos.

II.

Quand les adversaires de l'Eglise lisent les discours des évêques, et ceux de notre pontife souverain, ils doivent être surpris de cette belle fierté qui éclate dans chacune des paroles épiscopales.

Quelques-uns se connaissent assez peu en vraie grandeur pour confondre cette fierté avec de l'orgueil. Ils nous regardent tous comme des superbes, comme des dédaigneux. Ils vont jusqu'à nous supposer du mépris pour les autres hommes, comme si nous n'avions pas la plus profonde horreur pour ce sentiment qui est le moins chrétien et le plus détestable de tous ceux que l'enfer peut nous suggérer. Ils oublient que dans un évêque, par exemple, il y a deux éléments distincts, le chrétien qui doit être modeste, et le représentant vivant du droit de l'Eglise, qui doit être ferme. Qu'on le sache bien, une institution divine, quand elle ouvre la bouche et parle, n'est pas tenue à cette modestie qui est le premier de nos devoirs. Pie IX est modeste, mais le pape est fier.

Cette fierté est contagieuse et rend fiers tous ceux qui assistent à ses manifestations. Elle est pour tous les catholiques d'un grand exemple. Une certaine fierté très-modeste est une de nos obligations les plus strictes. Un catholique doit la faire énergiquement vibrer dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles. Il doit faire monter à lui toutes les âmes, et ne jamais connaître ce que c'est que de s'abaisser, si ce n'est par charité.

Un jour, en 1864, le pape eut à bénir cinq évêques qui allaient partir dans toutes les directions du monde, et se disperser sous tous les vents du ciel. Il y avait là le nouvel archevêque de Tarragone, l'évêque d'Edimbourg, un évêque de Prusse, un archevêque du Mexique, il y avait surtout ce grand évêque d'Hébron, Mgr. Mermillod, qui recueillit dans sa mémoire les grandes paroles du Pontife. Prenant soudain les allures d'un triomphateur, Pie IX se dressa de toute sa hauteur, et avec une majesté qu'aucun roi n'a jamais égalée, donna aux cinq évêques ses instructions suprêmes.

“ Vous, archevêque de Tarragone, allez porter à l'Espagne en révolution des paroles de paix et de vérité. Je vous l'ordonne ; allez, le monde est à moi.”

“ Vous, allez au Mexique ; allez pacifier ce pays, et soutenez des droits méconnus. Je vous le commande au nom de Jésus-Christ.”

“ Evêque d'Edimbourg, allez achever de conquérir l'Angleterre à Jésus-Christ.”

“ Vous, allez étonner la Prusse par l'exemple de toutes les vertus.”

“ Pour vous, mon frère et mon fils, puisque je vous ai consacré, allez me gagner cette Genève qui ne craint pas de s'appeler la Rome protestante. Bénissez ces peuples qui peuvent être ingrats, mais qui sont mes enfants. Soutenez, consolez la grande famille catholique, et convertissez ceux que l'hérésie retient encore loin du bercail du Seigneur.”

Certes, Alexandre partageant son empire, n'eut pas un accent aussi vainqueur, une grandeur aussi profonde. Et cette élévation, notez-le bien, est habituelle à Pie IX. Le premier janvier 1863, l'heure où déjà le point noir dominait tout notre horizon, et assombrissait toutes les âmes, Pie IX ne donna pas avec une fierté moins sublime sa bénédiction à l'armée française : " Que ceux qui me combattent, leur dit-il avec sa grande voix, songent à l'histoire du patriarche Jacob, qui, après avoir lutté pendant toute une nuit contre un adversaire inconnu, vit au lever du soleil que cet adversaire était un ange et se prosterna à ses genoux. Les révolutionnaires non plus ne voient pas qu'ils combattent contre l'ange ; puissent-ils ouvrir les yeux à la vérité." Dans les circonstances en apparence les plus vulgaires, le pape ne se dépouille point de cette majesté plus que royale. On se rappelle peut-être un des traits les plus touchants de sa vie.

Il rencontra deux jeunes protestants qui avaient soif de revenir à la véritable Eglise, et que leur mère empêchait de se tourner vers cette source de la vie. Tout frémissant d'inspiration, Pie IX se dirigea vers cette mère : " Madame, au nom du Christ dont je suis le Vicaire, je vous demande ces deux enfants qui sont à lui avant d'être à vous." C'est ainsi que savent parler les pères !

Les fiertés mondaines, les fiertés blâmables ne se soutiennent en général que dans la prospérité. Tout au contraire, la fierté catholique est agrandie par le malheur. Plus Pie IX s'est senti persécuté, plus il s'est redressé devant les hommes en s'humiliant devant Dieu. " Jamais, disait-il en 1864, je ne consentirai à aucune transaction honteuse." On comprend aisément que cette fermeté se soit changée en véritable courage, dès que les événements ont pris une physionomie plus redoutable. La parole du Pape n'a jamais tremblé, n'a jamais expiré sur ses lèvres, il a toujours dit ce qu'il devait dire, quelque prochain, quelque grand que fût le danger.

" Il m'est impossible de dissimuler ma douleur, et je ne veux pas avoir à m'adresser ce reproche : "*Vae mihi quia tacui.*"

Un autre jour, il lançait l'anathème sur les Caïphes et les Judas de la presse contemporaine : " De nos jours, ajouta-t-il, les bourreaux qui fendent les crânes à coups de hache ou qui jettent les Saints dans les fleuves sont rares. Mais, il y a encore ceux qui les remplacent. C'est à ceux-là que je dirai : Vous crucifiez vos prophètes."

Oh ! qu'ils sont nombreux les crucifiés d'une presse perverse et impie.

Je me tourne donc vers les points cardinaux, et je crie au monde entier. Considérez ceux qui sont les protecteurs de cette presse et de ces écrivains ; c'est en eux que vous reconnaîtrez les successeurs des bourreaux. Il y a deux ans que l'auguste vieillard parlait ainsi, et il tiendrait aujourd'hui le même langage.

III.

Une douceur charmante s'allie chez Pie IX à cette fermeté auguste et première. Il a une majesté aimable. La rigueur lui déplaît et il voudrait n'exercer que la miséricorde. "A mon grand regret et à ma profonde douleur, je suis parfois contraint de *tolérer* que dans mon État, on frappe un criminel." Ainsi parlait-il à Odo Russel qui a trop fait parler de lui.

On sait qu'il a le don des larmes. Lorsqu'il condamne, il pleure ; lorsqu'il excommunie, il sanglote. Dans le recueil de ses discours, on trouve à tout instant, la constatation de cette sincère et admirable émotion. A ce charme des pleurs se mêle intimement le charme du sourire, avec la grâce d'un esprit délicat et fin. On a cité de lui cent mots, cent traits qui ont la vivacité italienne et le goût français.

"Vous êtes comme les cloches qui appellent les fidèles à l'église, disait-il aux puscistes ; vous sonnez, mais vous restez dehors." Cet esprit se concilie, on ne peut plus aisément, avec son invincible fermeté. "Je ne veux pas qu'il soit dit que dans l'Eglise de Dieu, il y a six sacrements et un piège," répondit-il à un illustre écrivain qui, dans la biographie d'un de ses amis, avait écrit ces mots malencontreux : "*Il est un piège qu'il ne sut pas éviter, il se maria. Ici, l'indignation est spirituelle, et nous n'y perdons rien. Ailleurs, les plus douces, les plus suaves couleurs se présentent d'elles-mêmes sur la palette de ce peintre. Pie IX, n'en déplaise aux ennemis de la poésie, Pie IX est un poète : "Les adversités, dit-il quelque part, sont les épines de cette fleur éternelle qui s'ouvre pour nous dans le jardin du ciel."*

Ne croirait-on pas entendre la parole imagée du curé d'Ars. "Oui, dit-il encore, notre triomphe est certain, mais il nous faudra passer encore par beaucoup de tribulations. Il nous arrivera ce qui arrive au serpent qui veut passer au milieu des cailloux ; il passe et même il y laisse sa peau, mais il en sort rajeuni."

Presque toujours l'expression, le verbe de Pie IX est accentué et vivant. Il sait se faire comprendre des plus simples esprits : ce qui, pour le dire en passant, est le propre de tous les Saints. "Rentrez dans vos cellules, dit-il, à je ne sais quelles petites filles, et pensez qu'en ce moment deux armées sont en face l'une de l'autre ; l'une elle est commandée par les démons, l'autre par les anges du Paradis. Priez."

Et ailleurs encore : "Je suis comme la baguette de Moïse, d'elle-même elle ne pouvait rien, et n'était qu'un pauvre morceau de bois. Quand à terre était ce morceau de bois, il était inerte, mais quand il était aux mains de Moïse, par la vertu de Dieu, il pouvait même opérer des prodiges. De moi-même aussi, je ne puis rien, mais comme vicaire de Jésus-Christ, je puis tout, *même faire des miracles.*" Dans ces dernières lignes, il semble qu'on trouve tout Pie IX. On y rencontre une majesté incomparable revêtue d'une poésie lumineuse et simple.

Mais il faut renoncer à peindre ce mélange de qualités si diverses et si bien fondues dans l'unité de cette belle âme. L'infailibilité y trône comme une reine avec la sainteté pour compagne : la dignité et la grâce, la fierté et l'esprit, la philosophie et la poésie, la grandeur et l'humanité s'y pénètrent et s'y confondent religieusement et délicieusement. Vous venez d'entendre la foudre de cette grande voix ; tout-à-coup vous voyez luire un charmant rayon de soleil sur un sol couvert de fleurs.

IV.

Tel est celui dont le monde ne veut pas, tel est celui dont on nous dit tous les jours qu'il est l'ennemi de ce siècle. Et cependant Pie IX, qui a dû condamner très-énergiquement toutes les erreurs contemporaines, porte les caractères de son temps ; oui, tous les caractères nobles et généreux.

Il ressemble sans doute aux Papes des siècles précédents lorsqu'il affirme l'immuable et éternelle vérité ; mais il a d'ailleurs une physionomie toute originale et qui ne permettra pas de le confondre absolument avec les souverains pontifes du moyen âge, ou du siècle de Louis XIV.

Ce siècle où nous vivons, est par excellence le siècle de la sincérité. On y pose nettement les questions, on les résout sans hypocrisie. Les Papes avaient toujours procédé avec cette franchise admirable ; mais Pie IX, dans son Encyclique, dans son Syllabus, dans sa définition de l'Immaculée-Conception, a eu l'occasion de mettre en une lumière encore plus transparente toutes les grandes vérités qui soutiennent le monde. Il n'y a plus en vérité de faux-fuyants possibles devant de telles affirmations. Voici l'erreur, et voici la vérité ; choisissez. Et cette admirable clarté, cette droiture incomparable, Pie IX ne s'en est pas départi dans la vie publique. Il est un de ceux qui ont en réalité le plus de dédain pour la diplomatie.

Le souverain qui doit le plus volontiers se passer de diplomatie et de diplomates, c'est le Pape. La diplomatie, c'est la ligne courbe ; la sainteté, c'est la ligne droite. " Si les cabinets ont leur politique, disait un jour Pie IX, moi aussi j'ai la mienne." Et comme on lui demandait de vouloir bien la préciser : " Volontiers, dit-il." Alors, il leva vers le ciel son grand et beau regard, et s'écria : " Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel." Et il ajouta : " Vous connaissez maintenant ma politique ; soyez sûr qu'elle triomphera." Il n'a jamais été prononcé sur la terre de plus grande parole, et elle suffirait à nous consoler de toutes les épreuves de l'heure présente. La papauté temporelle ne périra pas, puisqu'elle parle ainsi. Elle ne mourra point, puisqu'elle condamne ainsi toutes les subtilités, toutes les roueries d'une politique à expédients, d'une politique dont le nom est devenu synonyme de mensonge.

Ne dire que ce qui est pleinement vrai, sans atténuation hypocrite, sans

restriction mentale, sans habileté d'aucune sorte, voilà le secret d'une bonne diplomatie et d'une saine politique. Contre la ligne droite, rien ne vaut.

Ce siècle est aussi le siècle de la charité ! Pie IX, comme nous l'avons vu, n'a cessé de donner sans cesse l'exemple du plus tendre et du plus intelligent amour. Il aime passionnément les âmes. Pour sauver une âme, il mourrait, et toute l'Europe liguée n'a pu lui arracher une seule âme d'enfant qu'il voulait conduire au ciel. Sa fermeté a pu quelquefois donner le change sur la vivacité et les proportions de son amour, mais sa fermeté est très-aimante ; elle est, pour ainsi dire, toute baignée de ses larmes. Il a pour la paix une affection dont rien ne peut rendre l'ardeur, témoin cette belle prière qu'il a voulu composer pour les besoins de l'heure présente.

“ Dieu de paix, dit-il, vous permettez la guerre afin que nous soupirions d'avantage vers cette paix véritable et éternelle qui se trouve dans le ciel. Dieu de paix, donnez la paix à toute la terre, mais principalement à l'Italie.”

Ce siècle est encore le siècle de la science ; et quel Pape a aimé la science plus que Pie IX. Il lui a marqué ses limites, il lui a dit : *“ Tu n'iras pas plus loin.”* Mais dans ces justes bornes où il l'a contenue, il lui a donné une élévation que rien n'égale. Dans les questions qui sont posées au futur concile, la science occupe la première place.

Le Pape veut la dilater au sein de l'Église ; il veut que l'enseignement des Séminaires devienne encore plus large et plus profond ; il veut que le prêtre soit une intelligence scientifique ; car la science n'est que la participation au Verbe.

On a dit, on a répété plusieurs fois, que le successeur de Pie IX devait avoir pour caractère la lumière : *“ Lumen in caelo.”* Il semble que ces mots glorieux s'appliquent aussi bien au Pape qui est encore heureusement régnant, et auquel nous souhaitons très-ardemment de très-longues et de très-prospères années : AD LONGOS ANNOS.

L. GAUTHIER.

NÉCROLOGIE.

I.—BERRYER.

Pierre Antoine Berryer était né en Lorraine d'une vieille famille Allemande, le 4 janvier 1790. Héritier des talents de son père, il fit ses études dans le célèbre collège de Juilly, dirigé par les Oratoriens. Il n'y brilla ni par son application, ni par sa sagesse, il sut cependant se gagner l'amitié de ses maîtres par son intelligence précoce et surtout par sa tendre piété.

Le goût du travail lui vint lorsqu'il eut embrassé une carrière, et que les succès l'encouragèrent : alors il se livra avec passion à l'étude de la Jurisprudence et des sciences exactes. L'avenir lui souriant, il chercha sa fortune dans une brillante réputation, et l'on sait comment il a réussi.

Caractère indépendant, mais cœur sympathique aux plus nobles infortunes, il mérita les persécutions de l'Empire, pour avoir épousé la cause des Bourbons. Avant tout cependant il voulut la justice pour tous les vaincus et condamna à leur tour les excès royalistes. " C'est une honte pour les vainqueurs, disait-il à la Restauration, de ramasser les blessés du champ de bataille pour les porter à l'échafaud."

Il se fit l'avocat de ces blessés; il ne put sauver le maréchal Ney, mais il fit absoudre les généraux Cambronne, Debelle, Cannel et Donnadiou.

Il défendit, avec non moins d'honnêteté et de libéralisme, Lammenais, Chateaubriand, de Puyraveau, d'Argenson et le Prince Louis-Napoléon.

Ce furent là les deux sentiments qui dominèrent toute sa vie. Après la chute des Bourbons, il ne se retira pas de la politique. " Il y a la France à servir, disait-il, avant les dynasties."

Il vint donc député à la Chambre de 1830, il fut le plus brillant organe de son parti, mais il n'en fut pas l'esclave. La première fois qu'il prit part à la discussion : " Voilà un grand talent," s'écria M. Guizot. " Voilà une grande puissance," ajouta Royer-Collard : quelque temps après on lui offrit une place de sous-secrétaire d'Etat. " C'est trop, ou trop peu," répondit-il.

Le gouvernement de Juillet, sorti de la Révolution, cherchait à rétablir l'ordre sur cette base : Vous êtes inconséquents, criait Berryer aux ministres : L'ordre, est-ce à vous de l'invoquer ? Vous en avez ruiné les bases en 1830. Le principe que vous avez posé vous presse aujourd'hui, il vous en faut subir les conséquences."

Cependant il ne voulut pas prendre part en 1832 au soulèvement de la Vendée, tenté par la duchesse de Berri. Il voulut quitter la France, mais

arrêté, il fut traîné aux assises de Blois d'où il sortit acquitté avec éclat.

De 1832 à 1846, il ne cessa de combattre aux Chambres les projets de lois par lesquels le Gouvernement de Juillet espérait se maintenir et s'emparer de l'avenir : la loi sur l'exil des Bourbons, sur le divorce et le mariage des prêtres ; il prit également part à toutes les grandes questions de politique extérieure et son discours sur les affaires d'Orient, 1840, a été un de ses plus beaux triomphes.

Après la Révolution de 1848, il ne prit part qu'aux affaires de finances et d'administration, et il fut du comité de la rue Poitiers qui vota la déchéance du Président.

Après le coup d'Etat, force lui fut de se retirer de la politique ; il ne reparut à la Chambre qu'en 1863 pour diriger l'opposition avec MM. Thiers et Marie.

Au milieu des agitations politiques, Berryer trouva encore le temps d'être le premier avocat du barreau de Paris. Ses plaidoyers dans les causes civiles et criminelles sont dans tous les recueils. Ses discours pour Séguin, Castaing et Dehors sont restés des modèles.

Son éloquence se distinguait par l'élévation des idées, la noblesse du langage, la soudaine impétuosité des mouvements ; elle était servie par un admirable organe à la fois sonore et sympathique, par un geste, large, majestueux, plein de vérité et de vie. Berryer était membre de l'Institut et de l'Académie-Française. Son cœur, son intelligence, sa foi, nous laissons à une plume, aussi autorisée qu'éloquente, à nous les faire connaître admirer et aimer.

Mgr. Dupanloup devait prononcer l'oraison funèbre de Berryer ; mais celui-ci ayant exprimé sur son lit de mort le désir qu'il n'y eût point de discours à ses funérailles, Sa Grandeur a respecté cette dernière volonté.

Mgr. Dupanloup a, néanmoins, communiqué au *Journal de Paris* ce qu'il était pour dire. Le voici :

Je ne vous retiendrai pas longtemps, messieurs ; j'apporte sur cette tombe des prières et non des paroles : ce sanctuaire, ce cercueil d'où semble s'échapper encore l'écho d'une si grande voix, ces grands arbres dépouillés, ce soleil voilé, qui conviennent si bien à la cérémonie qui nous rassemble, cette assemblée même, ce concours inaccoutumé dans cette petite église de village, et, au loin, cette immense acclamation de toute la France, qui dure encore, parlent assez haut.

Je veux donner seulement à celui qui fut mon diocésain et mon ami, en cette heure de la séparation suprême, avec une dernière bénédiction de mon cœur, le dernier adieu de la religion.

Je laisse aux amis, aux compagnons, aux rivaux de gloire, aux adversaires même, la consolation de redire ce que fut cette riche et grande nature, cette haute intelligence ; la noblesse, la générosité de ce cœur : cette incomparable éloquence ; cette âme si étrangère à l'envie, si prompte

à l'admiration, si tendre à l'amitié : et aussi cette longue carrière, mêlée depuis plus d'un demi-siècle à tous les plus grands débats de notre époque orageuse : quel fut cet homme enfin, athlète si puissant des luttes de la parole, si secourable aux accusés, si fidèle aux vaincus, et qui ne sut être jamais le courtisan que de l'exil et du malheur.

Et voilà pourquoi, messieurs, venus de tous les points de l'horison politique, vous êtes autour de cette tombe, car, comme lui, vous aimez la France : Ah ! elle nous est chère à tous, nous donnerions tous pour elle mille vies comme une goutte d'eau ! Et la religion est heureuse de vous voir tous réunis, comme vous l'êtes en ce moment, sur ce terrain commun de l'amour du pays, dans l'hommage pieux et dans l'admiration pour ce grand serviteur de la France.

Quel nom il laissera parmi nous ! Sa place est fixée à jamais à côté des princes de la parole humaine, de ces grands et rares orateurs de la tribune et du barreau, dont le souvenir reste immortel ; et pour moi je ne puis me défendre, même en ce moment, de le revoir dans les triomphes de sa pathétique éloquence, ni oublier l'éclair, les foudres et les tendresses de sa parole, lorsque, même vaincu par le vote, il arrachait à toute une grande assemblée des cris d'admiration et des pleurs, je l'ai vu.

Mais non, laissons ces souvenirs de gloire. O mon excellent et illustre ami ! je ne veux plus rien voir en vous, comme le disait autrefois Bossuet à Condé, de ce que la mort efface. Vous resterez dans ma mémoire tel que vous fûtes sous la main de Dieu, pendant ces quinze jours où l'on vous vit face à face avec la mort, et où, devant la claire vue de l'éternité, oubliant tout, la tribune, la gloire, les applaudissements, pas un seul écho ne s'en est retrouvé, ni dans votre âme, ni sur vos lèvres.

Non, jamais un *Nunc dimittis* ne fut dit avec plus de force, plus de sérénité, de détachement et de confiance en Dieu.

De détachement ! Ah ! pourtant il n'était pas détaché de tout ! Grand fut le sacrifice ! " Mon cher Nélaton, faites-moi vivre, afin que je puisse voir le bonheur de la France ! "

Hélas, le moment était venu où les hommes, la science, l'affection, le dévouement ne pouvaient plus rien. Ainsi, pauvres immortels que nous sommes, génie, gloire, fortune, plaisirs, amitié, douceurs de la vie, tout s'évanouit irrésistiblement entre nos mains, et nous nous trouvons seuls, seuls ! entre le monde qui s'enfuit et l'éternité qui vient. Heureux qui, comme celui que nous pleurons, n'a pas attendu la dernière heure pour sentir le néant des choses, et se retourner vers Dieu du milieu des triomphes ou des brisements de la vie, et qui d'avance a pu graver sur sa tombe ces mots de la grande humilité chrétienne et de l'immortelle espérance : *Expecto, donec veniat immutatio mea !* Il avait tout, il voulait mieux encore.

Ah ! Seigneur, si vous tenez compte, aux hommes qui vivent dans les

temps difficiles, de leur bonne volonté, de leurs efforts, de leurs secrètes aspirations, pour faire arriver jusqu'à eux, au jour de votre miséricorde, ce rayon qui éclaire tout, combien plus pèsent à vos yeux, devant votre bonté, à travers les fragilités de l'existence, les retours courageux d'une foi sincère.

Du berceau à la tombe, des Oratoriens de Juilly qui élevèrent son enfance, jusqu'au P. de Ravignan dont sa main mourante cherchait l'image et le chapelet sur sa couche, à côté de son crucifix, et jusqu'à celui qui remplaça ce saint ami près de son âme défaillante, et avec qui il voulut chanter d'une voix ferme le *Salve regina*, élevant un si doux regard vers le ciel à ce mot : *O clemens, ô pia, ô dulcis, virgo Maria!* la foi chrétienne, en ce siècle où les colonnes elles-mêmes sont tombées, n'avait jamais défailli en lui !

Je le vois dans sa jeunesse, à côté aussi de l'éloquent et malheureux auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, augurant le premier la vocation de ce jeune et brillant avocat qui, depuis, fut le P. Lacordaire ; et quant à lui, si le barreau et la tribune ravirent à la chaire sa grande voix, combien de fois devant les juges, comment pourrais-je l'oublier ? et dans nos plus solennels débats politiques, cette voix puissante a retenti pour la liberté de l'Eglise, pour la liberté des Ordres religieux et de l'enseignement, pour les droits du saint-siège, pour le clergé, pour la confession même, pour toutes les causes chères à la religion ! Eh bien, ô mon ami, l'Eglise n'est pas ingrate, et elle vous remercie par ma bouche, elle vous bénit, dans votre cercueil.

Et c'est ainsi, messieurs, que la religion dont il fut le défenseur devrait être à son tour, en ce moment où tout échappe, où tout homme a besoin d'être défendu, l'avocat de cet incomparable avocat.

Disons, messieurs, que Dieu n'oublie jamais ce qu'on a fait pour son Eglise : il fut juste et bon, lui donnant l'admirable fin chrétienne que vous connaissez.

Il était encore plein de toutes les nobles ardeurs de la vie, lorsque tout à coup le danger de la mort lui apparut. " Je ne me trompe pas sur votre réponse, dit-il à son loyal et dévoué médecin : je vous en remercie . . que la volonté de Dieu soit faite ! " Et aussitôt, sans transition, sans regrets, il se prépara à paraître devant le seul juge qui l'ait jamais intimidé. On eût dit que sa main, toujours ferme, tirait un voile sur le monde et s'efforçait de lever le voile de l'éternité.

Il purifia son âme et l'arma du pain des forts en recevant une dernière fois le Dieu de sa première communion. Puis il voulut venir dans cette chère retraite d'Augerville, comme il le faisait à la veille des grandes affaires, près de ce sanctuaire où il avait placé l'image de saint Louis, dont il aimait la race, et gravé cette grande parole : *Credidi, propter quod locutus sum* ; ma conviction a fait mon éloquence. Puis il écrivit d'une

main affaiblie, mais fidèle jusqu'à la fin, cette lettre qui fut la dernière. Et son Dieu, son roi, sa famille ayant tour à tour reçu ses derniers devoirs, il se mit, avec une simplicité profonde, qui était tout lui-même, à assister et à présider à sa mort.

Il ne parla plus que très-peu, et ses moindres mots étaient toujours nobles et doux. "O mon ami ! dit-il à celui qui était accouru de loin et ne le quitta plus, j'ai de bien grandes grâces à rendre à Dieu. Maintenant je suis tout en calme ;" et lui serrant la main entre les deux siennes "et en amitié." Et quelque temps après : "Je vous remercie de rester là pour le grand moment." Puis, à son petit-fils : "Travaille . . Sois quelque chose par toi-même . . Aime Dieu et rends ta mère heureuse." Et enfin : "O mon Dieu ! je remets mon âme entre vos mains !" Et, après ce dernier cri de sa foi religieuse, un dernier cri de sa conviction politique. Ainsi, il est mort, simple et grand comme toujours, affectueux et bon, laissant échapper des mots d'une exquise tendresse, où les accents d'une foi sublime : confiant au Dieu qui a dit : "Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, fût-il mort vivra à jamais."

Oui, vous vivrez, j'en atteste la bonté de Dieu ; vous vivrez au sein de son éternelle miséricorde, dans cette gloire plus haute qui ne passe pas : et nous prions sur votre tombe avec une ineffable espérance.

Messieurs, laissez-moi vous le dire, beaucoup d'entre vous parcoururent, et avec éclat aussi, cette grande et périlleuse carrière de la vie publique : puisse un tel exemple n'être pas perdu pour vous, et faire sentir à tous le bienfait de sa foi, le grand besoin de Dieu qui est au fond de nos âmes, et la suprême consolation des espérances éternelles.

Une dernière parole, messieurs : on élève aux hommes illustres des monuments. Je ne sais s'il sera possible d'en élever à notre ami un qui soit digne de lui. Mais déjà son buste appartient au Barreau de Paris, auquel il l'a légué : et il sera bien placé dans le palais de la justice, au pied du portrait de son père, entre la Sainte-Chapelle et la salle des conférences de ce Barreau français, de cette ordre des avocats, si brillant et si courageux, dont il était le modèle et la gloire. En voyant cette belle tête, cette majesté souriante, on demandant à leurs anciens quel était ce puissant orateur, les jeunes gens apprendront le culte de l'éloquence, du dévouement, de l'honneur et de l'intégrité.

Sa tombe déjà préparée près de cette petite église, perpétuera le souvenir de cette journée, où tous les dissentiments furent oubliés devant cette belle âme, où le deuil d'une famille devint le deuil d'un pays. Cet humble monument marquera la place où les habitants de ce hamau aimaient à voir ce noble vieillard découvrir sa tête blanche et incliner son front, son talent, son passé, sa gloire, devant cette Église catholique, si faible et si forte, victorieuse du temps et de la mort, qui changent les doutes en certitudes, les fautes en repentirs, les douleurs en espérances, et qui devant les

froides pierres de la tombe, s'écrie : *Blevamini, portæ æternales. Ouvrez-vous, portes éternelles !*

II.—MGR. CARROLL ET MGR. JUNCKER.

Dans les derniers mois de 1866, l'Eglise catholique a fait deux grandes pertes aux Etats-Unis, par la mort de Mgr. Carroll, évêque de Covington et par celle de Mgr. Juncker, évêque de Alton.

Mgr. Georges Louis Carroll était né à Philadelphie, en 1803, de parents irlandais. Il fit ses premières études au collège d'Emmitsburg et de Georgetown, puis au noviciat des Jésuites, qu'il quitta ensuite pour entrer dans le clergé séculier. Il fut ordonné prêtre en 1829, et depuis lors, il se consacra entièrement aux missions. En 1835, il rentra au noviciat, et deux ans après il prononçait ses premiers vœux. En 1843, il fut nommé premier évêque de Covington dans le Kentucky. C'était un saint et aimable prélat, qui a laissé des regrets unanimes. Un protestant distingué disait de lui : " l'Evêque Carroll est pour moi le *beau-idéal* de l'évêque chrétien.

Mgr. Henri Damien Juncker, était né à Fenestrang, diocèse de Mgr. Forbin-Janson. Il vint jeune de France en Amérique, et fit ses études théologiques à Cincinnati, où il fut ordonné prêtre par Mgr. Purcell en 1834, et sacré premier évêque d'Alton, dans l'Illinois, par le même archevêque en 1857. Dans sa ville épiscopale, il a construit une belle cathédrale et une résidence qu'il destinait pour un séminaire. En arrivant à Alton, il trouva peu de catholiques et peu d'églises : c'était un pays nouveau : il a laissé un beau diocèse, de nombreuses églises et plusieurs institutions religieuses, il a vaillamment travaillé dans la vigne du Seigneur, et sa mort, arrivée le deux octobre dernier, a affligé son troupeau. Mais pour lui, il a reçu la couronne promise aux bons et fidèles serviteurs.

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE.

(Suite.)

XXI.

LA RENCONTRE DE HENRI DE BRABANT ET DE SATANAIS.

Huit jours se sont écoulés depuis le soir où la réunion des seigneurs de Bohême avait été si soudainement interrompue par l'apparition soudaine de Zitzka.

L'on se rappelle que deux billets, l'un de Satanaïs, l'autre d'Ætna, avaient été remis à Henri de Brabant, au moment où il regagnait l'hôtel du *Faucon-d'Or*. Fidèles à la promesse qu'elles avaient faite au chevalier lors de son passage dans le camp des Taborites, elles l'informaient de leur arrivée à Prague.

Au moment où nous retrouvons notre héros, il se dirigeait vers les jardins du palais, où Satanais lui avait dit qu'il la rencontrerait. Dans les précédentes entrevues qu'il avait eues avec elle, le chevalier n'avait pu rester insensible à sa beauté si extraordinaire, et devant son image, celle de sa sœur s'était pour ainsi dire effacée dans son cœur.

La lune commençait à monter graduellement dans le ciel ; et il y avait à peine quelques minutes que le chevalier arpentait la terrasse, tout à fait déserte, à cette heure, quand le bruit d'un pas léger frappa ses oreilles. Il se retourna, et, en une seconde, Satanais fut à côté de lui.

—Satanais, dit Henri, je vous remercie ; je vous remercie sincèrement d'avoir cédé à ma prière, et de m'avoir accordé cet instant d'entretien. J'ai compté les jours et les heures avec une impatience fiévreuse depuis que je ne vous ai vue,—car tout ce que vous m'avez dit, tout ce que j'ai appris, n'a fait qu'accroître ma curiosité.

—Je n'ai pas la vanité de penser que vous me portez tant d'intérêt, seigneur chevalier, dit Satanais avec une sorte de timidité, mais en jetant de côté sur lui un regard pénétrant.

—C'est mal à vous de parler ainsi, répliqua Henri de Brabant. Avez-vous donc oublié la conversation que nous avons eue ici même ? Ne vous souvenez-vous plus que nous nous sommes juré une amitié sincère, et n'ai-je pas promis que vous trouverez toujours en moi un défenseur, et s'il le fallait, un vengeur ?

—Oui, j'ai fait un trésor de tout cela dans ma mémoire, répondit Satanais. Sous ce ciel d'Orient où j'ai reçu le jour, il y a des histoires et des légendes de palais qui sont restés fermés pendant des milliers d'années, et de villes dont les habitants ont été changés en pierres, en punition de leurs crimes ; mais quand on est rentré dans ces palais, et que ces habitants sont sortis de leur sommeil, il s'est trouvé que le temps n'avait pour ainsi dire pas existé pour eux : les fleurs avaient conservé leur fraîcheur, et les bijoux leur brillant et leur éclat. Ainsi il en sera avec mon souvenir. Les années passeront, mais j'aurai toujours présent à l'esprit les sentiments généreux que vous m'avez témoignés.

—Vos paroles sont imaginées, et vos pensées sont poétiques comme la terre où vous êtes née, dit le chevalier ; il me semble que je passerais ma vie à vous écouter, tant il y a d'harmonie dans le son de votre voix. Mais il y a bien des choses que je voudrais connaître, bien des mystères que vous avez promis de me révéler.

—Ah ! exclama Satanais en tressaillant et en jetant un regard effrayé, vous faites allusion à cette légende à laquelle est associée ma naissance ! C'est une histoire si pénible que, si vous n'aviez pas les titres les plus puissants à ma confiance, je n'aurais jamais le courage de vous en faire le récit. Le nom que je porte ne m'a pas été donné sans raison ; mais je suis plus à plaindre qu'à blâmer, continua-t-elle d'une voix agitée. L'impru-

dence de mon père, car je n'ose dire son crime... Mais, écoutez, ajouta-t-elle en s'interrompant soudainement.

Elle s'arrêta un moment, puis se remettant à marcher lentement, elle reprit.

— Bien loin, sur cette terre d'Orient qu'on dirait être un riche domaine dépendant du palais du soleil, il y avait un royaume où la main de la nature et l'industrie des hommes avaient accumulé tous les éléments de luxe, de grandeur et de magnificence. Les dômes du palais étaient tout dorés : sur les places publiques, les fontaines coulaient dans des bassins d'argent massif, et, dans les temples, les autels étaient enrichis de pierres précieuses. La pauvreté était inconnue dans ce pays heureux où l'on faisait deux récoltes par an.

Le roi de ce royaume se nommait Ildérim, ce qui veut dire : “ *la lumière.* ” Depuis le moment de sa naissance jusqu'à sa dix-huitième année, il avait été tenu, selon l'usage, prisonnier dans son palais, ne connaissant du monde que ce que lui en avaient appris ses maîtres et son gouverneur. Aussi quand les ministres et les hauts dignitaires du royaume vinrent se prosterner à ses pieds, et lui apprendre la mort de son père, lui sembla-t-il qu'il entrait dans une nouvelle existence.

Laisant à ses ministres l'administration des affaires, il ne songea qu'à ses plaisirs. Deux années se passèrent ainsi, et le peuple commença à murmurer.

Profitant de cette situation, Mansour, le souverain d'un pays voisin, rassembla une nombreuse armée, et envahit le territoire d'Ildérim. Kara-Ali, le ministre de ce dernier, marcha à la rencontre de l'ennemi, mais il fut battu et forcé de fuir honteusement devant le vainqueur.

A cette nouvelle, Ildérim secoua son engourdissement, ceignit son cimeterre, monta à cheval, et parcourut les rues de la ville. Sa présence électrisa les habitants qui accoururent sous sa bannière. Après avoir fait jeter en prison Kara-Ali et ses autres ministres, qui avait profité de son inexpérience pour gouverner à sa place, il arma toute la population et se mit à la tête de ses troupes.

La bataille se livra à quelques lieues de la capitale ; elle commença au lever du soleil ; mais malgré des prodiges de valeur, Ildérim fut forcé de lâcher pied, et son armée finit par être mise en déroute.

Déterminé à périr plutôt que de survivre à sa défaite, Ildérim sauta à bas de son cheval et se jeta au pied d'un arbre, résolu à attendre la mort. En vain ses compagnons le supplièrent-ils de fuir ; il leur ordonna de le laisser à son destin. Quand il se trouva seul, l'infortuné monarque s'abandonna à son désespoir, et maudit le mauvais usage qu'il avait fait de sa jeunesse.

“ — Oh ! murmura-t-il, puisque Dieu n'a pas eu pitié de mon désespoir, que Satan vienne à mon aide ! ”

A peine avait-il prononcé ces dernières paroles qu'un homme de haute taille, à la mine sombre et farouche, apparut devant lui, il lui sembla voir un géant. Un sentiment étrange, profond, s'empara d'Ildérim, qui frissonna en se rappelant ses dernières paroles.

“ — Tu as appelé Satan à ton secours, dit l'étranger ; parle, et dépêche-toi, car Mansour et ses soldats avancent, semblables à un torrent. Que désires-tu ?

“ — Sauver mon peuple, et échapper moi-même au déshonneur, répondit Ildérim.

“ — Jure alors de me consacrer l'enfant qui sera ton premier-né, dit l'étranger, et je me charge de disperser tes ennemis comme des feuilles chassées par le vent.

“ — Je jure ! s'écria le malheureux roi, qui que tu sois, je le jure ! ”

L'étranger l'aïda à remonter à cheval. Des soldats sortirent tout à coup des bois environnants, se réunirent aux débris de l'armée qui s'était ralliée sous les murs de la ville, et grâce à ce secours inattendu, la bataille recommença. Une heure suffit pour anéantir l'armée de Mansour.

Ildérim fut reçu avec enthousiasme par ses sujets ; toutes les maisons furent illuminées, et toute la population s'assembla dans les rues pour saluer le jeune vainqueur.

Que vous dirai-je ? La paix fut rendue au royaume, et Ildérim, ne se souvenant plus du serment qu'il avait fait dans un moment de désespoir, ou plutôt se persuadant que ce n'était qu'un songe de son imagination exaltée, épousa Alméria, fille d'un roi de Georgie, qui mit au monde deux filles.

La nuit même de leur naissance, l'étranger, dont l'intervention avait causé la défaite de Mansour, se présenta de nouveau devant Ildérim, et réclama l'exécution de sa promesse. Ildérim demanda conseil à un vénérable prêtre qui habitait son château. Il se nommait Héraclius, et fut terriblement puni de l'intérêt qu'il portait à son ami, car une nuit il fut trouvé poignardé dans sa chambre.

Par la volonté de l'inconnu, qui semblait posséder une puissance surnaturelle, je fus nommé Satanaïs, et ma sœur reçut le nom d'Ætna. Plusieurs années s'écoulèrent, quand, un jour, la mauvaise fortune vint de nouveau me frapper. Kara Ali, rentré secrètement dans le royaume, surprit mon frère au moment où il lançait dans la rivière qui bordait le jardin, le cadavre d'Héraclius, dont on ne pouvait expliquer le meurtre. Il accusa mon père de la mort de ce vieillard, et le peuple, dans son indignation, envahit notre palais. Mon père, fait prisonnier par Mansour, fut jeté dans un donjon, et ma mère, avec ses deux enfants, arriva seule à la cour du roi de Georgie. Mais là, encore, le malheur nous poursuivit, car le Shah de Perse fit la guerre au père de ma mère, dont il massacra toute la famille.

Nous revînmes en Europe, nous traversâmes les provinces de l'empire

ottoman, et arrivâmes enfin en Bohême. Pourquoi ma mère choisit cette contrée pour sa nouvelle patric, c'est ce que je ne saurais dire: Toujours est-il qu'elle acheta une petite ville à quelques lieues de Prague, et qu'elle s'y consacra à mon éducation et à celle de ma sœur. Mais nous ne devions pas la conserver longtemps. Six mois après notre arrivée en Bohême, la mort l'enleva aux enfants qu'elle aimait tendrement. Cœtna et moi restâmes ainsi orphelines, n'ayant avec nous que le vieux serviteur qui nous avait accompagnées dans notre exil. Ce fut lui qui, sur son lit de mort, nous raconta en détail les incidents dont je ne vous ai donné qu'un aperçu.

Une année plus tard, Cœtna fut placée dans une maison d'éducation. Quant à moi, une puissance occulte semblait peser sur ma destinée, et je restai dans le monde. Zitzka, auquel me rattachaient des liens de parenté, me donna une hospitalité généreuse, et je ne lui ai rien caché de ma position ni de l'espèce de malédiction qui s'attache à moi: car je ne puis me le dissimuler, celui qui, homme ou démon, me donna le nom de Satanaïs, exerce toujours son influence sur ma volonté et sur mes actions. Le quinze de ce mois, le quinze avril, j'aurai atteint ma vingtième année. A présent, reprit Satanaïs, j'ai une faveur à vous demander, car c'est la dernière fois que nous nous rencontrons. Demain, dès le lever du jour, je partirai pour retourner dans mon pays natal, et je voudrais vous prier d'accorder votre protection et votre amitié à ma sœur Cœtna. La même destinée qui me force à quitter l'Europe lui ordonne, à elle, de rester. Nous n'aurons même pas la satisfaction d'être ensemble. Mais si vous me promettez, seigneur chevalier, d'être un ami pour ma sœur, je partirai comparativement heureuse, ou, dans tous les cas, avec une inquiétude de moins.

—Je jure d'être pour Cœtna un ami, un frère dont le dévouement ne se démentira pas d'un seul instant, s'écria Henri frappé de l'accent et des manières de Satanaïs.

—Merci, mille fois merci! dit cette dernière. Demain, après demain, et les jours suivants, vous la trouverez sous les bosquets, près de la rivière. Là elle vous fera connaître ses désirs. Maintenant, seigneur chevalier, adieu, . . . Adieu pour toujours!

Après avoir prononcé ces dernières paroles d'une voix tremblante d'émotion, elle s'éloigna rapidement et disparut dans l'ombre.

XXII.

UNE RENCONTRE SUR LA ROUTE DE PRAGUE.—BLANCHE ET HENRI DE BRABANT.

Au lieu de retourner directement à l'hôtel du *Faucon-d'Or*, Henri de Brabant, dont l'esprit était agité de mille pensées diverses, alla retrouver son cheval, qu'il avait laissé près de l'entrée des jardins, et gagna la porte de l'Est.

Le temps était devenu tempétueux; et, par intervalles, le vent s'en-gouffrait en mugissant dans les rues étroites de la ville.

Il était près de dix heures, et les sentinelles venaient d'être relevées aux divers postes du château. Lorsqu'il arriva à la porte, les soldats lui barrèrent le passage et lui déclarèrent qu'il ne pouvait être autorisé à sortir de la ville, à une pareille heure, sans une permission spéciale signée du général Zitzka.

Le chevalier s'attendait à cet obstacle ; et tout en ayant l'air de discuter avec les soldats sur la sévérité d'une pareille consigne, fit briller à la lumière d'une torche la bague que, on se le rappelle, le capitaine des Taborites lui avait donnée lors de son passage dans son camp. L'effet fut instantané.

—Passez, dit l'officier de service.

Et la sentinelle lui présenta les armes.

Le pont-levis s'abaissa ; quelques minutes plus tard, le chevalier fut hors des faubourgs de la ville et gagna la campagne.

Il marcha ainsi longtemps, absorbé par le souvenir de la conversation qu'il avait eue avec Satanaïs, et par les préoccupations que lui causaient les affaires du pays. Tout à coup, son cheval, qu'il avait laissé à peu près libre de choisir sa route, et qui s'était engagé dans un chemin creux conduisant à la Maison Blanche, heurta contre une pierre placée en travers, et s'abattit si malheureusement que le chevalier supporta tout son poids. L'animal se releva par un effort vigoureux, mais Henri de Brabant demeura étendu à terre, sans connaissance. Il n'était pas sérieusement blessé, mais son cheval, en se roulant sur lui, avait failli l'étouffer.

Le chevalier, toutefois, ne tarda pas à rouvrir les yeux ; et, en revenant à lui, il fut tout étonné de voir une femme penchée sur lui et qui lui prodiguait des soins. Quoique la lune se dégageât en ce moment, d'entre les nuages, il ne put d'abord distinguer ses traits, et sa première pensée fut que c'était Satanaïs, puis, reconnaissant que celle qui s'intéressait ainsi à lui était blonde, il s'imagina que c'était sa sœur Cœtna.

Mais à peine avait-il conçu cette dernière idée que la jeune femme prit la parole ; et quoique sa voix fût harmonieuse, elle était moins douce que celle d'Œtna.

—Etes-vous blessé, seigneur chevalier ? demanda-t-elle avec un accent plein de bonté et de généreux intérêt. J'en ai peur, ajouta-t-elle, en voyant Henri passer la main sur chacun de ses membres.

—Merci, mille remerciements pour votre sollicitude, belle inconnue, dit le chevalier en se soulevant et en s'appuyant sur le coude. Non, je ne suis pas blessé, mais je suis passablement brisé. Comment aussi, continua-t-il en se parlant à lui-même, ai-je pu être aussi distrait ! Où est mon cheval ? ajouta-t-il en regardant autour de lui.

—Lorsque, en arrivant ici, je vous ai découvert gisant à terre, je n'en ai pas vu, observa la jeune femme ; il s'est sans doute éloigné ?

—Celui-ci est donc à vous ? demanda Henri en indiquant un bel animal qui broutait l'herbe à deux pas de là.

—Oui, seigneur chevalier, et à votre service pour vous transporter soit chez vous, soit à l'habitation la plus voisine, répondit la jeune femme. Mais, continua-t-elle, si le renseignement qu'on m'a donné est exact, Prague ne doit pas être à une grande distance.

—Trois quarts d'heure en marchant bon train, répondit Henri qui était parvenu à se remettre sur ses jambes. Depuis combien de temps étiez-vous là à me prodiguer des soins ? demanda-t-il.

—Depuis dix minutes à peu près. J'ai cherché à vous débarrasser de votre casque qui vous étouffait, mais je ne savais comment le détacher. Heureusement j'avais un flacon d'eau dans ma valise, et en vous en jetant quelques gouttes sur le visage, j'ai réussi à vous faire reprendre connaissance, ajouta la jeune femme avec une franchise qui n'excluait pas la modestie.

—Acceptez mes plus sincères remerciements, exclama le chevalier ; et en échange de votre bonté, permettez-moi de vous offrir mes services, si je pouvais jamais vous être utile. Car il me semble que vous voyagez seule, et à une heure dangereuse. Mais grand Dieu ! est-ce possible ? s'écria-t-il dans un transport d'étonnement, en distinguant ses traits à la lueur des rayons de la lune, qui tombèrent obliquement sur sa tête.

—Que voulez-vous dire, seigneur chevalier, qu'avez-vous ? demanda la jeune fille, effrayée par cette brusque exclamation.

—Oui, c'est bien elle ! continua Henri sans répondre à sa question : je n'ai pu oublier un visage si plein de douceur ! Il suffit de l'avoir contemplé une fois pour en conserver toujours le souvenir !

En remarquant que le chevalier avait les regards fixés sur elle, la jeune fille baissa les yeux et rougit profondément.

—Pardonnez-moi, dit Henri de Brabant à la vue de son embarras, pardonnez-moi si je ne me suis pas empressé de vous expliquer la cause de mon étonnement. Mais cette rencontre est si extraordinaire ; en me portant secours dans cette plaine solitaire, vous vous êtes amplement acquittée du service que je vous ai rendu il y a quelques semaines, la nuit, dans une forêt.

—Je vous comprends à présent, seigneur chevalier ! exclama la jeune fille en partageant la surprise dont Henri avait peine à revenir. Vous êtes le guerrier généreux qui m'avez sauvée des mains de Rodolphe de Rotemberg.

—Rodolphe de Rotemberg ! s'écria Henri de Brabant. Comment, c'était lui le misérable, qui vous enlevait, et avec qui j'ai croisé mon épée ? Ah ! cela me donne l'explication de l'hospitalité que j'ai reçue de lui, pendant les quelques heures que j'ai passées au château de son père. Il m'a reconnu, et pour se venger, il m'a logé dans des appartements depuis longtemps inhabités. Mais, n'importe ! ajouta le chevalier en s'interrompant soudainement au milieu de ses réflexions. Dites-moi, Blanche, car je n'ai

pas oublié le nom que le garde forestier et sa femme donnaient à leur enfant d'adoption, dites-moi, comment se fait-il que vous voyagiez si loin de votre demeure, et sans protecteur, sans ami ? Est-ce qu'il est arrivé malheur au bon Gaspard ? La mort vous aurait-elle privé de ceux que vous aimiez si tendrement ?

—Non, seigneur, répondit Blanche d'une voix que l'émotion rendait tremblante ; mes parents adoptifs se portent bien, Dieu merci ! Je me rendais à Prague pour accomplir une mission des plus importantes, et . .

Mais elle s'arrêta court, car elle se rappela que la position du chevalier lui était complètement inconnue, qu'il pouvait être un ami des Taborites, et conséquemment un ennemi des trois seigneurs que Zitzka avait fait emprisonner.

—Ma chère Blanche, dit Henri en s'apercevant combien elle hésitait au moment d'entrer dans une explication, je ne cherche point à m'immiscer dans vos affaires, et en vous faisant la question que je vous ai adressée, je n'étais point mû par un sentiment de curiosité. Vous agissez prudemment en vous montrant réservée vis-à-vis des étrangers ; et, dans la ville où vous allez, vous aurez besoin de tout votre sang-froid et de tout votre jugement, car il y a à Prague, en ce moment, bien des intérêts qui se heurtent, peut-être bien des intrigues. Ainsi donc, gardez bien vos secrets, ne permettez à personne de lire dans vos pensées, ne demandez ni aide ni conseil aux étrangers, et en agissant ainsi, vous éviterez bien des dangers.

Blanche n'eut pas le temps d'exprimer au chevalier sa reconnaissance pour ses excellentes recommandations, car à peine avait-il cessé de parler qu'on entendit le galop rapide d'un cheval, qui en peu d'instants arriva jusqu'à eux.

—C'est mon cheval ! cria Henri en se jetant au devant de l'animal qui se laissa saisir sans difficulté.

—A présent, ajouta-t-il en caressant son cheval de la main, nous allons pouvoir nous rendre à Prague, c'est-à-dire, si vous acceptez mon escorte.

—Très-volontiers, et avec reconnaissance, répondit la jeune fille avec la franchise qui la caractérisait.

Et, en parlant ainsi, elle monta sur son coursier avec une agilité qui ne permit pas au chevalier de lui offrir son aide.

—Vous montez supérieurement à cheval, Blanche, observa Henri, qui, souffrant de sa chute, fut plus long à se mettre en selle.

—Dix jours se sont écoulés depuis que j'ai quitté mes parents adoptifs, dit la jeune fille en soupirant, et je n'ignore pas que quatre auraient dû me suffire pour arriver à Prague. Mais l'idée seule de voyager après la tombée de la nuit m'effrayait ; et puis, j'ai souvent été obligée de m'arrêter aux auberges que je rencontrais le long de la route, afin de profiter de la société des voyageurs suivant la même direction que moi, car la situation du pays et la mauvaise réputation que possèdent certaines forêts que

j'avais à traverser m'exposaient à bien des dangers. Votre Excellence comprend que j'ai dû faire ainsi un voyage long, ennuyeux, et qui, parfois, n'était pas sans péril.

—Mais comment se fait-il que vous soyez sur la route, ce soir, si tard, seule, et au milieu d'une plaine qu'on dit n'être pas du tout sûre ?

—Je vais vous en donner la raison, dit Blanche en ralentissant le pas de son cheval. Ce soir, vers cinq heures, je suis arrivée dans un petit village, où je suis descendue à une auberge. Mon intention était d'y passer la nuit, d'autant plus que j'avais été parfaitement accueillie. J'étais en train de souper avec l'hôtesse et son mari, quand est entré un étranger. Il s'est adressé à l'aubergiste et à sa femme dans des termes qui m'ont prouvé qu'il les connaissait parfaitement. Il était de leur part l'objet de beaucoup d'attentions et de respect. Il s'est assis à table et a mangé avec nous. Dans le cours de la conversation, il a dit qu'il passerait la nuit à l'auberge et qu'il repartirait le lendemain pour Prague, vu qu'il était dangereux de traverser la lande après le coucher du soleil. L'hôtesse lui a dit que moi aussi, je me rendais à Prague ; là-dessus, il m'a regardée avec plus d'attention, et quand il a rabattu le capuchon de sa vaste redingote, il m'a paru que sa figure ne m'était pas inconnue. Je ne sais comment, mais je me suis sentie envahir par un pressentiment funeste, qui est devenu un véritable malaise quand j'ai eu la conviction que cet étranger me regardait furtivement chaque fois qu'il croyait ne pas être observé. Après le souper, l'aubergiste et sa femme se sont retirés, et l'inconnu, qui avait à peine jusque-là ouvert la bouche, s'est mis à me parler d'un air amical, et ayant amené adroitement le nom du château de Rotemberg, il a remarqué le tressaillement soudain dont j'ai été involontairement saisie. J'ai été dès lors certaine qu'il me connaissait, et que ce n'avait été de sa part qu'un moyen de s'assurer qu'il ne se trompait pas. Au même moment je me suis rappelée, comme par une inspiration soudaine où et dans quelles circonstances je l'avais remarqué. Il faut que vous sachiez qu'au commencement de ce mois, le jeune Rodolphe de Rotemberg me fit saisir par ses gardes, et transporter dans son château ; ce fut pendant que je traversais la grande salle de la forteresse que j'aperçus cet homme qui sortait de la chapelle. Il s'arrêta pour me regarder, et je le conjurai, mais en vain, de me protéger. Il ne fit que sourire d'une façon insolente, et se détourna. C'est ce même individu, ajouta Blanche, que j'ai rencontré ce soir à l'auberge du village.

—L'aubergiste ou sa femme ne l'ont-ils pas appelé d'un nom quelconque ? demanda le chevalier.

—Oui, il répondait au nom de Cyprien.

—Cyprien ! exclama Henri de Brabant. Je le connais, et j'ai moi-même de bonnes raisons de me plaindre de sa fourberie.

—Ah ! ainsi mes pressentiments ne me trompaient pas ! dit Blanche.

Mais je poursuis mon récit. A peine ai-je eu reconnu que cet homme était le même que j'avais vainement invoqué à Rotemberg, que j'ai éprouvé une terreur qui s'est probablement trahie sur mon visage, car il m'a dit aussitôt, avec un air significatif : *“ Nous ne sommes pas tout à fait étrangers l'un à l'autre. Mais ne craignez rien : vous trouveriez en moi un défenseur au besoin, et demain je vous accompagnerai à Prague. ”* Je n'ai pas répondu ; et après quelques moments de silence, il m'a demandé ce qui m'amenait dans la capitale de la Bohême, si j'y avais des amis, et où j'avais intention de loger. Evitant de répondre à la première de ses questions, j'ai répliqué simplement que je ne connaissais personne qui pût m'offrir un asile. Il s'est mis alors à me vanter la bienveillance et la charité d'une certaine dame de sa connaissance, qui possède une superbe habitation dans le voisinage de la ville, une dame à qui il voulait me présenter, en m'assurant qu'elle m'accueillerait avec cordialité et affection.

—A-t-il mentionné le nom de cette dame ? demanda Henri de Brabant, qui conçut soudain un étrange soupçon.

—Non, répondit Blanche : et avant que j'eusse eu le temps de lui répondre, ou même de le remercier de sa bonté, dont, toutefois, je n'étais pas disposée à profiter, une vieille femme d'apparence respectable est entrée dans l'auberge, ayant un paquet à la main. Aussitôt l'étranger s'est levé et lui a fait signe de le suivre. Me sentant fatiguée, et désireuse de me soustraire à toute espèce de questions importunes, je suis montée dans la chambre qu'on m'avait préparée. Mais à peine y étais-je entrée, et avais-je vu fermer la porte derrière moi, que j'entendis des voix dans une pièce voisine ; la cloison était très-mince, et je pus aisément saisir une partie des paroles. *“ Je vous ai apporté le déguisement, disait une voix de femme, et le jus pour votre teint. — Bien, a répondu une autre voix, que j'ai reconnu sur-le-champ pour être celle de l'étranger ; mais m'apportez-vous des nouvelles de celle que je cherche depuis tant de jours ? — Oui, a répondu la vieille femme : mes recherches n'ont pas été vaines. Mariette est à Prague et votre vengeance sera satisfaite. ”*

Henri de Brabant bondit sur la selle lorsque ces paroles frappèrent ses oreilles, car la scène dont il avait été témoin dans la caverne, près du camp des Taborites, lui revint à l'esprit, et il se rappela que Mariette n'était autre qu'Estina. Mais Blanche ne s'aperçut pas, dans l'obscurité de la nuit, de l'effet que cette partie de son récit avait produit sur le chevalier, et elle continua :

—A cette assurance que lui donnait la vieille femme, Cyprien a poussé une exclamation de joie, et puis ils ont causé à voix basse, durant quelques minutes. Enfin, j'ai entendu la vieille femme qui disait : *“ Si l'on réussissait à s'emparer de Mariette, quelle serait sa punition ? — Comment pouvez-vous faire une pareille question, Marthe ? ”* s'est écrié Cyprien d'un ton sévère, *vous qui êtes au nombre des serviteurs jurés de la statue de bronze ?* Puis ils ont baissé la voix, et je n'ai plus rien entendu ; au sur

plus, une sorte de vertige s'était emparé de moi, et mon imagination évoquait mille objets de terreur et d'épouvante.

— Pourquoi vous alarmiez-vous ainsi ? demanda Henri de Brabant, qui prévoyait quelle allait être la réponse.

— Parce que dans les paroles que j'avais saisies, il semblait y avoir une allusion à quelque chose de si terrible, répondit Blanche, à quelque chose de si...

— Je vous comprends, Blanche ! exclama le chevalier. Les horreurs et les mystères du château de Rotemberg ne vous sont pas inconnus ?

— Quoi ! est-il possible que vous aussi, vous ayez vu...

Mais elle s'arrêta brusquement au milieu de sa phrase, car elle se dit qu'un mot de plus pouvait l'amener à faire allusion à la dame Blanche, et elle ne voulait pas manquer à son serment.

— Blanche, dit Henri de Brabant d'un ton grave, j'ai, en effet, traversé ces sombres corridors, ces chambres humides qui sont sous l'aile droite du château de Rotemberg ; j'ai contemplé avec admiration, avec crainte et effroi, la statue de bronze, et j'ai reculé d'horreur à la vue de cette infernale machine qui est dans la pièce au dessous. Je puis donc m'expliquer l'alarme que vous avez éprouvée à la moindre allusion faite à ces effroyables mystères.

— Oui, pendant quelques instants j'ai été comme paralysée d'effroi, répliqua la jeune fille, car quoique je ne devinasse pas à quoi servaient cette statue et cette machine, j'ai été convaincue qu'elles jouaient un rôle horrible dans quelque association secrète. Pendant que Cyprien et la vieille femme s'entretenaient à voix basse, j'ai rassemblé mes pensées et mon énergie ; et, poussée par quelque secrète influence, je suis descendue de ma chambre, j'ai sellé moi-même mon cheval, j'ai récompensé l'hôtesse des attentions qu'elle m'avait témoignées, et suis partie sur le champ. Vous savez maintenant, seigneur chevalier, comment il se fait que vous me rencontrez à pareille heure, sur cette lande déserte.

— D'après ce que vous avez dit, observa Henri, je crois comprendre que vous n'avez pas fait choix d'un hôtel à Prague. L'auberge *Faucon-d'Or*, où je suis descendu moi-même, est tenu par un excellent homme nommé Tremplin, qui a une fille d'à peu près votre âge. Vous plairait-il que je vous recommandasse à ces bonnes gens ?

— Pour cette nuit, du moins, répliqua Blanche, et je vous remercie de toutes les attentions dont je suis l'objet de la part de Votre Excellence.

— Cela n'en vaut véritablement pas la peine, dit le chevalier, car, rappelez-vous le service que vous venez de me rendre ; mais, ajouta-t-il, pressons un peu le pas de nos chevaux.

Une demi-heure après ils arrivèrent aux portes de la ville. Les sentinelles refusèrent d'abord de les laisser entrer, mais à la vue de la bague que Henri fit briller à leurs yeux, ils se rangèrent respectueusement et leur firent place.

Lorsqu'ils furent entrés au *Faucon-d'Or*, le chevalier fit venir l'hôtesse, et lui confia Blanche. Il se retira ensuite dans son appartement : mais, en traversant la chambre destinée à Conrad et à Lionel, il remarqua que leurs lits étaient vides. Il se dit que probablement ils étaient sortis pour s'acquitter de la mission qu'il leur avait confiée quelques jours auparavant, relativement à la princesse Elisabeth. Il se hâta de se coucher, mais son sommeil fut troublé par toute espèce de songes effrayants.

(A continuer.)

QUELQUES ÉPOQUES DE LA VIE DE PIE IX,

A L'OCCASION DU 50ÈME ANNIVERSAIRE DE SON SACERDOCE.

L'Auteur compare Pie IX au Soleil, aux diverses phases duquel il assimile les diverses époques de la vie du Pape. Au lecteur de voir et de juger si le poète a réussi. C'est un faible tribut de vénération qu'il paie avec bonheur à notre très-Saint Père.

L'Aurore et le Soleil levant.

La longue nuit enfin va replier ses ombres.
Le jour... Voici le jour!.. Étoiles pâlissez;
Allez cacher vos feux dans vos retraites sombres :
Le Soleil va venir, vite disparaissez.....
 Déjà l'Orient se colore ;
 Il s'embellit de pourpre et d'or :
 Ce sont les rayons de l'aurore,
 L'astre ne paraît pas encor,
 Pourtant quelle magnificence
 Dans ces signes avant-coureurs!!!!
Si tu brilles ainsi, même avant ta naissance,
Que seront, ô Soleil, tes royales splendeurs ?
Le voici... ! dérouillant son manteau de nuages,
Son disque se dessine à notre œil ébloui.
Comme un vaisseau de feu, dans un ciel sans rivages,
Il va prendre sa course. .Inclinez-vous, c'est lui !
 C'est lui, c'est le géant sublime
 Dont les pas mesurent les cieux ;
 Du sommet des monts à l'abîme
 Bientôt pénétreront ses feux!!!

Naissance et enfance de Pie IX.

O Mère de Pie IX, si tu vivais encore,
Nous irions demander aux secrets de ton cœur,
De quel éclat brillait, à sa naissante aurore,
Ce Soleil dont nos yeux admirent la splendeur.
O bienheureuse Mère, ô bienheureuse femme !
Combien de fois ton sein dut tressaillir d'amour
Quand il couvrait encor ce rayon, cette flamme
Dont aujourd'hui l'éclat illumine le jour!!!
Enfin, il apparut... Le doux mois de Marie,
Étoile de bonheur pour un chrétien naissant,
Vit le lever de l'Astre, et sa mère ravie
Grava ce nom si doux au front de son enfant.
Cet enfant au berceau, sera le Roi du monde
Et son règne sera puissance et charité....
Voyez, le Dieu du ciel de ses grâces l'inonde
Et consacre déjà sa double royauté.
 Contemplez faisant sa prière,
 Ce petit enfant de sept ans :
 A deux genoux près de sa mère
 Il redit ses vœux innocents.
 — Mon enfant, prions pour la France,
 " Elle tient le Pape enchaîné....
 " La prière, c'est l'espérance....
 " Disons le *Pater* et l'*Ave*."

Et l'enfant regardant sa mère :
 — Pourquoi prier pour les méchants ?
 “ Ils nous ont ravi notre Père,
 “ Le Père des petits enfants.” . . .
 — Oui, mon enfant ; mais au Calvaire,
 “ Jésus pour tous a supplié !!! ”
 L'enfant apprenait de sa mère
 Le règne de la charité.

Entendez bien la voix de cet enfant qui prie,
 C'est le premier éclat de ce soleil d'amour :
 Pour ses persécuteurs, comme pour sa patrie
 Ce que fera Pie IX, nous le verrons un jour !

Jeunesse de Pie IX.

Dix-huit ans sont passés . . . La fleur de la jeunesse
 Brille au front de l'enfant qui priait au matin.
 Au travail, à l'ardeur naissant la sagesse
 Il court vers l'avenir . . . Et voilà qu'en chemin
 Un homme à l'œil perçant, le regarde et l'arrête . . .
 “ Ce jeune homme, dit-il, un jour sera puissant,
 “ J'en atteste le ciel !!! ” Cet homme était prophète ;
 Il devinait les feux de ce soleil naissant.
 Si le ciel, de seize ans eût prolongé sa vie,
 Il eût vu le soleil dans toute sa splendeur ;
 Et Pie neuf déversant sur la terre ravie
 Des torrents de lumière et de douce chaleur !

Le soleil à 10 heures. Sacerdote de Pie IX ; Il est Evêque, Archevêque, Cardinal.

Le soleil au tiers de sa course,
 S'entoure de rayons plus beaux :
 De son sein, comme d'une source,
 Découlent des torrents nouveaux . . .
 Il atteint aussi Lui, le tiers de sa carrière . . .
 Admirez les progrès de cet astre béni !
 Il a franchi le seuil du divin sanctuaire . .
 C'est le premier rayon au front de Mastai !
 Il est Prêtre . . . Et dans le silence
 Il chauffe la pauvreté,
 Astre d'amour, son influence
 S'inspire de la charité.
 C'est alors, lointaine Amérique,
 Perdue au bord de l'horizon,
 Que de ce Soleil magnifique
 Tu verras le premier rayon.
 Plus tard, si ta terre féconde
 Pour Pie neuf tressaillé d'amour,
 Si plus tard la gloire t'inonde.
 Tu le devras à ce beau jour !!!
 Mais, pendant que, rempli de joie et d'espérance,
 Des élans de mon cœur je prolonge le cours,
 Le Soleil à grands pas dans sa marche s'avance.
 Vers le sommet du ciel il s'élève toujours ;
 Spolète, tu verras cinq heureuses années ;
 Tu pourras refléurir à l'éclat du Soleil
 A toi, chère Imoin, les belles destinées !
 Tu brilleras treize ans de son reflet vermeil.
 Dans ton sein, revêtu de la pourpre romaine
 Tu le verras partout répandre ses bienfaits.
 Astre de charité, sur ce riant domaine,
 Illuminant toujours, ne se couchant jamais !

Le soleil a midi.—Pie IX Pape.

Voici le soleil dans sa gloire ;
 Il vient d'atteindre à son midi :
 Il règne en souverain. Victoire !
 Ce cri, parlant a retenti.
 La mort étend son deuil sur la Ville-Éternelle !
 Rome est veuve...partez, Pontife du Seigneur.
 Romains, ne pleurez plus. . La colombe fidèle
 Vient de marquer au front votre nouveau Pasteur.
 Vous le verrez paraître : aux lèvres le sourire,
 Ses mains, ses douces mains ne savent que bénir :
 En face des honneurs, son humble cœur soupire,
 Mais lui seul en est digne, il doit les obtenir.
 Par trois fois vers le ciel, s'élève la prière,
 Et trois fois, le Seigneur répond : c'est *Mustaï* !
 Peuples applaudissez !!! Quels torrents de lumière !
 Enfin notre soleil arrive à son midi...

Amnistie générale.

Main'enant rayonnez sur la terre promise
 Astre cher à nos cœurs, plus d'obstacle à nos vœux ;
 Vous pouvez accomplir votre noble devise ;
 A tous donner la paix, nous rendre tous heureux.
 Et déjà, je le vois, le cachot s'illumine ;
 La porte des prisons brise ses noirs verrous
 Vers le toit paternel l'exilé s'achemine,
 La voix de notre Père a crié : Grâce à tous !!!

Révolution de 1849.

Mais, d'où vient ce sombre délire ?
 Pourquoi tout ce peuple en fureur ?
 Quoi ! c'est contre Lui qu'un conspire
 Pour le payer de son bon cœur !
 Insensés ! ...L'Astre-Roi, quand même,
 Sur vous répandra ses bienfaits ;
 Et Pie neuf à votre blasphème
 Répondra par un cri de paix.

Exil de Gaëte.

Voyez-vous ce rocher jusque-là sans verdure ;
 Un rayon va briller sur son aride sein :
 Il deviendra fécond...Le roi de la nature
 Sur la pierre, de fleurs fait germer un essaim.
 Gaëte, tu diras qu'un jour sur ton rivage
 Pie neuf vint resplendir, comme un astre voilé ;
 On le chassait, mais Lui, du sein de son nuage,
 T'apporte la splendeur et la fécondité.
 Bientôt, lorsqu'un brigand te livrera bataille,
 Tu verras ce que peut un rayon de soleil. .
 Ton Roi, ta jeune Reine, au sein de la mitraille,
 Te lègueront un jour un renom sans pareil..

Retour à Rome.—5 années de paix.

Il revient. . . . Tout renaît. . . . la terre se réveille
 Comme on la voit frémir au retour du printemps.
 La guerre est au repos . . . la discorde sommeille,
 Et la paix donne au monde un calme de cinq ans.

Dogme de l'Immaculee Conception, 1854.

On dit que quelquefois une comète errante
S'approche du soleil et vient doubler ses feux ;
Et que s'échappe alors de la fournaise ardente
Une chaleur immense, un éclat radieux...
Douce Etoile du ciel, o Vierge Immaculée,
Tu descendis un jour vers le Pontife-Roi ;
On te vit l'abaisser de la voûte azurée,
Et ton nom l'enrichit des splendeurs de la Foi.
O Pontife béni ; que ta voix était belle,
Quand tu la proclamas pure dès son matin,
Et que tu décoras sa couronne immortelle,
A notre grand bonheur, d'un diamant divin !
Et pour Toi, quel honneur ; depuis cette journée,
L'Etoile du matin près de ton astre a lui ;
Progrès toujours communs, commune destinée !
Deux soleils se prêtant un mutuel appui !!!

Evolution de 1859.—Castelfidardo.

Mais voici venir la tempête,
L'enfer rassemble ses suppôts ;
Tout est sombre sur notre tête,
Sous nos pieds mugissent les flots.
N'importe... en un ciel noir notre soleil rayonne !
Partez, Lamoricière, et vous braves soldats :
A Castelfidardo vous attend la couronne,
Celui qui la promet est le Dieu des combats !..
L'éclair du Vatican a transpercé la tombe...
Mourir pour cette cause est une illustre mort.
Mourons au champ d'honneur, car le héros qui tombe
Et béni par Pie neuf ; c'est le plus noble sort !

Paix.—Fetes de 1862.

Un nuage, parfois, dérobe à notre vue,
Au sein du firmament, l'Astre brillant du jour ;
Mais un souffle bientôt a refoulé la nue,
Et l'Astre-Roi plus beau recommence son tour.
Victor-Emmanuel, Cavour, dans la poussière
Vos parjures efforts viennent de s'engloutir.
Et toi, Garibaldi, monstre impudent, arrière !!!
Le Ciel devient serein, Pie neuf va resplendir.
Venez des quatre coins du monde,
O Pontifes de l'Eternel ;
Venez sur la terre et sur l'onde,
Venez, c'est le jour solennel.
Et vous, victimes généreuses,
Pie neuf vous appelle, venez ;
Et de vos tombes glorieuses,
Pour votre triomphe, sortez...
Ouvrez-vous, portes éternelles !
Martyrs, entrez dans la cité !
Chantez, légions immortelles,
L'Hosanna de l'Eternité !!!

23eme Année du Pontificat de Pie IX.

Et maintenant, Soleil, c'est ta vingt troisième heure,
Depuis que ton midi prodigue ses rayons ;
Suspends ta marche au Ciel, ne descends pas, demeure...
Il te faut éclairer de nouveaux horizons.
Approche de plus près les ans sacrés de Pierre :
Puisses-tu dépasser les limites du jour :
Puisses-tu, de nouveau, commençant ta carrière,
Briller aussi longtemps que vivra notre amour !

La fin du jour.

Quand le Soleil descend, sa chaleur diminue;
 Ses feux sont amortis quand approche la nuit;
 Il laisse ses ardeurs dans le sein de la nue
 Et va s'ensevelir avec le jour qui fuit.
 Mais toi, noble Pie neuf, beau soleil de nos âmes,
 Tes splendeurs d'aujourd'hui sont celles du matin,
 Toujours le même éclat, toujours les mêmes flammes;
 Notre soleil à nous ne sait pas de déclin.
 Un seul rayon suffit pour remuer les moudes:
 Sa chaleur est partout. . Il rayonne là-bas,
 Et voilà que bien loin, delà les mers profondes,
 Il fait germer la gloire au sein des Canadas.
 Il rayonne là-bas. . Et de toute la terre,
 On s'éveille, on regarde, on s'élançe vers Lui. .
 Attendez quelques jours. . L'un et l'autre hémisphère
 A Rome chanteront que le Soleil a lui.

Prière pour Pie IX.

O Dieu, garde Pie neuf encor bien des années!
 Il est notre bonheur, notre Soleil à nous.
 De l'Eglise, en son cœur, il tient les destinées;
 Nous sommes ses enfants, nous prions à genoux.
 Tu le sais, chaque jour, aux sources de la vie,
 Au divin sacrement son cœur va s'enivrer;
 Et voilà cinquante ans que son âme ravie
 Boit au Fleuve d'amour sans se désaltérer.
 Daigne, pour Lui, Seigneur, ramener la jeunesse;
 Pour Lui, fais de nouveau refleurir le printemps;
 Ou du moins garde-nous cette verte vieillesse
 Qui supporte si bien la rage des autans!

A Pie IX.

O Père bien aimé, puisse notre prière,
 Partant de notre cœur, s'élever jusqu'aux cieux,
 Et qu'avant ton déclin, ta céleste lumière
 Dirige tous les pas, éclaire tous les yeux!!!

F. M.

CHRONIQUE.

AVRIL.—

CANADA: L'ECHO et la presse catholique.—Les Prédicateurs de la Neuvaine Saint François-Xavier à Notre-Dame.

ROME: Le Jubilé Sacerdotal de Pie IX.

FRANCE: Le conflit Belge.

ALLEMAGNE: le vote de Berlin; l'Autriche reconstituée militairement.

ESPAGNE: Les Cortés et les barricades.

ETATS-UNIS: La lune de miel du Président.

I.

Avril est le début presque toujours timide de ce que dans notre climat nous appelons le printemps. Il a ses pronostics, ses dictons, sa légende.

Les vigneron de la Champagne disent :
Quand il tonne en Avril
Apprête ton baril.

On dit encore, ce qui n'est pas toujours vrai :
Avril froid, pain et vin donne.
—Avril et Mai, de l'année
Font tous seuls la destinée.
—Avril dès le commencement,
Ou bien à la fin se dément.

Pluie d'Avril, rosée de Mai, annoncent une bonne récolte, mais c'est pour d'autres pays que le nôtre.

Avril pleut aux hommes, dit-on encore : Mai pleut aux bêtes : *Aprilis hominibus, Maius jumentis pluit,* c'est-à-dire que l'un procure des grains, et l'autre des fourrages.

Voici un pronostic plus terrible :

Gelée d'Avril ou de Mai
Misère prédit au vrai.
—Toujours Pâques en Mars ou en Avril.

Le 10 et le 11 de ce mois passent pour des jours où la santé est en péril : Qu'en pensent les hommes de l'art ?

Hensius dit que le jour de saint Marc, 25 Avril, est le milieu juste du printemps ; mais le printemps ne se mesure pas à la verge.

C'est en Avril, dit-on encore, qu'il fait bon d'acheter les bestiaux. C'est l'époque où il devient plus facile et moins coûteux de les nourrir. Que pensent de ce conseil nos fermiers ?

La légende d'Avril est une sorte d'attrape qui occupe tous les ans les esprits facétieux, peu riches en inventions nouvelles ; naïve malice qui ne s'use jamais. On envoie quelque innocent faire une commission absurde ; et on le fait traquer tout le pays à chercher ce qui n'est pas trouvable. A la fin la dupe jouée apprend qu'elle a reçu ce qu'on appelle un *poisson d'Avril*. Imaginez les rires..!

On a cherché à ce singulier passe-temps bien des étymologies qui ne l'expliquent nullement. La vérité est qu'il est né en Champagne, où la

pêche était autrefois très-sévèrement prohibée à cause du fret pendant le mois d'Avril, de sorte que ceux qui cherchaient du poisson le 1er Avril s'en revenaient les mains vides. De cette simple circonstance est née la petite farce aux mille combinaisons, qui attrapera toujours ceux qui, le lendemain du 31 Mars, ne songeront pas qu'il sont arrivés au 1er Avril.

II.

La Minerve, *l'Ordre*, *l'Union des Cantons de l'Est*, *le Courrier de l'Ouest* ont accompagné d'éloges l'annonce de nos derniers numéros : ces éloges, dont nous remercions les journaux catholiques, se résument dans l'article du 18 mars que *le Nouveau-Monde* consacre à l'appréciation de notre Revue :

“ Nous venons de recevoir la livraison de Mars de cette intéressante Revue. Ce recueil de littérature, de philosophie, de science et d'histoire, a sa place, non-seulement dans les bibliothèques des savants, à cause de ses revues scientifiques, de ses travaux historiques, bibliographiques, biographiques, etc., mais aussi dans toutes les familles chrétiennes à cause de son utilité, de sa littérature, de la sûreté de sa doctrine et de l'histoire contemporaine qu'elle suit.

L'Écho publie en ce moment, “ *Les secrets de la Maison Blanche* ; ” roman historique des plus intéressants.

Il reproduit aussi, dans l'intérêt de ses lecteurs, “ *L'histoire de la Colonie française en Canada*, ” du savant abbé Faillon, ouvrage tiré à très-peu d'exemplaires et dont le prix est de \$13.00 chez nos libraires. Les souscripteurs peuvent se procurer toutes les livraisons qui ont paru depuis le commencement de la publication de l'histoire de l'abbé Faillon, en s'adressant au gérant de cette Revue.

L'Écho du Cabinet traite toutes les questions actuelles, et ses articles d'un savant évêque sur le spiritisme ou “ *Le Diable existe-t-il et que fait-il ?* ” sont des plus savants et décident la question des tables tournantes et des planchettes modernes comme un moyen employé par le démon pour tromper les peuples.

On trouve toujours dans *l'Écho* une variété d'articles qui mettent au courant des questions du jour et des faits de l'histoire, tant religieuse que civile, de notre époque. Le prochain concile aura une place distinguée dans cette Revue, en sorte que ses lecteurs connaîtront toutes les grandes phases de cet événement mémorable de notre époque.

Un autre Journal à la frontière, fait aussi notre éloge mais à sa manière, et elle est gracieuse, jugez-en ; il prend un de nos articles, *La semaine sainte à Jérusalem*, sans dire bien entendu d'où il le tire, il efface la signature et le fait ainsi passer pour sien. On dit que le Rédacteur de ce journal est français ; je le crois, mais le procédé est *Yankee*.

La Neuvaine de Saint François-Xavier, cette année, s'est célébrée avec un grand éclat, et a été suivie par une affluence de pieux fidèles qui nous a rappelé les plus beaux jours de Mgr. de Forbin-Janson. La cause de ce concours extraordinaire a été principalement la présence de deux Corps de martyr, un jeune homme et une jeune vierge, dont les saintes Reliques ont été exposées à Notre-Dame pendant tout le cours de la Neuvaine : mais on ne peut nier aussi que l'éloquence des prédicateurs a également contribué beaucoup à soutenir le concours et la piété des fidèles.

Monsieur l'Abbé Daniel, chaque matin, a traité les grandes vérités du salut.

Le soir, M. Martineau a entretenu la nombreuse assemblée de Jésus-Christ, sujet bien adapté au besoin de notre siècle où des philosophes impies et de prétendus savants ont osé, après dix-neuf siècles d'imposants témoignages, révoquer en doute sa Divinité, mais ce cours d'instruction ne commença que le second jour.

L'ouverture de la Neuvaine se fit par un discours de circonstance demandé par la présence des Corps saints.

Les saints, a dit l'orateur, sont comme les étoiles qui ne paraissent dans le ciel, qu'au signe de la volonté de Dieu; *stellæ vocatæ sunt et dixerunt: adsumus*: Dieu fait surgir les saints à l'heure et au temps d'un besoin spécial. Voyons ce qu'il a fait pour ceux-ci.

D'abord d'où viennent-ils? Ils viennent des catacombes romaines, premiers temples des chrétiens, immenses cimetières des martyrs; c'est là que la voix de Pie IX les a éveillés pour les diriger vers le Canada.

Quels sont-ils? Leur nom de la terre nous est inconnu. On a trouvé dans leur tombeau deux caractères qui nous disent leur nom du ciel, la palme et la fiole de sang, . . . ils sont martyrs. . . la science a prouvé qu'ils étaient jeunes. . . Ce sont donc les restes de deux jeunes martyrs, . . . voilà leur nom et de quelle famille ils descendent.

Pourquoi viennent-ils? Je trouve que Dieu les a réveillés et envoyés à leur temps et pour nos besoins. . . Ils sont jeunes et l'espérance est dans la jeunesse; ils viennent tracer à la jeunesse de Montréal la route du devoir. Ils sont MARTYRS et notre grand mal est la faiblesse, ils viennent indiquer le remède à ce mal. . . Ils viennent dans cette Neuvaine, parce que c'est le temps de prouver le courage. . . parce que nous sommes des étoiles aussi . . . endormis peut-être dans les obscurités du péché; réveillons-nous, répondons: *adsumus*, et brillons désormais des splendeurs de la vertu, en attendant que nous brillions de la splendeur de la gloire.

Le but que M. l'Abbé Martineau se proposa dans les instructions des jours suivants, était de montrer Jésus-Christ comme un modèle que nous devons suivre, de le faire connaître afin de le faire imiter.

De là la première instruction où l'orateur se borna à raconter, selon l'ordre chronologique, la *vie* de Jésus-Christ dans ses trois parties, *vie privée*, *vie publique*, et *vie ressuscitée*. Puis, un mot sur l'authenticité des quatre récits évangéliques, et exhortation à compléter cette étude de la *vie* du Sauveur par la lecture même de l'Évangile, non pas dans des traductions dangereuses, et souvent erronées, mais dans l'Évangile tel que l'Église le remet aux mains de ses enfants.

Dans une seconde instruction, l'Orateur disait: La vie de Jésus-Christ comme toute vie humaine s'est composée de paroles et d'actions, et d'un ensemble de choses, qu'on appelle le caractère, les mœurs. . . De ce triple foyer jaillit la Divinité de Jésus-Christ.

Jésus-Christ est Dieu parce qu'il a affirmé sa *Divinité*.

Jésus-Christ est Dieu parce qu'il a soutenu ses affirmations par les plus éclatants miracles.

Jésus-Christ est Dieu parce qu'il a donné le dernier degré de certitude à ses miracles et à ses affirmations par les mœurs les plus divines.

Jésus-Christ étant Dieu, et le fait de son existence sur la terre étant

Incontestable, pourquoi, s'est demandé l'Orateur dans la troisième instruction, Jésus-Christ est-il venu sur la terre ?

Il est venu pour être notre *Sauveur*. Il a été notre Sauveur en nous rachetant. Ce que c'est que ce rachat. Il fallait pour cela un Homme-Dieu.

Mais pour notre salut il faut notre co-opération : aussi Jésus-Christ est encore notre Sauveur en nous donnant l'exemple. Jésus-Christ est notre modèle, nécessité de le suivre, c'est le tableau à reproduire.

Maintenant il n'y a plus à reculer si nous sommes chrétiens... Jésus-Christ est Dieu, il est venu pour nous sauver en nous rachetant, en nous donnant l'exemple, donc partout où nous le trouverons comme modèle, nous devons marcher sur ses pas.

Et voici que dans l'instruction suivante, Jésus-Christ se présente comme notre modèle dans l'accomplissement de nos *devoirs envers Dieu*.

1^o Soumission à Dieu... Comment Jésus-Christ nous la prêche... et comment la pratiquons-nous.

2^o Prière... modèle en Jésus-Christ priant, et nous enseignant à prier. Comment prions-nous ?

3^o Union à Dieu... Jésus-Christ parle sans cesse de son union avec son Père. Jésus-Christ nous montre la nécessité de cette union par la comparaison de la vigne et du cep... Cette union est habituelle par l'état de grâce... prix et avantages de cet état ; cette union s'actualise et nous fournit une sève plus abondante par l'offrande de nos actions à Dieu... Où en sommes-nous de cette double Union.

Après Dieu, l'objet le plus digne de notre attention, c'est la *Patrie* qui résume et réunit les différents objets de notre amour.

Jésus-Christ nous donne l'exemple sur ce point, comme lui nous devons à la Patrie :

1^o Un amour fidèle et constant, opposé à cette légèreté, à cette inconstance qui nous fait si aisément fuir le pays.

2^o Un amour vrai, désintéressé et dévoué, opposé à l'égoïsme qui se recherche et se pousse : à ces calculs qui ne voient que le bénéfice et conseillent la fraude... à ces divisions qui nous affaiblissent et nous ruinent... partis politiques... élections.

3^o Un amour religieux... c'est-à-dire qui nous fasse comprendre que la religion pratiquée, favorisée, soutenue, exaltée, est la pierre de touche du vrai patriote.

Après la Patrie viennent les *Amis*. Jésus-Christ est le modèle de l'amitié chrétienne : cette amitié doit être :

1o Prudente : choix de nos amis... caractère du véritable ami.

2o Constante ; la constance fait la force de l'amitié, elle lui donne sa consolation, elle établit son empire.

3o Vertueuse, s'aimer pour le mal et non pour le bien, c'est le caractère affreux des amitiés mondaines, la vraie amitié nécessairement veut le bien.

La vie trop tendue nous brise, il faut des moments de relâche. Jésus-Christ est venu sanctifier nos *plaisirs*, et par ses exemples nous apprendre :

1o Qu'ils doivent être rares ; on ne montre Jésus-Christ se reposant que quelquefois... à Cana... à la table des pécheurs.

2o Publics ; pas de ces plaisirs nocturnes et cachés, celui qui fait le mal hait la lumière, *in occulto nihil*.

3o. Toujours accompagnés de l'exercice de la vertu. C'est là que fait plusieurs miracles, qu'il convertit et pardonne la Madeleine... Jésus

Nous avons un *ennemi* sur le chemin, et nous avons forcément des rapports avec lui ; Jésus-Christ nous apprend par son exemple que nous devons poursuivre le démon.

1° Dès le début de la tentation comme le Sauveur le fait au désert, répondant à la première attaque... .

2° Sans relâche et sans répit comme lui-même le poursuivait partout où il le rencontrait.

3° Avec les armes qui donnent sûrement la victoire, la prière, et la mortification...

Quels sont les *effets* de cette imitation de Jésus-Christ pour le chrétien.

1° La Réhabilitation de l'homme sur la terre... à cette école on apprend l'honneur, le bien, la vertu... l'homme noyé dans les sens, *curo est*, se dégage à la suite de Jésus-Christ, de l'étreinte avilissante de cette grossière enveloppe, et à son front on voit resplendir l'intelligence... dans son cœur s'allumer le noble et véritable amour, et par ses œuvres la vertu répandre ses parfums.

2° Pour le ciel, l'imitation de Jésus-Christ est la condition nécessaire.

Jésus-Christ est le seul objet aimé, couronné de Dieu... mais Dieu aime et couronne son Fils, partout où il le trouve.

Jésus-Christ est le chef, mais pour le corps on ne peut y adjoindre des membres disparates.

L'imitation de Jésus-Christ est donc la condition de la gloire et du bonheur pour le temps et l'éternité.

Les dernières instructions de ce plan magnifique n'ont pas été données. M. l'Abbé Martineau ayant été empêché de le faire par l'excès de la fatigue. Il a été remplacé par M. l'Abbé Colin qui a traité de l'Eglise, de ses bienfaits, de ses triomphes avec non moins d'éloquence que son prédécesseur.

Il a traité d'abord de l'*Autorité de l'Eglise*, prouvée :

1° Par les besoins de notre nature, laquelle ne peut se contenter ni de la raison, ni de l'Écriture ; mais réclame de plus une autorité ineffable, vivante, permanente, qui est l'autorité même de l'Eglise.

2° Par le témoignage de l'histoire qui démontre avec évidence que l'autorité est la gardienne nécessaire de la foi : si bien, que partout où s'est opéré le triste et redoutable départ de la foi, on a toujours vu s'opérer d'abord le formidable départ de l'autorité.

Respect donc à l'Autorité de l'Eglise si l'on veut conserver la foi.

Le second sujet était de l'*Education des Sociétés par l'Eglise*.

L'Eglise ne fait usage de son autorité que pour le bonheur, la gloire et la prospérité des nations ; son esprit et ses tendances sont de transformer l'humanité en une seule et immense famille, où règnent la paix, la vertu, l'amour, la grandeur. C'est pourquoi par ses travaux et son dévouement maternel elle a donné au monde :

- 1o. Des peuples d'hommes libres :
- 2o. Des peuples de frères :
- 3o. Des peuples de héros.

Elle a fait des hommes libres en mettant le *devoir dans la conscience* : des hommes frères, vraiment égaux, en mettant la *charité dans les cœurs* : des hommes de progrès, des héros, en mettant *l'infini dans les espérances*, et ainsi, elle seule a, par son génie, pu résoudre ce triple problème tant de fois réputé impossible par les plus hautes intelligences, d'une liberté qui ne détruit pas le pouvoir, d'une égalité qui ne renverse pas les conditions, d'un progrès qui n'enfante pas l'impiété.

Telle a été l'éducation des peuples par le génie de l'Eglise, elle les déroba à la servitude, puis les unit, puis les élève.

La troisième conférence a eu pour sujet la *Divinité des triomphes de l'Eglise*.

Les peuples ne répondent souvent aux bienfaits et au dévouement de l'Eglise que par l'ingratitude et des crimes : c'est pourquoi par sa destinée, elle a des combats à soutenir, alors les combats lui deviennent l'occasion même de gloires nouvelles ; trois considérations font ressortir la sublimité surhumaine et divine de ses triomphes.

1° La *puissance de ses ennemis*, qui ont pour eux trois avantages immenses, la *force, l'empire du siècle, la fourberie*.

2° La *violence de leurs attaques*, lesquelles consistent à tenter la *corruption de l'autorité* par intimidation ou par conciliation : la *corruption des peuples par flatterie* ou autrement : puis enfin, à en venir aux plus indignes et aux plus sauvages spoliations.

3° L'*innocence de ses armes*, armes surhumaines, faibles en elles-mêmes et pourtant invincibles, la *douceur, la prière, la charité* ; et pourtant, dans ces conditions impossibles, l'Eglise triomphe avec éclat : Donc ses triomphes ont quelque chose de surhumain et de divin.

Châtiments des peuples criminels envers l'Eglise : le calice et le glaive de la colère divine se promènent sur leurs têtes, en signe de sa vengeance, et la guerre est prête à les dévorer. . . . Prophète Jérémie. . . .

Enfin cette admirable Neuvaine, toujours plus belle d'année en année, s'est terminée par une instruction appropriée au temps, sur les *Gloires de St. Joseph*, que l'Eglise désigne comme patron du mois de Mars, et qu'elle a donné pour patron spécial au pays. L'Auguste Patriarche, chef de la sainte famille est :

1. Incomparable dans ses grandeurs.
2. Incomparable dans sa sainteté.

De là deux devoirs aux fidèles :

Vénération et confiance.

La Neuvaine a produit d'heureux fruits de conversion, et après Dieu ils sont dûs au zèle et à l'éloquence des prédicateurs de cette station. C'est bien là la meilleure et la plus belle récompense de leurs travaux et de leurs fatigues.

La session du Parlement de Québec est close, elle a soulevé et résolu des questions importantes que l'espace qui nous reste ne nous permet pas d'exposer comme elles le méritent ; nous espérons y revenir, comme aussi sur l'Union de Terre-Neuve et de la Baie d'Hudson.

Il s'est produit dans tout le monde catholique un magnifique mouvement dont il est juste que nous entretenions nos lecteurs.

Il y a eu cinquante ans, le 11 de ce mois, dimanche du Bon Pasteur, que le jour de Pâques 1819, un jeune prêtre, Jean-Marie Mastai, dit sa première messe à Rome dans l'Eglise de Sainte Anne des Falegnami, en présence du Comte Jérôme Mastai, son père, de Mgr. Paolino Mastai son oncle, et de jeunes orphelins d'une maison voisine qu'il instruisait des éléments de la foi, et qu'il formait à la vertu.

Le 11 Avril 1819, tout se passa sans pompe, et le monde ignora que l'Eglise comptait un prêtre de plus dans les rangs de son clergé.

Le 11 Avril 1869, jour du Bon Pasteur, le monde entier a assisté en esprit à la messe de ce même prêtre, dite dans la basilique de Saint-Pierre, par ce même prêtre qui porte aujourd'hui le glorieux nom de Pie IX, le père commun des fidèles, et le pasteur des pasteurs, l'image vivante et vicaire de celui qui s'est appelé le Bon Pasteur.

Dans ce demi siècle, que d'événements !

En 1819, l'Eglise catholique sortait d'une épouvantable tourmente, sans être rassurée pour l'avenir. Depuis Pie VII régnant alors, Léon XII, Pie VIII, Grégoire XVI, Pie IX se sont succédés sur le trône de Pierre, ils ont vu de grandes révolutions, de longues et de sanglantes guerres en Europe, en Asie, en Amérique ; ils ont vu tomber des rois puissants, Charles X, Louis-Philippe, les princes d'Italie, les princes d'Allemagne, la Reine d'Espagne. La Révolution, l'impiété, les sociétés secrètes, toutes les puissances de l'enfer se sont ruées contre l'Eglise, proclamant sa ruine prochaine, battant déjà des mains à sa chute et criant : *A bas Dieu ! !*

Et le 11 Avril 1869, Pie IX, assailli depuis bientôt un quart de siècle par toutes les puissances ennemies, Pie IX a dit sa messe à St. Pierre, en présence de l'univers entier, et on peut le dire, en présence des cardinaux, des évêques, des prêtres, des ambassadeurs des princes chrétiens, au milieu d'un immense concours de fidèles ; et le même jour, sur toute la surface du globe, des messes ont été dites à l'intention de Pie IX, tous les cœurs ont été à Rome et toutes les prières ont fait violence au ciel pour la glorification du grand serviteur de Dieu, de la Vierge Immaculée, et pour le triomphe de l'Eglise !

Quel spectacle ! quelle leçon !

En 1819, on pensait à peine au Pape de Rome et la Papauté n'occupait qu'une bien faible place dans la pensée des politiques, et aujourd'hui, voilà que la Papauté apparaît comme la clef de voûte de l'édifice social : aujourd'hui, il n'est pas un fidèle qui ne se préoccupe du sort du Saint-Père, qui n'ait l'oreille ouverte aux enseignements qui viennent de Rome, qui ne se prépare à recevoir avec docilité et avec joie ceux qui vont sortir du Concile du Vatican présidé par le Pape en personne.

Le monde politique lui-même n'est point indifférent à la question romaine qui, de force ou de gré, captive son attention ; il se préoccupe de sa solution et, selon le jour sous lequel elle se présente, il y voit une menace de tempête ou de sérénité.

A la vue d'une telle merveille, réjouissons-nous, enfants de l'Eglise, redoublons de dévotion à l'égard de ce Père vénérable et glorieux qui préside à tout ce mouvement et l'inspire, et connaissant ses besoins, l'extrémité où les malheurs des temps l'ont réduit, à nos prières, à nos dévouements joignons nos dons, pour venir en aide au Vicaire de Celui qui a promis d'immortelles récompenses à un verre d'eau donné en son nom.

Voici comment le Saint Père lui-même a annoncé à ses enfants de toute la terre la solennité de son jubilé sacerdotal.

BREF DU JUBILÉ DE PIE IX.—PIE IX, PAPE.

A tous les fidèles disciples du Christ, qui les présentes lettres verront, salut et bénédiction apostolique.

Le 11 avril prochain, s'il plaît à Dieu, Nous jouirons d'une faveur que Nous osions à peine espérer au milieu de Nos immenses et amers soucis : celle de recevoir du Très-Haut la grâce d'accomplir une assez longue carrière pour pouvoir célébrer le saint-sacrifice dans un jubilé solennel à l'occasion du cinquantième anniversaire de Notre ordination à la prêtrise.

Cette faveur insigne, qui remplit Notre âme d'une joie suprême, a offert aux fidèles une occasion nouvelle de manifester leur zèle et de témoigner leur dévouement respectueux pour Nous. En Nous adressant, en effet, leurs félicitations avec un empressement incroyable à l'occasion d'un si heureux événement, ils Nous ont adressé avec humilité des prières instantes pour que Nous daignions faire concourir la joie de cette fête à leur avantage spirituel et ouvrir en leur faveur les trésors célestes de l'Eglise que Dieu Nous a chargé de dispenser.

Nous, donc, voulant de grand cœur aller au-devant de ces désirs pieux du monde catholique, agissant au nom de la miséricorde du Dieu Tout-Puissant, et Nous appuyant avec confiance sur l'autorité des Bienheureux Pierre et Paul, ses apôtres, Nous accordons miséricordieusement dans le Seigneur l'indulgence plénière et la rémission de tous leurs péchés à tous et à chacun des fidèles de l'un et de l'autre sexe qui, le 11 du mois d'avril de la présente année, assistant au très-saint sacrifice de la messe dans une église ou un oratoire quelconques, s'étant confessés et nourris de la sainte communion avec un vrai repentir de leurs péchés, répandront devant Dieu des prières ferventes pour la conversion des pécheurs, la propagation de la foi catholique, la paix et le triomphe de l'Eglise romaine. La dite indulgence pourra être appliquée par voie de suffrage aux âmes des fidèles chrétiens qui ont émigré de cette vie en union avec Dieu dans la charité. Nous voulons en même temps que les exemplaires des présentes qui seront copiés à la main ou même imprimés, et qui porteront la signature de quelque notaire public, et seront munis du sceau d'une personne constituée dans une dignité ecclésiastique, jouissent de la même confiance que l'on accorderait à l'original même, s'il était montré ou présenté.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le XVI mars MDCCCLXIX, l'an XXIII de Notre Pontificat.

N. CARD. PARACCIANI CLARELLI.

M. l'Administrateur a reconnu ce Bref.—*Nouveau Monde*, du 5 avril.

IV.

Le conflit survenu entre la France et la Belgique au sujet du chemin de fer du Luxembourg qui avait été cédé à la compagnie française de l'Est par une compagnie Belge, et dont les chambres Belges refusèrent de reconnaître le contrat par un vote général, semble prendre une tournure pacifique. Les deux gouvernements s'en remettent à la décision d'une conférence qui doit se tenir à Paris.

De la Belgique à la Prusse il n'y a qu'un pas, d'autant plus que M. Bismark n'est peut-être pas étranger au conflit dont nous venons de parler. Le Chancelier n'est pas heureux dans toutes ses entreprises. En atten-

dant qu'il reçoive un échec de Bruxelles et de Paris, il vient de perdre une partie avec le parlement fédéral de Berlin, qui, malgré ses oppositions, vient de voter l'inviolabilité de ses membres, à une majorité énorme de 150 contre 51 : ainsi le ministre despote ne pourra plus les régaler de l'amende et de la prison selon son caprice, comme il le fit l'an dernier à l'égard de M. Jovosten qui avait bien osé parler contre la politique du gouvernement.

En Autriche, au contraire, c'est le gouvernement qui a triomphé. La Chambre a voté la loi relative à la Landwehr, qui fera partie intégrante de l'armée régulière. Sous le rapport militaire, voilà donc l'Autriche prête : elle cherche de plus à se tranquilliser du côté de l'Italie, et François-Joseph se rend à Trieste avec M. de Beust pour recevoir l'envoyé extraordinaire d'Italie, M. Della-Roca. Si l'entente a lieu, l'Autriche sera forte contre la Prusse.

Les nouvelles d'Italie sont ou peu importantes, ou de simples rumeurs qui se démentent le lendemain du jour où elles ont paru.

Les nouvelles d'Espagne sont toujours tristes. Pendant que les Cortès discutent la future constitution du pays ; pendant qu'elles feignent de discuter si le pays restera république ou reviendra monarchie, tandis qu'au vu et au su de tout le monde, le duc de Montpensier, secrètement appuyé, se prépare à monter sur le trône de sa parente Isabelle II, Xérès, Séville et d'autres villes élèvent des barricades et voient couler le sang pour s'opposer à la conscription militaire.

Détournons nos yeux de ce triste spectacle pour les reporter sur un peuple qui accomplit pacifiquement une grande réparation. Le même jour où l'on votait à Québec la loi d'éducation favorable à la minorité protestante, la chambre de Londres, acclamait la seconde lecture du bill Gladstone qui abolit l'église officielle anglicane d'Irlande. La Chambre des Lords adoptera-t-elle également le bill, ce n'est pas aussi certain.

Tout n'est pas rose chez nos voisins de ce côté-ci de l'Atlantique, la lune de miel de M. Grant n'a duré qu'un jour, et depuis les amertumes ont succédé aux amertumes, au point que le Président a fait comme M. Bismark, il est tombé malade.

Mais aussi il faut le dire, les débuts de M. Grant n'ont pas été heureux depuis un mois, on dirait qu'il ne se relève d'un faux pas que pour en faire un autre.

Il avait nommé M. Stewart secrétaire du trésor, et il a été obligé de révoquer ce choix contraire à une des lois du pays.

Il a annulé des grâces accordées par son prédécesseur, et l'Attorney général, homme de son choix, lui a donné tort.

Il avait cru que la fameuse loi *Tenure of office* qui avait amené le procès du président Johnson disparaîtrait sur ses désirs, et voilà que pendant que la Chambre du Congrès vote son abolition, le Sénat s'y oppose et ne veut qu'une modification.

Enfin le grand tort peut-être du Président actuel est le choix des fonctionnaires, qui semble accuser un accès de népotisme. On en plaisante, on en rit, mais aussi on est mécontent, d'autant plus que plusieurs de ces nominations ne font pas honneur au gouvernement américain, particulièrement celles de l'ambassadeur et du consul général des États-Unis à Paris. Mais M. Washburne est l'ami du Président, et M. Gibbs est l'ami de M. Washburne ! l'avenir nous dira la conséquence de ces actes, mais les pronostics sont fâcheux.